

DT
646
N98c

A

0
0
0
6
3
8
7
8
5
6



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

Fernand Nys.

Chez
LES ABARAMBOS

*Ce que devient l'Afrique
mystérieuse.*





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

CHEZ LES ABARAMBOS.



FERNAND NYS.

C H E Z
LES
A B A R A M B O S

Ce que devient l'Afrique mystérieuse.

OUVRAGE CONTENANT :

SIX CARTES, CROQUIS ET PLANS INTERCALÉS DANS LE
TEXTE, 70 PORTRAITS, TYPES D'INDIGÈNES, PAYSAGES, ETC

par A. OGER, d'après les dessins de l'auteur.



ANVERS,

TYPO- & LITHOGRAPHIE RICH^d. HUYBRECHTS & Cie, COURTE RUE DE L'HÔPITAL, 42.

—
1896.

55
345
128

A Madame Georges de LAVELEYE,

Hommage respectueux de l'auteur, en souvenir de l'honneur qu'il a eu de faire en même temps qu'Elle, une partie du voyage qu'il décrit.

PRÉFACE.

En publiant le récit de mes aventures en Afrique, je ne veux pas faire œuvre nouvelle. Mon but est plus modeste.

Je suis persuadé que ceux qui ont voyagé doivent mettre les enseignements qu'ils ont pu acquérir, à la portée de tous. J'ai essayé de montrer sous une forme descriptive et anecdotique, le caractère et les mœurs des différentes peuplades que j'ai rencontrées. J'ai cru ainsi faciliter les études de ceux qui seront attirés par cette contrée merveilleuse, qui perdra bientôt sans doute, le nom de continent mystérieux que lui a donné Stanley.

J'espère que le public lira avec un certain intérêt cet ouvrage, que je publie surtout dans l'intention de lui être utile.

F. Nys.

CHAPITRE I.

D'Anvers à Matadi.

Moment du départ. — Les passagers. — Vie monotone sur le bateau. — Las Palmas. — On nous met en quarantaine. — On désinfecte nos lettres. — Monrovia. — Accras. — La barre. — Le passage de la ligne. — Le Congo. — Boma. — Matadi.

Le 6 juin 1893, je m'embarquai à Anvers, à bord du Lulu-Bolhen, bateau allemand, qui faisait le service entre Boma et Anvers.

Vers midi la sirène du steamer donna le signal du départ. A ce moment, mon cœur se serra ; je fis mes derniers adieux à mes parents et amis qui avaient tenu à m'accompagner ; je les suivis des yeux, au milieu de la foule sympathique, qui nous acclamait de la rive en nous souhaitant bon voyage.

Le navire fendait l'onde majestueusement accéléra sa vitesse et bientôt il ne me resta plus que le souvenir de ceux qui m'étaient chers.

Durant le premier jour ils furent l'objet de toutes

mes pensées ; peu à peu cependant je devins plus raisonnable pour songer enfin à ma position et m'intéresser à mes compagnons de voyage.

Parmi ceux-ci se trouvaient Monsieur le Major Thys, aide-de-camp du Roi, qui venait au Congo pour la quatrième fois, Monsieur de Laveleye G., Directeur du *Moniteur des intérêts matériels*, accompagné de sa brave et vaillante épouse qui s'est tant intéressée à l'œuvre de notre Souverain et qui n'avait pas craint d'entreprendre le voyage au Congo. Monsieur Charmane, ingénieur en chef du Chemin de fer, les lieutenants Paul Dusart et Hermans, des Grenadiers, les sous-lieutenants Mardulier, Drapier et Jadot, le Juge d'Heygère, Messieurs Wild et Gerondal, des Magasins Généraux, Cranshoff, etc., etc.

Comme cela arrive souvent en pareil cas, nos sympathies furent rapidement établies.

Pendant la traversée, nous charmions nos loisirs en admirant le spectacle merveilleux de la mer ; le soir surtout nous ne cessions de nous extasier devant les effets magnifiques de la phosphorescence des eaux dans le sillage du navire.

Quelquefois des souffleurs ¹, des bandes de marsouins, des poissons volants s'offraient à nos regards

¹ Gros poisson du genre dauphin.

et venaient troubler la monotonie du voyage. Nous les suivions des yeux dans leurs évolutions jusqu'au moment où ils disparaissaient à notre vue.

Pendant les meilleures heures de la journée, nous nous trouvions réunis sur le pont où se jouaient d'agréables parties de palets dont j'ai conservé un si bon souvenir.

Notre steamer tenait bien la mer, et il filait une dizaine de nœuds à l'heure. Après avoir traversé la mer du Nord et la Manche au milieu de nombreux bateaux qui naviguaient dans toutes les directions, nous mîmes le cap sur les îles Canaries. Comme dans le golfe de Gascogne, nous avions « vent arrière », le capitaine fit mettre une voile, ce qui porta notre vitesse à 11 1/2 nœuds.

A partir de ce moment, nous naviguâmes au large, notre navire était seul dans l'immensité de l'horizon et pendant plusieurs jours nous pûmes nous rassasier du spectacle très grandiose, mais très peu varié, qu'on appelle « le ciel et l'eau ».

.

Le mercredi 14, la terre fut tout-à-coup annoncée, nous arrivions en vue de Las Palmas. Depuis 9 jours, nous étions en mer ; aussi cette nouvelle produisit-elle sur nous une émotion mal contenue. Après avoir fait un bout de toilette, nous attendîmes sur le pont le moment de débarquer.

Pendant que le bateau s'avancait dans le port, on arbora le drapeau jaune indiquant que le capitaine demande la visite de santé. Nous admirions le panorama se présentant à nos yeux. La ville est bâtie en amphithéâtre ; sur la droite, dans une petite crique, on distingue une forêt de mats et sur l'eau une multitude de petites barques auxquelles les flots agités impriment les mouvements les plus désordonnés.

Pendant que nous étions sous le charme de ce spectacle, le canot qui amenait le docteur du port s'était approché. Notre capitaine exhiba tous ses papiers ; nous étions en règle..... Mais le dernier mot n'avait pas été dit et notre désillusion allait être d'autant plus complète que nous avions cru pouvoir débarquer immédiatement. Hélas ! trois fois hélas ! nous n'avions pas compté avec la routine administrative. On nous mit en quarantaine. Notre steamer venait de Hambourg où il y avait eu un cas de choléra pendant le mois d'avril précédent !

Notre mine réjouie où se reflétait le plaisir que nous allions avoir de reprendre pied pour quelques heures sur le plancher des vaches fit bientôt place à la mauvaise humeur. Après les quelques minutes nécessaires pour nous remettre d'une déception aussi amère, nous nous occupâmes de l'expédition de nos lettres.

Ces pauvres lettres ! Elles furent données à une espèce de policeman en canot qui empêchait les barques d'approcher de notre navire.... empesté. Ce brave fonctionnaire soumit immédiatement nos missives, en pleine mer, à une désinfection prolongée, qui ne nous laissa qu'un très faible espoir dans la possibilité de leur arrivée à bonne destination.

Après avoir fait notre deuil des plaisirs entrevus, nous dûmes nous contenter de ceux que nous avions à notre portée : Chargement du charbon, des bœufs, des légumes, des fruits, etc.

A 6 $\frac{1}{2}$ heures le capitaine fit lever l'ancre et Las Palmas, que nous saluâmes d'un concert de malédictions, disparut bientôt à l'horizon dans la brume du soir.

Le mercredi 21, la terre est de nouveau annoncée et vers 9 $\frac{1}{2}$ heures du matin nous nous trouvons en face de Monrovia, capitale de la République de Libéria.

Pourrons-nous débarquer cette fois ?

C'est avec la plus grande anxiété que nous attendons l'arrêt que prononcera le médecin nègre du port. Enfin, après quelques hésitations, il nous donne l'autorisation de descendre. Nous nous embarquons dans un des canots du bord et après avoir traversé une flotille de pirogues montées par des indigènes venus

pour nous vendre leurs produits, nous mettons le pied pour la première fois sur le sol Africain à 10.25 h.



La ville de Monrovia bâtie en pierres de taille est située sur le penchant d'une colline ; elle est précédée d'un village nègre qui attire particulièrement notre attention. Ce village est composé d'une centaine de huttes en jonc tressé avec art, ce qui indique chez les naturels beaucoup d'habilité ; malheureusement ces huttes sont disposées sans ordre.

Nous remarquons fort peu d'hommes, mais en revanche beaucoup de femmes, de vieillards et d'enfants. Notre arrivée est saluée de nombreux « Adou » (bonjour). Des femmes dans les costumes les plus variés viennent nous présenter la main et semblent fort heureuses de nous voir.

Nous visitons à la hâte quelques factories et comme le temps d'arrêt est très limité, nous regagnons bientôt notre steamer.

Le 24, nous faisons une nouvelle escale à Accras ¹.

Cette ville est bâtie au haut d'une falaise assez élevée, aux flancs de laquelle sont accrochées des pirogues. Les habitations dont les façades sont bariolées des couleurs les plus vives et les plus diverses ne laissent pas que de produire un effet très pittoresque. Elles prennent toutes vue sur la mer.

Le village nègre situé derrière la ville se compose de huttes en pisé noirâtre, à l'aspect sale, éparpillées au hasard.

Notre premier soin fut d'expédier nos lettres afin de pouvoir nous promener dans les sentiers, qui séparent les huttes indigènes. Nous eûmes l'occasion de voir les noirs s'appliquer aux occupations les plus diverses, mais dont la plus attrayante pour eux semble être ce que nous appelons vulgairement « la flemme ».

Les habitants de ce pays sont vigoureux et du plus beau type. Ils marchent drapés avec majesté dans des pièces de coton ou de toile. Quelques-uns d'entre eux se sont affranchis de tout costume et se promènent dans les rues, revêtus..... de leur dignité.

¹ Accras est situé dans la côte d'or (Golfe de Guinée).

Par moment nous voyons passer des nègres, gens de haute condition sans doute, dans de petites voitures d'un genre inconnu pour nous. Elles sont à deux roues, très basses et trainées par des domestiques noirs, car les chevaux constituent un luxe rare dans cette contrée.

Les ananas, les mangles, les bananes, les oranges, enfin tous les fruits de la côte sont délicieux ; ils ont un arôme et une finesse de goût, qu'on ne rencontre que dans ces régions privilégiées de la nature.

Le débarquement et le réembarquement nous causèrent d'assez vives émotions. Le débarquement n'avait été autorisé que grâce au peu de danger que présentait la barre ¹ ce jour là. Tout se passa bien jusqu'au moment où il fallut sauter du canot sur la plage, opération que nous réussîmes tous très bien à l'exception de notre camarade Dusart qui faillit être gravement blessé.

Au moment où il mettait pied à terre, le canot soulevé par une forte vague, le renversa et retomba sur sa jambe en lui occasionnant d'assez fortes contusions.

¹ Remous dangereux produits par la présence d'obstacles formés de sable ou de rochers, à l'entrée d'un port ou à l'embouchure d'une rivière.

Au retour, la fameuse barre qui s'était élevée pendant notre promenade manqua de nous engloutir :



A certain moment notre canot s'éleva presque verticalement au sommet d'une vague énorme pour retomber à faux de l'autre côté.

Un capitaine de steamer, Mr Kock, qui nous avait accompagnés, nous dit que si une autre vague aussi forte avait immédiatement suivi la première nous aurions été infailliblement engloutis.

Passer du canot sur l'escalier du steamer, quand la

mer est agitée, n'est pas une petite affaire car il faut attraper la rampe et sauter sur l'escalier très adroitement ; si l'on manque son élan on risque d'être écrasé et de tomber à la mer.

Le passage de l'Equateur le 27 nous amena de nouvelles distractions. Les fumistes ne manquent jamais de faire voir « la ligne » aux plus crédules, en les engageant à regarder dans une lunette sur l'objectif de laquelle on a, au préalable, collé un cheveu.

La ligne franchie, on procède au baptême du personnel du bord et des passagers qui l'ont passée pour la première fois. Ces derniers peuvent être dispensés de la cérémonie légendaire en offrant une bouteille de champagne.

Généralement cependant tout le monde se soumet de bonne grâce. A l'heure fixée, et en présence des officiers du bord, Neptune suivi de sa cour fait son entrée, et après un discours de circonstance, appelle successivement tous ceux qui doivent recevoir le baptême.

On commence d'abord par les savonner fortement au moyen d'un blaireau qui ressemble assez bien au vulgaire balai de nos ménagères. Cette première opération terminée, on rase les patients. L'emploi du rasoir, de belle dimension croyez le bien, a pour but d'enlever

le savon de la figure, mais cela ne pourrait se faire convenablement sans un complément indispensable qui consiste à précipiter les victimes dans une grande cuve, pendant qu'on leur lance d'énormes jets d'eau sur la tête.

Il est bon de rester très calme pendant ce supplice, car les opérateurs ne manqueraient pas, à chaque protestation, de vous remplir la bouche du produit savonneux, à la grande joie des spectateurs. Lorsque tout le monde a reçu le baptême, Neptune se retire avec le même cérémonial ; les baptisés vont échanger leurs effets d'habillement mouillés, contre d'autres plus secs, après quoi réunion au salon où l'on boit à la santé des nouveaux consacrés.

Le lendemain la mer fut un peu agitée et Mr Wynen, un armurier qui se trouvait à bord, tombe si malheureusement sur le pont qu'il se déboîte l'épaule.

Le 29 à 11 $\frac{1}{2}$ heures, nous quittons les eaux limpides de l'océan pour entrer dans les eaux, brun sale, du Congo ; à 3 $\frac{1}{2}$ heures nous faisons escale une demi heure à Banana. Nous jetons l'ancre vers 6 heures dans le fleuve.

Le 30, nouvelle escale à Scicia, pendant laquelle nous visitons les magnifiques installations de la Compagnie De Roubaix. Enfin le 1^{er} juillet, anniversaire de la fondation de l'État Indépendant du Congo, nous débarquons à Boma vers 9 $\frac{1}{2}$ heures du matin.

Les factoreries établies le long du fleuve constituent

Boma-rive ; Boma-plateau est bâti à quelques kilomètres vers l'intérieur et relié à la rive par une belle avenue que longe un tramway à vapeur.

Le soir de notre arrivée, nous fûmes invités en même temps que tous les agents de l'État, à venir fêter l'anniversaire du 1^{er} Juillet chez le Gouverneur.

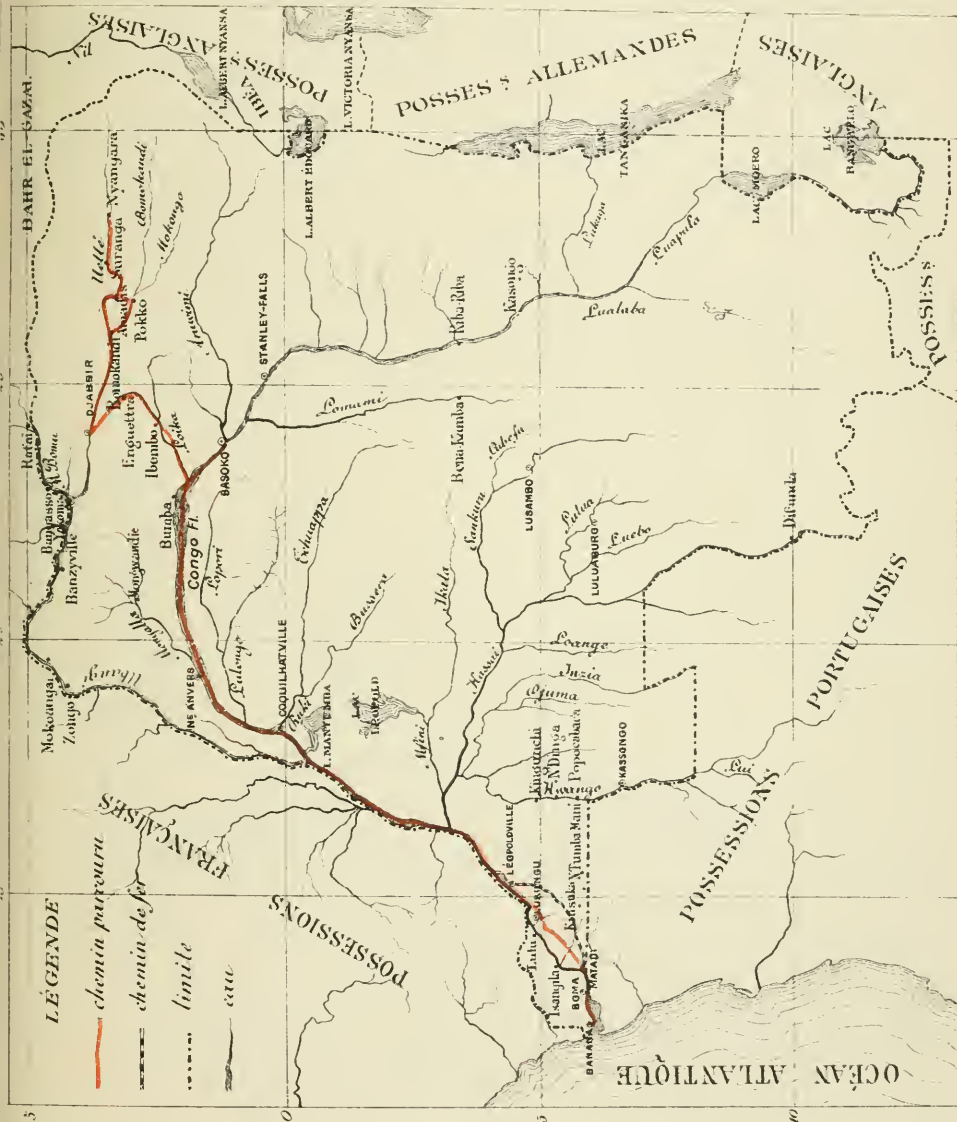
Quelques jours plus tard ce haut fonctionnaire reçut encore à sa table tous les officiers nouvellement débarqués afin de leur souhaiter heureuse chance dans leur voyage au centre du continent.

Je restai plusieurs jours pour visiter toutes les installations de Boma. Je complétais autant que possible mes bagages, en achetant quelques objets qui me manquaient encore et dont j'avais reconnu l'utilité depuis mon départ d'Europe.

En même temps que mes compagnons je fis visite au Docteur Reuther, dont les conseils hygiéniques nous permirent plus tard, d'atténuer les effets funestes des affections qui atteignent généralement les voyageurs en pays tropicaux.

Le 9 juillet, je reçus l'ordre d'aller rejoindre l'expédition du Haut-Uellé et de faire prendre dans les magasins de l'intendance deux chop-box ¹ et une dame-jeanne de vin portugais, qui devaient me ravitailler jusqu'à Léopoldville.

¹ Caisse renfermant des aliments conservés, en petites boîtes.



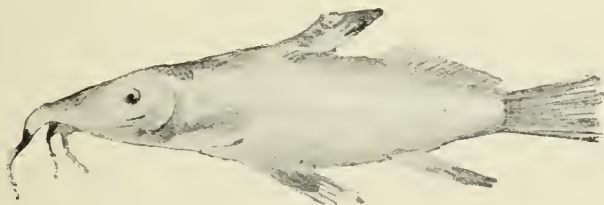
CARTE GÉNÉRALE DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

Je pris passage le lendemain sur le “Héron” steamer à hélice, qui fait le service dans le bas-Congo et après quatre à cinq heures de navigation, je débarquai à Matadi.

Matadi est bâtie sur un rocher et comprend les locaux du commissaire de district, les bureaux et les dépendances du personnel de l'État et du chemin de fer ainsi qu'un hôtel, des factoreries, etc.

Du point culminant, on aperçoit le merveilleux panorama du fleuve qui coule majestueusement entre des rives accidentées et pittoresques.

Entre le fleuve et la ville, au pied du rocher, sont établis les voies et les chantiers du chemin de fer où règne une activité extraordinaire, où le sifflet des locomotives, le bruit des manœuvres des trains et celui du marteau sur l'enclume contrastent singulièrement avec le silence sauvage de la brousse. ¹



¹ Fouillis d'arbrisseaux et d'herbes.

CHAPITRE II.

De Matadi à Ibembo.

Notre caravane. — Comment nous marchons. — L'Aspect du pays. — Le campement. — Léopoldville. — La « ville d'Anvers ». — Comment on se procure le combustible. — Le fleuve. — Quelques escales. — L'Itimbiri jusqu'à Ibembo. — On veut nous manger.

Le samedi 25 juillet, des porteurs étant arrivés, on procéda à la formation de notre caravane.

Le sergent Frennet et l'armurier Wynen devaient partir en même temps que moi. On distribua à chacun des noirs la charge réglementaire et lorsque la caravane fut en ordre, nous nous mîmes en marche jusqu'à la m'Poso, affluent de gauche du Congo, à sept kilomètres de notre point de départ.

Comme l'étape suivante devait être assez longue, le commissaire de district nous avait conseillé de nous arrêter à la m'Poso ; de cette façon nous serions frais et dispos le lendemain matin pour reprendre la marche.

On franchit la m'Poso au moyen d'un pont du chemin de fer. Cet ouvrage d'art, tout en fer, a je ne sais quoi d'imposant dans son cadre sauvage et est bien le présage de la victoire de la civilisation.

Le lendemain à l'aube, nous escaladons le Palabala, la montagne la plus haute parmi toutes celles que nous rencontrerons sur notre route et au sommet de laquelle nous sommes dédommagés des difficultés de l'ascension par le panorama merveilleux qu'on y découvre. On suit du regard, la vallée de la m'Poso au fond de laquelle serpente le chemin de fer, aux détours capricieux, qui semble se jouer follement des obstacles que la nature a rassemblés comme à dessein, dans cette partie du continent mystérieux.

En Europe, on s' imagine généralement que les marches en Afrique constituent une sorte de martyre accompagné de fatigues inouïes, d'efforts et de privations indescriptibles ; pour le voyageur qui reste bien portant, la tâche est plutôt laborieuse que pénible. Les premières étapes sont les plus rudes pour la bonne raison que l'on est resté inactif pendant toute la traversée et que l'on n'est pas encore entraîné aux ascensions ou aux descentes, ni habitué aux ardeurs du soleil.

Cependant l'entraînement des marches vient bientôt faciliter les étapes suivantes et il est bien rare que

l'on n'arrive pas en bonne santé à Léopoldville, si l'on a eu soin de suivre les prescriptions hygiéniques données au départ.



Nos porteurs marchent isolément et se reposent quand le besoin s'en fait sentir. Nous avançons en silence, défilant dans les bois ou dans la brousse, escaladant les collines et les montagnes ou franchis-

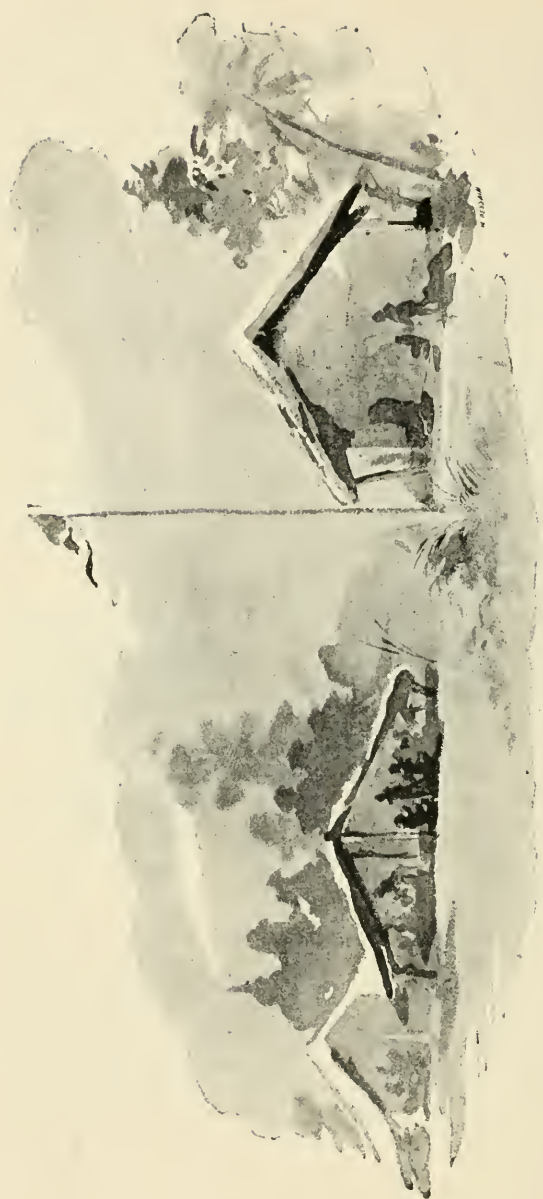
sant les cours d'eau dans le fond des vallées. Les herbes complètement sèches à cette saison de l'année avaient été incendiées presque partout et ne laissaient voir que leurs tiges noircies.

Quelquefois nous nous arrêtons sur les bords d'un ruisseau. Avec quel délice nous nous plongerions dans ses eaux fraîches, si on ne nous avait mis en garde contre l'affreux crocodile qui, dans une immobilité complète, attend l'occasion de faire jouer ses mâchoires. A d'autres ce sacrifice !

A chaque tête d'étape, des campements (maison en paille) ont été construits par les soins de l'Etat, sur toute la route des caravanes.

La marche terminée, généralement avant midi, nous nous installons dans une maison en paille et nous y dressons nos lits. Nous préparons nos repas et vers 7 heures du soir nous nous couchons pour prendre un repos justement mérité.

Le samedi 5 août, nous arrivons à Léopoldville. Nous venions de parcourir la route en 25 jours, en comptant un arrêt de deux jours à Lukungu pour y attendre de nouveaux porteurs. Bien que nous soyons arrivés en bonne santé, la réaction ne tarde pas à se produire. Je suis atteint de fièvres assez violentes, qui me forcent à garder le lit pendant plusieurs jours.



CAMPMENT SUR LA ROUTE DES CARAVANES.

Léopoldville est situé sur le Pool ¹ ; c'est le port d'attache des steamers qui naviguent sur le haut Congo. Je suis obligé d'y attendre le premier d'entre eux qui partira vers Bomba ².

La station comprend des habitations et des bureaux pour le commissaire de district et pour le personnel, un chantier de construction pour le montage des bateaux et quelques plantations.

La population étrangère comprend environ 70 blancs, les uns faisant partie de la station ou du chantier, les autres attendant le bateau qui doit les conduire vers leurs destinations.

Les locaux étant trop restreints, la plupart d'entre nous logent sous la tente.

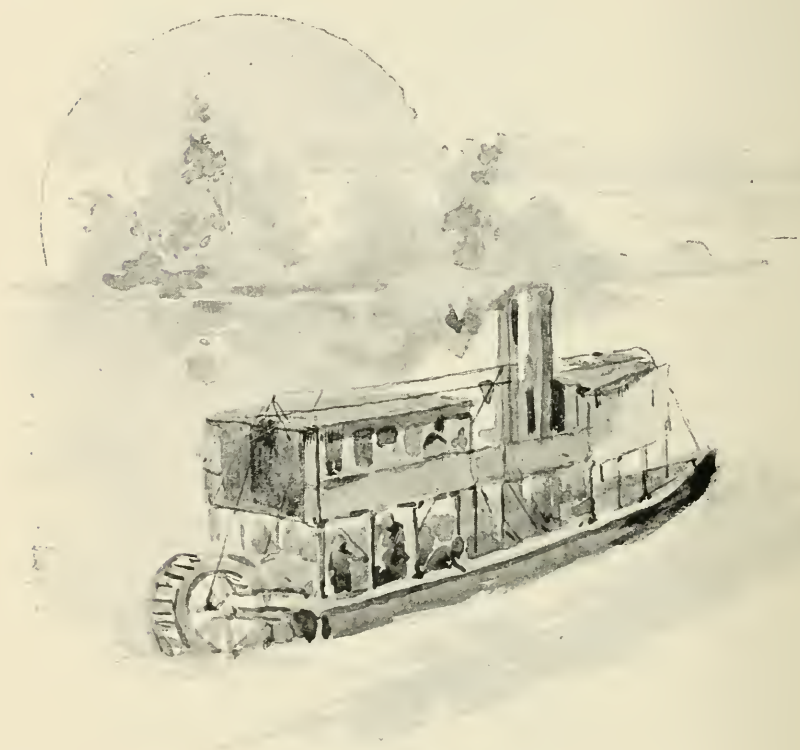
Nous prenons nos repas avec les agents de 1^{re} classe dans un grand réfectoire orné de quelques peintures à l'huile, souvenirs des docteurs Dreypont et Laurent.

A une lieue de Léopoldville, vers le Nord-Est et sur le Pool également se trouve le camp d'instruction de Kinchassa, commandé à cette époque par le lieutenant Richard, des Grenadiers, à qui je rends visite en même temps que Mr Drapier. Le lieutenant Richard nous fait les honneurs de son camp avec la plus grande

¹ Mot anglais signifiant lac.

² Station sur le Congo un peu en aval de l'embouchure de l'Itimbiri.

amabilité et il nous fait voir toutes les installations ; les belles cultures que bordent de magnifiques avenues contrastent, par leur aspect grandiose, avec les maigres sentiers qui forment la route des caravanes.



Le 15 août, je prends passage sur la "ville d'Anvers", steamer à fond plat, avec aubes en arrière. Les bateaux

de ce genre sont tous à faible tirant d'eau, ce qui leur permet de naviguer à peu près sur toute la surface du fleuve et d'éviter les écueils qui pourraient leur causer les plus graves avaries. La " ville d'Anvers " est à étage ; le pont supérieur est réservé aux blancs et comprend quelques cabines et une salle à manger ; le pont inférieur renferme la machine et est réservée à l'équipage noir. Le bateau est commandé par le capitaine Kock, un Suédois. Son équipage se compose d'un mécanicien blanc et de 40 Bangalas.

Nous traversons d'abord le Pool jusqu'à Brazaville, où après quelques minutes d'attente nous mettons le cap sur le chenal. Le Pool est un beau lac parsemé de quelques îles ; ses bords sont assez accidentés. Le chenal est resserré entre des rives très élevées ; le fleuve dans cet endroit ne renferme pas d'îles.

Le bateau lève l'ancre tous les matins au lever du soleil et marche jusque vers 4 heures de l'après-midi, il est alors attaché à la rive à un endroit convenable.

L'équipage noir, armé de haches, descend immédiatement à terre pour faire la provision de bois pendant le restant du jour et la nuit, si cela est nécessaire.

Comme les chaudières sont chauffées au bois il faut que la provision soit assez importante ; la consom-



mation de combustible est évaluée approximativement, d'après la nature du bois, à 18 mètres cubes pour 12 heures de marche.

Nos matelots Bangalas travaillent assez rapidement ; le soir venu ils continuent leur besogne à la lueur des feux. Lorsque tout le bois a été bien préparé, il est emmagasiné sur le steamer, puis les noirs s'installent et passent la nuit sur la rive. Au signal de la sirène, ils regagnent le bateau où ils continuent leur sommeil pendant la plus grande partie de la journée.

.
.

Le chenal franchi, le fleuve devient de plus en plus large jusque près de Bomba où sa largeur atteint, dit-on, 45 kilomètres.



Il est parsemé d'îles nombreuses dont quelques-unes ont une très grande superficie. Leur plus grande dimension est dans le sens du courant.

Plus nous avançons, plus les rives deviennent basses. Un paysage superbe et sans fin se déroule devant nous ; chacune des îles offre un tableau ravissant de bouquets d'arbres enlacés de lianes aux replis capricieux, qui forment dans leurs détours de sombres et mystérieuses cavernes, peuplées d'animaux de toutes espèces.

Par moments nous passons devant des factoreries et des missions aux coquettes habitations entourées de jardins qui jettent une note riante dans cet harmonieux décor.

Notre bateau s'avance majestueusement sur une eau quelquefois ridée, mais dont la surface plus souvent unie, reflète comme un miroir ces charmants paysages. Il bat l'eau violemment de ses aubes et produit un grand bouillonnement, semblant amener la vie dans le silence de ces profondes solitudes.....

Des hippopotames troublés par notre approche montrent la tête et nous regardent passer d'un air inquiet, tandis que des crocodiles endormis sur les bancs de sable, s'éveillent et regagnent précipitamment leurs profondes retraites

.

Notre premier arrêt chez les indigènes fut m'Suata ; le capitaine y descendit pour acheter quelques chèvres et je le suivis.



Les hommes sont vigoureux et grands ; leurs habitations sont des cases en paille disposées sans ordre. Le chef, papa Gobila, un gros homme à la figure

sympathique, fait le marché lui-même et nous vend deux chèvres et un chevreau pour 400 mitakos ¹.

Le 24, je descends en même temps que quelques camarades, à l'effet de faire visite pendant une escale, aux pères de la mission de Berghe-S^{te}-Marie, située vis-à-vis du confluent du Kassai. Une petite avenue, qui longe un chantier où se trouve en construction un petit steamer, donne accès à la mission.

Le père, remplaçant momentanément son supérieur absent, nous fait visiter toutes ses installations dont il est très fier et avec raison, et nous le quittons enchantés de notre visite.

Un peu plus tard nous croisons “ le Stanley ” qui redescend vers Léopoldville.

Le 26 le capitaine fait de nouvelles provisions de vivres frais au village très populeux de Bolobo, habité par des indigènes d'un très beau type qui viennent nous offrir du tabac en vente, à raison de 3 feuilles pour 1 mitako.

Cinq bangalas du bord achètent chacun un gros chien qu'ils fricasseront pendant le restant du voyage.

Peu de temps après avoir repris notre route, le calme fut tout-à-coup troublé par un concert de cris

¹ Le mitakos est un morceau de fil de laiton d'une longueur variant, suivant les régions, de 0.41 à 0.50 m. C'est une monnaie servant généralement à l'achat d'objets de peu de valeur.

que poussait l'équipage : les bangalas venaient d'apercevoir un poisson mort d'assez grande dimension flottant sur l'eau. Le capitaine leur ayant permis de le prendre il fut bientôt hissé sur le premier pont, au milieu des noirs dont la joie était délirante. C'était une bête d'une cinquantaine de kilogrammes. Bien qu'elle fut dans un état de conservation peu appétissant, sa distribution s'effectua en quelques minutes sous la surveillance du capita¹, pendant que pour fêter cette bonne aubaine, quelques noirs battaient du tam-tam².

Le 29 août nous rencontrons le steamer "Princesse Clémentine" à bord duquel se trouve le lieutenant Julien en route pour l'Europe. Il nous apprend la mort des lieutenants Piedbœuf et De Meyer.

Le lendemain



¹ Capita est le nom donné par le portugais à un noir commandant un groupe d'indigènes.

² Sorte de tambour.

nous traversons pendant six heures de navigation (25 lieues d'après ce que nous dit le capitaine) l'embouchure de l'Oubanghi, aux eaux plus jaunes.

Trois nouveaux jours de navigation et nous arrivons à Coquilhat-ville, station très belle, commandée par le sous-lieutenant Sarrazyn ; c'est le chef-lieu du district de l'Equateur.

Nous y sommes reçu par le commissaire, le lieutenant Fievez avec lequel nous passons très agréablement les quelques minutes que dure l'escale. Nous regrettons ne pouvoir visiter plus en détail cette station, dont on a tant parlé.

Nous étions à peine en marche que nous fûmes témoin d'un spectacle assez extraordinaire : un énorme poisson qui avait été saisi par un crocodile se débattait en vain. Par un dernier effort ce crocodile parvint à lui couper net la queue ainsi qu'une bonne partie du corps, puis disparut dans les profondeurs du fleuve. Le poisson qui fut repêché par les noirs avait 1^m50 de circonférence à la tête.

Les meilleures portions nous furent servies au repas du soir et firent bonne figure sur le menu qui, faute de vivres frais, commençait à devenir peu intéressant.

.
.

Nous passons la journée du 4 septembre à Nouvelle-

Anvers, chef-lieu du district des Bangalas. La station est composée de plusieurs maisons en briques couvertes de tuiles ; elle est entourée de très belles plantations parmi lesquelles un potager bien fourni. Une superbe avenue conduit à la mission de Schent, établie à 2 kilomètres de là.



Les femmes portent ici des pagnes superposés qui affectent la forme de jupons de danseuses. Hommes

et femmes ont des tatouages en relief sur le front, dans le prolongement du nez et sur les tempes.

A Upoto, où nous arrivons le 9, le costume des négresses est devenu beaucoup plus léger ; les noires beautés trouvent leur pudeur suffisamment protégée par quelques colliers de perles au cou et une ficelle à la ceinture.



Le lendemain nous constatons à Bomba que la mode a très peu varié. Les femmes quelquefois seules dans leurs pirogues, avec un jeune enfant qu'elles allaitent, manœuvrent la pagaie avec une habilité remarquable. Elles viennent offrir en vente, à ceux qui se trouvent sur le bateau, tous les produits de leurs cultures ou de leurs pêches.

Le 10, nous quittons le Congo pour entrer dans un de ses affluents de droite, l'Itimbiri, navigable pour les steamers, de septembre en mars seulement.

L'Itimbiri a des rives basses qui parfois se changent en falaises, escarpées et inaccessibles, au haut desquelles on aperçoit des villages.

Les populations de ces villages nous sont hostiles à tel point qu'elles nous ont un soir annoncé une attaque

pour la nuit suivante, attaque qui serait suivie d'un festin où nous devions figurer comme plat principal.

Mais nous faisons bonne garde et l'entreprise n'eut pas lieu.

Les distractions en bateau sont assez rares : ce sont les pirogues qui sillonnent l'eau, les crocodiles et les hippopotames dont on suit les évolutions, la pêche et la chasse pendant les escales.

Le 13 septembre je débarquai à Ibembo, terme de mon voyage en steamer.



CHAPITRE III.

D'Ibembo à Djabbir.

Ibembo. — La forêt. — Notre premier campement chez Nazimou. — Comment les indigènes font du feu. — Après l'étape. — Les éléphants. — Nous rencontrons Mr Cabaret. — Enguettra. — Nous manquons d'être écrasés. — Nous rencontrons le lieutenant Pimpurniaux et le docteur Charbonnier. — Près de l'Uellé. — Djabbir. — Visite chez le Sultan.

Ibembo est une belle station sur la rive droite de l'Itimbiri ; c'est le point terminus de la navigation à vapeur sur cette rivière et c'est en même temps l'origine de la route des caravanes qui finit à Djabbir.

Ibembo est le premier poste de la zone de l'expédition du Haut-Uellé. Ce poste avait été jusqu'au jour de notre arrivée sous le commandement du lieutenant Rousseau, du 8^e régiment de ligne, qui venait d'achever son terme de service en Afrique et avait remis ses pouvoirs au sergent-major Desmet.

Les sous-lieutenants Pimpurniaux, de Walche, Deneus, Lahaye, Wittmann et moi, étions désignés

pour l'expédition en même temps que le docteur Charbonnier. L'armurier Wynen devait se rendre à Zémio et le docteur Heylen à Djabbir : Nous débarquons donc tous ici.

Il y a deux routes d'Ibembo à Djabbir : Une première par voie de terre et une autre par la Likati rivière ; elles se rejoignent à Enguettra où elles se séparent de nouveau pour se terminer à Djabbir. J'avais ordre de suivre le premier itinéraire, c'est-à-dire la plus mauvaise route, en compagnie du sous-lieutenant Wittmann du 7^e régiment de ligne.

J'étais d'autant plus heureux de voyager avec cet officier que je le connaissais depuis longtemps : J'avais été sous-officier en même temps que lui au 1^{er} régiment de ligne, et j'avais pu apprécier ses qualités. Aussi plus tard ai-je beaucoup regretté de devoir me séparer de ce camarade, lorsqu'il fut obligé de descendre vers la côte, atteint d'une ophthalmie qu'il guérit heureusement à Léopoldville.

Le lendemain de notre arrivée à Ibembo nous nous mîmes en route, Mr Wittmann et moi. Des travailleurs de la station devaient transporter nos charges jusqu'au village du chef Nazimou qui devait nous donner d'autres porteurs jusqu'à Enguettra. La route était excellente, nous avait-on dit, et nous trouverions à acheter des vivres frais un peu partout.



H. DELIN.

Nous marchions pour la première fois dans une véritable forêt et aussi nous ne cessions de nous extasier devant toutes les beautés naturelles qui se présentaient à notre vue : Des arbres à essence, pour nous inconnue jusqu'alors, élevaient leur tête superbe à une très grande hauteur et formaient au-dessus de nous une voûte au travers de laquelle les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer. Des lianes s'y enchevêtraient follement et formaient par leurs mille détours un réseau inextricable.

Une odeur caractéristique frappait nos sens. La fraîcheur malsaine qui règne dans la forêt contraste singulièrement avec la chaleur des clairières où le soleil darde perpendiculairement ses rayons brûlants.

Nous étions en pleine saison des pluies ; à cette époque, la forêt d'Ibembo dont le terrain est très plat, ne forme qu'un vaste marais. La route est submergée dans la plus grande partie de son étendue. De rares points de repère surgissent, c'est grâce à l'instinct merveilleux des nègres et à leur habitude de ces régions que l'on parvient à suivre la direction voulue et le blanc sans leur aide se perdrait fatalement. La marche dans ces conditions est des plus pénible, on se heurte à chaque pas contre des lianes ou des souches que l'eau ou la boue dérobe aux regards, tandis que le pied qu'on pose au hasard expose à des glissades et à des chutes.

Nous rencontrons de nombreux petits ruisseaux dont l'eau est très limpide ; le fond est formé de sable et de petits cailloux. Nos porteurs se désaltèrent avec plaisir de cette eau saine et rafraîchissante.

Comme la profondeur de ces ruisseaux n'excède généralement pas un mètre, nous marchons bien souvent dans leur lit sur d'assez longs parcours.

Toute trace de chemin a disparu ! Comment les indigènes retrouvent-ils leur route ? Voilà la question que nous nous posons bien souvent sans pouvoir la résoudre, car pour nous, tous les arbres se ressemblent, les lianes aussi et rien n'indique qu'on doive aller plutôt à droite qu'à gauche !

Notre étape, d'après les prévisions, devait être de cinq heures de marche. Partis à dix heures, nous devions donc arriver vers trois ou quatre heures de l'après-midi. Vers cinq heures seulement, nous apercevons un village formé d'une dizaine de huttes abandonnées et comme nous voulions nous procurer des poulets, il était plus avantageux de ne pas nous y arrêter. Le chemin heureusement était devenu meilleur. Nous rencontrons successivement une dizaine de villages reliés par le sentier et abandonnés ¹ comme le premier. Sur ces entrefaites la nuit était arrivée et l'obscurité devenait complète. J'étais obligé de suivre

¹ Nous verrons plus tard les causes de ces abandons de villages.

un nègre en le tenant par son pagne, il m'indiquait en s'arrêtant, tous les endroits difficiles et après m'être cogné cinquante fois la tête et les jambes, nous arrivons enfin au premier village de Nazimou, encore habité.

Un noir nous invite à nous asseoir sur un lit indigène, auprès d'un bon feu, en attendant l'arrivée de nos charges que nous avions devancées. Nous devons hélas ! les attendre jusqu'au lendemain.

Le chef du village nous offre une hutte vide dans laquelle nous nous installons et faisons sécher nos effets d'habillement. Après quoi, nous passons la nuit sur nos chaises longues, nos lits étant restés en arrière avec les charges.

Nous nous réveillons les membres brisés et engourdis de froid.

Nos charges finirent par arriver vers neuf heures. Entretemps, le chef Nazimou était venu nous voir et nous avait fait comprendre qu'il ne pouvait nous donner des porteurs. Comme Nazimou dépendait du poste d'Ibembo, je fis demander à Mr Desmet d'autres porteurs. Ce dernier m'envoya un caporal noir avec mission d'insister auprès de Nazimou. Enfin après trois longs jours d'attente, ce chef voulut bien nous accorder satisfaction et procéda de la façon suivante pour compter le nombre des porteurs : il fit aligner toutes nos charges et mit sur chacune d'elles une petite

baguette. Après avoir ramassé et mis en botte ces dernières, il alla chercher autant d'hommes qu'il y avait de baguettes. Cette opération originale et primitive se termina sans discussion

Le langage dans cette région est tout-à-fait différent du “fiot”¹ que nous avons parlé jusqu'à présent. La langue véhiculaire est ici, comme dans l'Uellé, le “bangalas”. Nous ne connaissons malheureusement pas cette langue et comme nous n'avons aucun vocabulaire pour nous renseigner, nous nous expliquons au moyen d'une mimique quelconque, bien souvent en pure perte. C'est ainsi que je suis forcé d'imiter le chant du coq pour demander à acheter des poules.

Les indigènes s'intéressent à tout ce que nous faisons; ils viennent palper nos effets et retournent dans tous les sens les objets qui frappent leurs regards.

Ils se sont mis à rire en voyant que je me brossais les cheveux et la barbe. Ce sont de grands enfants, qui s'amusent de mille riens. Je lançais en l'air de petites boulettes de chicouangue² que mon

¹ *Fiot* est la langue véhiculaire parlée entre Matadi et Léopoldville.

² La *chicouangue* est fabriquée avec la racine du manioc qu'on prépare comme suit : après avoir laissé tremper la racine de façon à en éliminer tous les produits vénéneux, on la pétrit et on la laisse sécher après lui avoir donné la forme voulue, qui varie suivant les régions, et l'avoir entourée de feuilles de bananiers.

chien ¹ attrapait au vol. Cela produisait chez eux une hilarité folle, qui ne cessa que lorsque mon chien ne voulut plus manger.

Le village du chef se trouve au centre d'une quantité de petits villages réunis entre eux et au premier par des sentiers. Le village du centre est seul mis en état de défense : il est protégé d'un côté par une rivière d'une vingtaine de mètres de largeur et de l'autre par des défenses artificielles qui en rendent l'accès fort



¹ J'avais amené avec moi deux jeunes chiens " Lulu " et " Bolhen ", Le premier mourut à Léopoldville, le second put m'accompagner pendant mon séjour en Afrique.

difficile. On y pénètre par un sentier assez long et bien entretenu, fermé à ses deux extrémités par des palissades dans lesquelles se trouvent une petite porte de 70 centimètres de hauteur qu'on peut fixer à volonté de l'intérieur, sans qu'on puisse l'ouvrir de l'extérieur.

Les huttes sont cylindriques avec murs en pisé maintenus par une charpente de pieux enfoncés en terre ; ces murs ont 20 centimètres d'épaisseur.

Les huttes possèdent deux ouvertures de 70 centimètres de largeur, diamétralement opposées qui constituent les portes. Le toit conique est formé d'une charpente de baguettes réunies au sommet ; le tout est recouvert de feuilles.

Les noirs ici, sont très industriels : leur lit formé d'une planche polie et rectangulaire de 60 centimètres sur 1^m20 est taillée dans un tronc d'arbre ; elle est supportée par quatre piquets fixés aux angles.

Ils fabriquent aussi des filets pour la pêche, des étoffes avec l'écorce d'un figuier, des nattes, des boucliers en rotin, des couteaux, des lances, etc.

Quelques hommes sont coiffés de calottes en peau de singe ; les guerriers ont des bracelets en cuivre et la plupart ont des perles enfilées dans les cheveux.

Ils ont toujours le couteau à la ceinture et ne quittent jamais la lance et le bouclier lorsqu'ils sortent de leurs villages, à moins qu'ils ne soient porteurs.

Les femmes maintiennent leurs enfants à « cheval » sur un de leurs flancs au moyen d'une bande en écorce, qu'elles placent en bandouillère et sur laquelle l'enfant s'assied.

La monnaie la plus en vogue est le Coris ¹.

En attendant les porteurs que Nazimou doit nous procurer, nous séjournons pendant trois jours dans notre hutte. Quand nos deux lits sont dressés il nous reste un espace d'environ un mètre carré au milieu duquel nous faisons du feu. Comme il pleut toujours, c'est dans cet espace que nous avons installé notre cuisine. La fumée qui s'échappe difficilement de la hutte nous aveugle et nous fait venir les larmes aux yeux. A tour de rôle, l'un de nous reste près du « fricot » pendant que l'autre va renouveler à une des deux portes, sa provision d'air.

Le dimanche 17, par un temps un peu plus élément, nous nous remettons en route : le nombre des porteurs correspond exactement à celui de nos charges.

Celles-ci étaient ficelées au moyen de lianes et d'écorces de telle sorte qu'elles reposaient sur le dos et étaient maintenues dans cette position par une écorce assez large qui passait sur le front. Cette façon de

¹ *Coris* ou *Cauris* est le nom donné à une coquille de genre porcelaine.



porter les charges est tout-à-fait différente de celle qui est employée dans le bas-Congo, où les noirs portent sur la tête et quelquefois sur les épaules. Cette différence est déterminée par la difficulté de la marche dans les forêts où les meilleurs chemins sont constitués par des sentiers à peine visibles, à travers mille obstacles.

Nos porteurs ont une sûreté de marche extraordinaire ; ils pénètrent, sans les toucher, au milieu des lianes enchevêtrées, passent au-dessus ou en-dessous de ces lianes en se trainant parfois sur les genoux, escaladent les troncs d'arbres renversés avec une agilité merveilleuse ; contournent les racines et retrouvent toujours leur route au milieu de nombreux sentiers d'éléphants qui ressemblent tous au nôtre. Le chemin est des plus tortueux et c'est-à-peine si l'on voit à quelques pas autour de soi.

Les indigènes qui marchaient en avant, s'arrêtent tout-à-coup et m'engagent par geste à ne pas faire de bruit. Ils me montrent en même temps une magnifique antilope de forêt, qui hume l'air en regardant de notre côté. Je m'empresse de lui envoyer une balle

qui la blesse, mais peu sérieusement sans doute, car elle put s'enfuir. Grande fut notre désillusion car nous comptions déjà sur quelques bonnes côtelettes qui auraient agréablement complété notre ordinaire.

Les gigots nous auraient fait plaisir, car notre provision de vivres frais ne se composait que d'une poule étique et de deux ou trois chicouangues.

Vers la fin de l'étape, la pluie s'était remise à tomber, de sorte que nous arrivons tout mouillés à un emplacement un peu dégarni d'arbres où nous dressons notre tente.

Notre premier soin est de nous occuper du feu. En pleine forêt, ce n'est pas toujours aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer d'autant plus que le bois est mouillé, ainsi que nos allumettes.

Les indigènes nous tirèrent d'embarras.

Voici du reste comment ils s'y prennent habituellement. Ils sont possesseurs de deux morceaux de bois rond d'un bon centimètre de diamètre. Ce bois d'une essence spéciale doit être très sec. Un des noirs maintient un des morceaux horizontalement par terre pendant que d'autres, à tour de rôle, font tourner successivement dans leurs mains le second morceau autour de son grand axe. Ce dernier morceau est taillé en pointe et pénètre dans le premier. C'est précisément cette pointe qui, par la rotation, produit de

la poussière de bois qui s'enflamme. Ce premier résultat ne nous sauverait pas encore ; mais cela suffit aux indigènes qui trouvent partout des matières promptement inflammables et qui



vous font un bon feu en moins d'un quart d'heure.

Pendant que les uns s'occupent du feu, les autres vont chercher la provision de bois pour la nuit ou bien se confectionnent un lit et un abri contre la pluie.

Quatre piquets plantés verticalement en terre et recouvert d'un toit forment l'abri ; quatre autres piquets reliés au moyen d'un treillage en baguettes constituent le lit. Le tout est fabriqué en très-peu de temps.

Les toits pour abris sont ici fort curieux ; les indigènes enlèvent d'une seule pièce, sur une hauteur de 1^m50, l'écorce d'un tronc de figuier, la déroulent et l'assujettissent sur les 4 piquets au moyen de lianes.

Nos installations terminées, nous procédons à un grand lavage dont le besoin se faisait au plus haut point sentir et nous terminons notre toilette en mettant des effets secs.

Comme nos deux lits ne laissent pas de place disponible sous la tente, nous sommes obligés de dresser « la table » en plein air ; nos malles servent de table et de chaises et nos parasols ouverts nous protègent contre la pluie qui ne cesse de tomber. Néanmoins tout marche à souhait et les « mets » qui composent notre frugal repas nous réconfortent complètement ; nous les arrosons d'un vulgaire moka, que nous trouvons exquis.

C'est le seul moment de la journée où nous pouvons nous communiquer nos impressions, nous le mettons bien à profit, mais nous finissons toujours par repôter nos souvenirs vers la vieille Europe, vers nos chers parents et nos amis.....

Nous restons alors absorbés dans nos pensées jusqu'au moment où le froid vient nous avertir qu'il est temps de nous retirer ou bien jusqu'à ce que le cri d'un animal quelconque vienne nous arracher à notre rêverie

Le lendemain, nous fûmes assaillis en route par un formidable orage qui dura quelques heures : le ciel tout noir était éclairé de temps en temps par les lueurs rapides des éclairs, la pluie fouettait, une pluie glacée, et parfois de sinistres craquements se faisaient entendre comme si des arbres allaient s'abattre sur nos têtes. Nous étions meurtris et ruisselant d'eau et

nous ne pûmes récupérer nos forces qu'après la tempête, pendant la nuit, grâce à un sommeil paisible et réparateur.

Pendant les jours suivants, la route fut tout aussi mauvaise qu'au début.

La végétation, cependant, avait changé d'aspect et ne formait plus qu'un vaste taillis toujours inextricable.

Un beau matin pendant que nous marchions en silence, on entendit tout-à-coup un bruit de branches cassées et presque en même temps des cris d'éléphants. Je ne vous cache pas que je me sentis assez effrayé ; je ne fis qu'entrevoir deux de ces animaux géants, vis-à-vis desquels je me trouvais pour la première fois et comme je n'étais porteur que d'un fusil de chasse, je remis à plus tard le plaisir de faire avec eux plus ample connaissance, d'autant plus qu'ils nous traitèrent en quantités négligeables en se retirant sans avoir l'air de nous apercevoir.

Nos pires ennemis sur la route furent les fourmis qui se construisent des fourmilières dans les arbres ; chaque fois que nous touchions une branche, ces insectes tombaient sur nous en grand nombre et nous piquaient avec acharnement.

Comme il n'était pas possible de faire sécher dans la forêt les effets mouillés que nous abandonnions le soir, nous avions décidé de remettre le matin, pour la route, les vêtements qui nous avaient déjà servi la

veille ; de cette façon au moins nous trouvions des effets secs à mettre à notre arrivée au campement.

Le mercredi 20 nous marchons dans de grands champs de manioc au milieu desquels nous trouvons un village abandonné (Balanga). Nous y rencontrons Monsieur Cabaret qui descend malade de Bomokandi. Nous nous installons à trois dans une hutte qui avait assez bien résisté aux éléments : pluie, vent et chaleur.

Mr Cabaret qui connaissait fort bien le « Bangala » eut la gentillesse de me traduire tous les mots indispensables pour mener à bonne fin notre voyage ; j'en fis un vocabulaire qui me rendit plus tard de réels services. Il voulut bien aussi m'indiquer la façon de préparer les vivres indigènes et d'en tirer un bon parti.

Il se proposait de faire la route à pied jusqu'à Ibembo mais comme nous lui disons qu'elle est très mauvaise, il fera demi-tour demain pour nous accompagner jusqu'à Enguettra, et de là descendre jusqu'à Ibembo.

Le lendemain après avoir marché pendant deux heures et demie dans de hautes herbes pointues d'une espèce particulière, nous débouchons tout-à-coup au détour du sentier, devant la Licati ; nous tirons aussitôt un coup de feu pour annoncer notre présence au poste d'Enguettra établi sur l'autre rive, et l'on vient bientôt nous chercher en pirogue.



La Licati est une belle rivière, dont la largeur atteint une centaine de mètres en certains endroits.

Enguettra est un poste de transit commandé par le sergent Arix qui met très obligeamment une de ses chambres à notre disposition. De petites plantations entourent trois corps de bâtiment en pisé dont deux servent de magasins.

Le samedi 23, nos nouveaux porteurs étant arrivés, nous nous remettons en route, après avoir pris congé de Mr Arix.

Nous passons bientôt auprès du village du Chef Enguettra et j'étais loin de me douter à ce moment qu'un an et quelques mois plus tard, au même endroit, j'échapperais miraculeusement à la mort.

Le chemin devient encore plus mauvais, nous l'avons perdu cinq fois aujourd'hui : lorsque la chose arrive, la caravane s'arrête, quelques noirs s'en détachent et vont en exploration dans des directions différentes en ayant soin de ne pas trop s'écarter. Quand la route est retrouvée, celui qui en a découvert la trace avertit les autres, qui se dirigent vers lui et la marche continue.

En passant devant des bifurcations où il pourrait y avoir doute, ceux qui sont en avant placent, en travers de la mauvaise direction et sur le chemin, des branches fraîchement cueillies afin que les retardataires ne puissent pas se tromper. Le lendemain nous arrivons dans

un village au moment d'une tornade, nous profitons d'une hutte vide pour nous préserver de la pluie.

Le vent qui soufflait avec rage avait une telle violence qu'il fit craquer fortement un gros arbre quelque peu verminoulu qui se trouvait à quelques pas de notre cabane ; nous n'eûmes que le temps, blancs et noirs, de déguerpir au plus vite afin de ne pas être écrasés, en même temps que cette hutte dans laquelle nous nous abritions. Nous venions d'échapper à un effroyable danger.

A la chaleur avait succédé un froid très intense ; nous allons nous chauffer pendant le restant de l'orage dans une hutte un peu plus hospitalière où des indigènes viennent nous présenter du miel que nous nous empressons d'acheter, tout en payant leur hospitalité de quelques présents.

Le même jour vers cinq heures du soir, nous arrivons enfin à l'Uellé vis-à-vis de Malemba, après avoir pataugé dans l'eau tout le long de la route.

Des indigènes me font comprendre qu'il y a deux blancs sur l'autre rive, je m'empresse de traverser la rivière en pirogue et je retrouve bientôt le sous-lieutenant Pimpurniaux et le docteur Charbonnier dans une hutte, tous deux grelottant de froid et occupés à se sécher auprès d'un bon feu.

Après de chaleureuses poignées de mains, nous



repartons ensemble vers l'autre bord où nous nous entendons pour la descente vers Djabbir.

Comme le nombre de pirogues dont disposent les habitants du village n'est pas assez considérable, Pimpurniaux et Charbonnier partiront les premiers ; nous les suivrons lorsque d'autres pirogues nous permettront de le faire. Nos embarcations arrivent le lendemain vers midi et quatre heures plus tard, nous débarquons à Djabbir.

Nous y fûmes reçus par le sous-lieutenant Lekeu du 3^e chasseurs-à-pied et son adjoint le sergent Pierlot.

Monsieur Lekeu qui avait alors plus de trois années de séjour en Afrique, avait fait la première partie de son terme dans le Kassā d'où il était descendu malade vers la côte ;

guéri peu de temps après son arrivée à Boma, il n'avait pas hésité à remonter vers Djabbir.

La station de Djabbir est fort belle : elle se compose d'un bâtiment central entouré d'un mur crénelé aux quatre angles duquel se trouvent une tour carrée à étage, bâtie en briques cuites ; d'un réfectoire également en briques et de quelques constructions en pisé.

Les soldats sont logés dans une dizaine de petites maisonnettes en briques, comprenant chacune deux locaux. Des cultures de riz, de maïs et de sorgho sont établies derrière la station sur une étendue de plusieurs hectares. La rivière ne forme pas d'îles en cet endroit ; elle y est large d'environ quatre cents mètres et peut être surveillée parfaitement

Nous occupons, Mr Wittmann et moi le premier étage d'une des tourelles et nous profitons de nos premiers moments pour remettre en ordre nos vêtements, qui en avaient besoin, je vous l'assure.

La station de Djabbir est située sur le territoire du Sultan de ce nom à une heure de marche environ du village habité par ce chef.

Monsieur Leken qui, pendant son séjour ici, a étudié de très près les mœurs des habitants nous dit que Djabbir est très intelligent. Fils d'un chef A-Sandé, il a été dans sa jeunesse *boy* à Karthoum, d'où il est revenu à la mort de son père, pour prendre la direction du Gouvernement de ses États.

Il s'est adjoint trois ministres appelés Nyamparas, qui le secondent très bien dans sa tâche. Le premier est ministre de la guerre, le deuxième, ministre de l'intérieur et le troisième, ministre de la navigation.

Djabbir, qui parle fort bien l'arabe et le bangala, rend la justice chez lui et réprime avec une sévérité extraordinaire les infractions à ses lois.

Quelques jours après notre arrivée, nous eûmes la surprise d'une de ses visites à la station ; il était accompagné de ses nyamparas et escorté d'une cinquantaine de nègres.

Il était vêtu d'un costume de capitaine de la force publique dont il est très fier. Ses façons d'être contrastent singulièrement avec celles des autres noirs ; son port majestueux, sa manière de se présenter, le profond respect qu'il inspire à ses gens qui lui obéissent au moindre signe, tout enfin contribue à le faire remarquer.

Il a deux fils de 8 et 12 ans environ ; le second, son héritier a déjà plusieurs femmes. A l'insu de son père, il vient me demander des chaussettes. Djabbir apporte à la station près d'une tonne d'ivoire par mois ; ses gens, qui sont très industriels, viennent nous offrir de belles lances avec hampes magnifiquement sculptées, garnies de fer et de cuivre, des pantoufles en cuir d'antilope tanné, avec semelles de cuir d'éléphant.

Ils nous proposent d'échanger ces objets contre des effets européens dont ils sont très désireux ; nous déclinons toutes leurs offres, car nous n'avons, en fait d'habillements, que ce qu'il nous faut jusqu'à la fin de notre terme en Afrique,

Comme nous sommes actuellement sur le territoire de l'expédition, le chef de zone met à notre disposition un petit boy que nous conserverons pendant la durée de notre séjour au Congo, bien entendu, s'il nous sert convenablement. Le mien répond au doux nom de n'Zila (chemin) ; il est tout petit et est à peine âgé de huit ans. Je le crois très intelligent, je le dresserai de mon mieux.



Nous profitons d'une belle matinée MM. Wittmann, Charbonnier et moi, pour rendre visite au Sultan.

On arrive chez lui en suivant un sentier bien entretenu conduisant sur la place où se trouvent une dizaine de huttes magnifiques, aux toits coniques très élevés, elles sont habitées par les gens de Djabbir. La place, très vaste, est d'une propreté exemplaire. A notre

approche quelques noirs se présentent et nous conduisent chez leur chef.

La partie de ses domaines qu'il s'est réservée exclusivement est clôturée par une haie morte.

Djabbir ayant appris notre arrivée vient nous recevoir à la porte de l'enclos et nous invite à visiter son « home » ; il nous montre avec un certain orgueil les maisons en pisé, qu'il a fait construire sur le modèle de celles de la station.

Son rêve est de posséder aussi des maisons en briques ; il nous dit que dans ce but, il se propose d'envoyer ses gens au poste pour qu'ils apprennent à faire ces pierres artificielles et à maçonner.

Il nous mène ensuite sous une véranda où il nous offre des pliants en nous invitant à nous reposer et à nous rafraîchir, ce que nous faisons avec empressement.

Pendant ce temps, nous recevons la visite de ses principaux chefs qui viennent nous présenter la main.

Après une demi-heure d'entretien, nous prenons congé du Sultan, qui nous reconduit jusqu'à la place où il donne l'ordre à plusieurs hommes de nous guider et de nous porter lorsque nous arriverons aux endroits marécageux.





CHAPITRE IV.

L'Uellé.

Aspect général de l'Uellé. — Le voyage en pirogue. — Sous un toit. — Luites de vitesse. — Description d'un rapide. — Nangua. — La mouche cartonnière. — Kindia. — Nos distractions. — Colombo. — M'Bima. — Nous quittons les forêts pour le pays des herbes. — Nous sommes volés. — Bomakandi. — Nous sommes menacés de famine. — Éléphant sauveur. — Retour vers Djabbir. — Nous chavirons dans un rapide. — Arrivée à Djabbir où je fais un nouveau séjour.

L'Uellé coule de l'est à l'ouest en suivant un peu au sud le 4^e degré de latitude nord.

Cette rivière large d'environ 300 à 3000 mètres est barrée de rapides dans presque tout son parcours.

Ces rapides varient avec la hauteur des eaux et présentent les aspects les plus divers : les uns ne forment qu'une barrière étroite, tandis que d'autres ont une longueur de plusieurs kilomètres, d'autres encore sont formés à certains endroits par une différence de niveau ou par la violence des eaux s'engouffrant

comme dans des entonnoirs entre les rochers qui sont d'un gris noirâtre et ont des formes arrondies produites par le frottement de l'eau.

Certains rapides n'existent qu'à l'époque des hautes eaux, d'autres aux eaux basses. Ils croissent ou diminuent en importance suivant la hauteur des eaux.

Les rives généralement basses sont presque toutes submergées pendant la saison des pluies ; à la saison sèche la rivière est guérable à certains endroits.

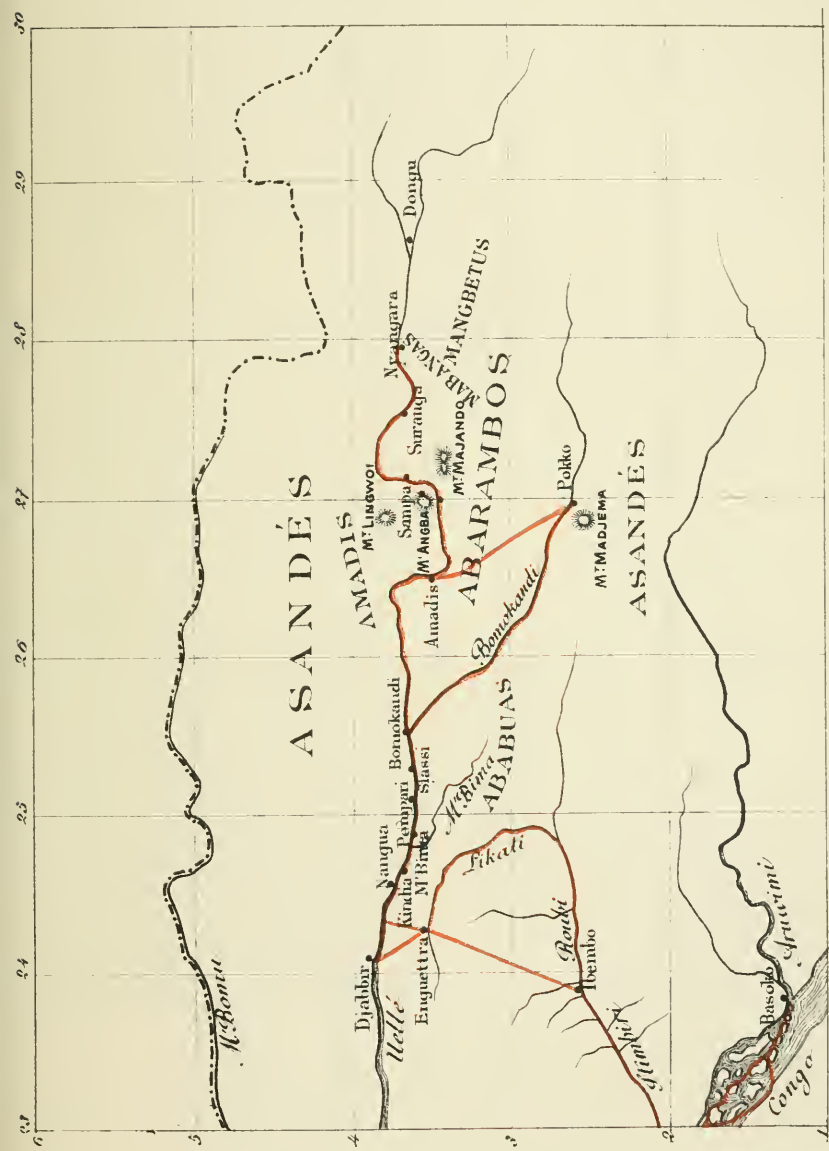
L'Uellé coule de Nyangara à Bomakandi dans un pays d'herbes et au-delà de Bomakandi dans la forêt. Le lit, dans la partie supérieure de son cours est creusé dans l'argile et dans des rochers et principalement dans les rochers qui forment ses nombreux rapides.

Entre les Amadis et Suranga, la rivière coule dans un pays assez accidenté.

Le 11 septembre, nous nous embarquons, Monsieur Wittmann et moi pour le Haut-Uellé.

Nous avons reçu chacun un Albini et cinquante cartouches, un chop-box et demi et un kilogr. de perles rouges avec lesquelles nous devons nous procurer des vivres frais jusqu'à Nyangara, but de notre voyage.

Notre flottille se composait de trois pirogues, dont



L'UELLÉ.

une grande dans laquelle nous nous tenions ; dans les autres se trouvaient nos charges.

Le voyage en pirogue produit des émotions que l'on ne ressent pas dans les étapes ordinaires.

Peu après notre départ, le passage du premier rapide nous donna un échantillon de l'adresse merveilleuse de nos payeurs mais nous devions en voir bien d'autres !

Comme nous sommes toujours en pleine saison des pluies, nous attrapons tous les jours notre tornade pendant laquelle nous nous arrêtons sous un arbre, lorsque nous avons le temps de regagner la rive ; nous préférierions un autre abri, mais malheureusement, nous n'avons pas le choix.

Nous avons formé le projet de nous arrêter chaque jour pour camper au premier endroit convenable qui se présenterait sur les rives, après trois heures de l'après-midi, mais le courant est tellement violent et les eaux sont tellement hautes qu'il nous est arrivé bien souvent de ne pouvoir le faire avant le soir et même quelquefois avant le milieu de la nuit. Aussitôt arrivés à l'endroit choisi, nous procédions au débarquement, nous dressions notre tente, nous montions nos lits ; nous nous occupions des soins de propreté et du repas. Les petits boys nous aidaient avec une

adresse remarquable, les noirs faisaient du feu et préparaient leur bivac.

Notre repas terminé, nous nous remémorions les événements de la journée et nous parlions des projets du lendemain jusqu'au moment où le sommeil venait nous surprendre.

Le matin, nous étions toujours réveillés par nos boys, qui venaient, avec un ensemble parfait, nous tirer les pieds et nous annoncer « kessé-kessé abia » (demain est venu).

Nous nous empressions alors de nous lever et de tout embarquer afin de partir au plus tôt. Nous prenions tous nos repas dans la pirogue ; à cet effet, nous avions recouvert de terre l'arrière de celle-ci afin de pouvoir allumer le feu sans danger. Cela nous permettait de manger à des heures à peu près régulières, sans être obligés d'attendre des endroits suffisamment secs où nous aurions pu tout préparer convenablement.

Comme les poules étaient relativement rares, nous nous rabattions sur le gibier et nos menus, qui comprenaient généralement de l'aigle pêcheur, du milan ou de la pintade, n'en étaient pas plus mauvais.

Je suis heureusement assez bon tireur, de sorte que notre table était généralement bien pourvue. Nous

avons cependant été obligés de manger du toucan, et, je dois l'avouer, cela ne nous plaisait guère.

Le lendemain de notre départ nous nous installons, après une violente tornade, dans un village abandonné par suite de la mort de son chef. Mon lit avait été mouillé par la pluie et par l'eau qui pénétrait souvent dans la pirogue, Monsieur Wittmann était fiévreux, je fus obligé de passer la nuit dans ma chaise longue auprès du feu.

J'avais heureusement une couverture imperméable et je pris soin de m'en servir dorénavant pour entourer mes draps et mes couvertures, je pouvais espérer de cette façon garantir mes objets de couchage contre les inclémences de la saison.



Le vendredi 13, nous passons devant un village indigène, un des rares que nous verrons avant notre arrivée à Bomakandi. Nous nous y arrêtons pendant quelques minutes et tandis que des indigènes battent du tam-tam pour saluer notre arrivée, d'autres nous présentent de la graisse d'hip-

popotame que nous nous empressons d'acheter.

Nous franchissons ce jour là, plusieurs rapides assez

remarquables. Avant et après la pluie, il fait une chaleur épouvantable ; le soleil darde sur nous ses rayons brûlants, dont la reflexion sur la surface de l'eau donne mal aux yeux. Pour parer à ces inconvénients dus à la chaleur et à la réverbération, Monsieur Wittmann avait imaginé de construire un petit abri dans la pirogue ; il était formé d'une carcasse en branches recouvertes du toit de notre tente.

Cette construction tint très bien jusqu'au moment où elle manqua de nous faire chavirer : nous nous étions engagés dans un étroit chenal que surplombaient les branches des arbres qui se rejoignaient en formant tunnel au-dessus de nous lorsque tout-à-coup, au moment où nous franchissions un petit rapide, notre toit fut accroché. Malgré les efforts des pagayeurs, la pirogue se remplissait d'eau, tandis que pris sous le toit qui cédait, il m'était impossible de faire un seul mouvement. Monsieur Wittmann, heureusement, avait vu le danger, il s'empessa de couper les amares de notre abri et je fus enfin dégagé, tandis que la légère construction s'en allait à la dérive.

Les jours suivants, comme nous devons passer de violents rapides, nous voyageons sans cet abri.

Nos pagayeurs sont des gens dont les villages se trouvent en aval de Djabbir, ils sont d'une propreté extrême et ont l'air très intelligent. Leurs coiffures





sont de petites merveilles d'art ; elles sont arrangées, en forme de crête de coq, au moyen de perles. Assis au fond de la pirogue, ils manient leurs pagaies en cadence tout en chantant.

Ils se consultent toujours sur le chemin à prendre entre

les îles, de façon à arriver aux endroits les meilleurs devant les rapides, et, afin d'éviter les courants violents ils suivent généralement la rive de très près.

Dans les eaux calmes, nos trois pirogues luttent de vitesse ; les chants et les coups de pagaies deviennent plus énergiques et quelques-uns des noirs frappent leurs



pagaies de la main, semblant par là vouloir les exciter à manœuvrer plus rapidement. Les pirogues à certain moment se rapprochent ; celle qui a un peu d'avance sur sa voisine en profite pour lui couper le chemin en passant devant elle. Alors ces embarcations se heurtent et nous risquons chaque fois, comme leur équilibre est très instable, de tomber à l'eau.

La victoire se traduit par des cris sauvages de la part des vainqueurs, puis la marche se continue un peu plus raisonnablement jusqu'au moment où un nouveau défi donne lieu à une nouvelle lutte.

J'aimais assez bien ces joûtes, tout eu concevant parfois des craintes sérieuses pour nos malles, qui couraient risque d'être jetées à l'eau.

Le samedi 14, vers 2 heures de l'après-midi, nous nous trouvons tout-à-coup en présence d'un très grand rapide. Les indigènes nous avaient cependant prévenus que nous aurions encore des rapides à franchir pendant la journée, mais nous ne nous les étions pas figurés aussi effrayants, bien que nous entendions le bruit produit par la chute des eaux, à plusieurs kilomètres de distance.

Voici en quelques mots la relation des souvenirs que j'ai conservés du passage de ce rapide, un des plus impressionnant, me semble-t-il, parmi tous ceux que

j'ai rencontrés dans la suite pendant mes voyages en pirogue.

Ces souvenirs me sont-ils restés à cause de ce décor produit par ces tas de rochers énormes ou à cause de la violence effrayante des eaux ? Je ne pourrais le dire. Dans tous les cas, j'ai passé bien d'autres obstacles semblables dans la suite, plus mauvais peut-être, sans avoir ressenti la même impression.

Le ciel nous annonçait une tornade ; je le fis remarquer aux noirs qui ne semblèrent pas s'en inquiéter. Ayant enroulé leur pagne autour de la tête, ils se mirent en devoir de rechercher l'endroit le plus convenable par lequel nous pourrions passer et après avoir bien hésité et discuté, ils tombèrent d'accord sur le choix d'un petit passage entre deux rochers, qui devait donner communication avec d'autres passages plus éloignés.

Ils firent avancer notre pirogue au travers des vagues énormes qui nous entouraient, les uns utilisant la pagaie, les autres s'aidant de la gaffe chaque fois que le peu de profondeur des eaux le permettait. Le silence avait succédé aux chants bruyants de tout-à-l'heure et on n'entendait plus que les commandements d'un noir, le plus expérimenté d'entre eux probablement.

L'orage qui nous avait menacés, s'était aussi dé-

chainé ; le vent soufflait avec violence. Par moments, quelques noirs sautaient de rochers en rochers et s'accrochant aux aspérités entraînaient la pirogue. Le courant était d'une force telle que la pirogue n'avancait que très lentement malgré tous les efforts réunis.

On voyait la silhouette de nos gens, dont la plupart étaient arc-boutés sur leur gaffe qui menaçait de se rompre, se détachant noire sur de sombres nuages ou au milieu d'éclairs, à travers la pluie torrentielle. Qu'ils étaient beaux ainsi, luttant avec souplesse, force et énergie, contre les éléments déchainés, au milieu de vagues, qui venaient se briser en gémissant sur les rochers.

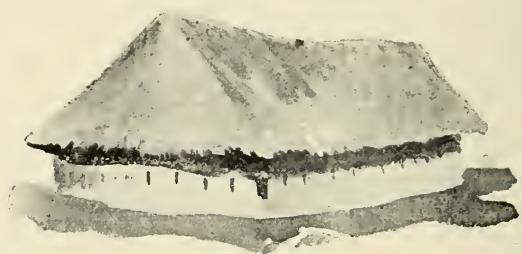
Un dernier effort, et nous laissions enfin le danger derrière nous. — Ils poussèrent alors de vigoureux cris de joie et de victoire pour se rattraper, sans doute, de leur silence forcé.

Une heure après nous trouvions un endroit hospitalier pour installer notre tente jusqu'au lendemain matin.

Le 15, nous arrivons à Nangua, poste commandé par un caporal noir.

Nous profitons de la journée du 16 pour remettre en ordre nos différents objets et pour faire sécher le contenu de quelques-unes de nos malles, où l'eau avait pénétré pendant cette partie du voyage.

Vers le soir, me disposant à me laver les jambes, un de nos noirs s'approcha de moi et me demanda l'autorisation de m'assister. J'y consentis après lui avoir expliqué que c'était une faveur dont il pouvait être fier, et, après avoir supporté cette petite opération, je lui fis compliment sur la façon dont ses cheveux étaient arrangés et sur sa peau qui était vraiment belle ; il me répondit que je n'avais qu'à m'enduire d'huile de palme et que je deviendrais aussi beau que lui. Je n'ai pas insisté.



Nous habitons ici une maison en pisé dans laquelle nous nous sommes proposés de passer deux bonnes nuits.

Hélas ! Bien que nous ayons pris la précaution d'installer nos lits aux endroits les meilleurs, je dus, étant couché, me recouvrir d'un imperméable et tenir mon parasol ouvert pour me garantir de la pluie qui

passait au travers du crible, qui nous servait de toit. Nous avions eu le tort d'oublier les tornades qui trop souvent hélas laissent des traces de leur passage.

Le mardi 17, nous quittons sans regret Nangua.

En passant près d'un arbre fortement penché sur l'eau, les indigènes qui chantaient en ramant se taisent tout-à-coup au cri de « n'Dipa, n'Dipa » poussé par l'un d'eux, en même temps qu'ils redoublent de vitesse. Je cherchais à comprendre quel était le danger qui avait pu provoquer chez eux leur silence et leur fuite, quand nous fûmes assaillis par une quantité de petites mouches noires, ayant un corps de la forme de nos fourmis mais un peu plus allongé. Pour se préserver de leurs attaques quelques nègres se jetaient mutuellement de l'eau sur le corps.

Nous avions à lutter contre la mouche cartonnière dont le nid est presque toujours suspendu à une des grosses branches d'un arbre penché sur l'eau ; la piqûre de ces mouches est très-douloureuse, aussi c'est bien par hasard que nous passons sous un nid, car les indigènes les évitent toujours. Ces nids ressemblent à des morceaux de carton mis les uns au-dessus des autres et dessinant souvent des formes gracieuses.

Je m'en tirai avec une seule piqûre à la figure, mais les nègres, qui présentaient à l'ennemi un peu

plus de surface vulnérable furent loin d'être aussi satisfaits.

Le mercredi 18, nous arrivons à Kindia où nous congédions nos rameurs. Nous en recevrons ici d'autres, qui seront fournis par le caporal noir, commandant du poste.

Quelques constructions en pisé, les unes pour les blancs de passage, les autres pour les noirs constituent le poste.

Nous y attendons jusqu'au 24 nos nouveaux engagés qui, à notre approche, s'étaient dispersés dans la forêt et prétendaient ne pas vouloir nous guider. Le caporal parvint cependant à les rassembler et nous partons enfin.

Le temps semble être devenu un peu meilleur et comme nous n'avons rien de mieux à faire, nous chantons tout notre répertoire aux échos d'alentour.

Des singes viennent quelquefois nous saluer au passage par des grimaces et nous font admirer la grâce, la souplesse et l'agilité de leurs mouvements, ils sautent de branches en branches, d'arbres en arbres et disparaissent à la moindre alerte. Ce sont pour la plupart des singes gris de la taille de nos fox-terriers ; il y en a cependant de tout petits au nez blanc.

Des perroquets gris à queue rouge, au sifflement

strident ou des toucans aux cris discordants viennent quelquefois aussi troubler le silence et la monotonie du voyage.

Généralement nous pouvons admirer le soir des myriades de petites mouches phosphorentes qui semblent se jouer dans les branches au bord de l'eau. La lueur qui se montre et qui disparaît à peu près toutes les secondes, produit le plus charmant effet.

La chasse en pirogue est pour nous une très belle distraction, en même temps qu'une nécessité, les noirs s'y intéressent tout particulièrement car ils savent bien d'ailleurs que tout ce que nous ne mangeons pas est pour eux. Dès qu'ils ont aperçu quelque chose, ils mènent la pirogue à portée convenable tout en observant le plus grand silence, pour ne pas effaroucher le gibier qu'ils nous montrent du doigt. Lorsque le coup a été heureux, ils poussent des cris de joie et sautent à l'eau pour s'emparer au plus vite de l'animal. Naturellement comme ils sautent tous du même côté, la pirogue se déteste tout d'un coup et nous manquons chaque fois de chavirer.

Nous allons loger le vendredi suivant chez Colombo, dont le village est un peu en aval de fameux rapides.

Colombo est un chef des plus sympathiques ; c'est un bel homme, bien proportionné, bien musclé, à la figure franche et ouverte, aux traits beaux et réguliers.

Il avait mis, pour venir nous recevoir à la rive, une longue chemise blanche qu'il s'est empressé d'ôter après avoir fait notre connaissance. Il nous raconte avec beaucoup de détails, les principaux faits du passage de l'expédition Van Kerkhoven et la victoire remportée par ce dernier sur les gens de sa tribu qui s'opposaient à son passage.

A cette saison, le rapide est tellement mauvais que Colombo ne veut pas se charger de nous le faire franchir. Les pirogues remontent à vide pendant que nos bagages, qui vont par voie de terre sont réembarqués à l'amont. Après trois heures de navigation, nous débarquons à m'Bima, poste commandé par le sergent Debognies. Nous passons toute la journée avec ce sous-officier et le lendemain à la première heure, nous partons. Comme l'étape jusqu'à Pempari n'est que de douze heures de navigation nous décidons de la faire en un jour.

Malheureusement les eaux se sont tellement élevées et le courant est devenu si violent que nous n'y arrivons tout transis que vers trois heures et demie du matin.

Notre premier soin fut de nous rechauffer auprès d'un bon feu et de boire quelques tasses de thé bouillant. Nous nous couchons ensuite pour goûter un repos bien mérité.

Lelendemain était jour de Toussaint, mais comme dans l'Uellé nos jours de fête important peu, nous partons.



Nous entrons bientôt dans le pays des herbes. Aux rives bordées d'arbres géants couverts de feuillages

épais, enlaçant leurs branches touffues qui surplombent l'eau comme un tunnel, à ces rives succèdent par intervalles de petites falaises argileuses.

Des îles, assez nombreuses, plantées de palmiers élaïs qui élèvent très haut leurs têtes superbes, forment par la richesse et la beauté de leur végétation un contraste frappant avec la plaine plus monotone.

Pendant la nuit suivante, nous sommes réveillés par une tornade épouvantable ; le vent avait une violence telle que nous sommes obligés, Monsieur Wittmann et moi, de nous suspendre à un des côtés de la tente pour qu'elle ne soit pas emportée.

Après une journée de navigation, nous descendons à Siassi, petit poste composé d'un caporal noir et d'un soldat.

Comme Monsieur Wittmann se ressentait assez fortement d'une affection de l'œil droit, nous décidons d'attendre ici jusqu'au lundi matin, de cette façon il pourra se soigner plus convenablement et goûter un repos qui ne lui fera que du bien. Je profite de cet arrêt dans la marche pour aller, en compagnie de quelques noirs, chasser l'hippopotame ; un troupeau de ces pachydermes avait été signalé un peu en amont.

Après plusieurs tentatives infructueuses, je parvins à tirer un jeune mâle et sans tarder, je revins aussitôt

annoncer la nouvelle de mon premier exploit à mon compagnon. Les jours suivants nous amènent un cortège d'ennuis.

Le lundi 5 novembre, après avoir essuyé deux orages et avoir longtemps cherché un endroit convenable pour nous arrêter, nous nous installons enfin, vers 7 heures du soir, dans un petit village de la rive gauche. Comme nous étions tous les deux fiévreux, nous nous couchons immédiatement dans une hutte, après avoir mis le soldat de Siassi en sentinelle devant nos malles.

Notre surprise fut grande le lendemain matin en constatant la disparition de nos vivres et d'une de mes malles. Après avoir bien cherché, nous retrouvons heureusement la malle, cachée sous l'eau. Quant à nos vivres, ils restèrent perdus pour nous.

Monsieur Wittmann souffrait beaucoup, l'œil semblait gravement atteint, peut-être même, perdu.

D'après nos prévisions, nous devions arriver vers le soir à Bomokandi ; nous décidons d'y aller sans arrêt et nous y débarquons heureusement vers dix heures du soir. Nous sommes agréablement surpris d'y retrouver en bonne santé nos camarades descendus en même temps que nous à Ibembo.

Le sous-lieutenant Velghe, chef de poste est couvert de sarmes et d'eczémas qui le condamnent à une

inactivité forcée, ce qui semble l'affecter beaucoup. Il met gracieusement à notre disposition tout ce qu'il peut nous offrir.

Nous sommes assez nombreux ici et les moyens manquent pour reprendre immédiatement la route vers le haut. Pour comble de malheur, les provisions du poste sont épuisées : c'est à peine si nous avons une poule par jour, à nous mettre sous la dent ; c'est fort peu pour des estomacs vigoureux comme les nôtres, aussi ne tardons-nous pas à éprouver bientôt les angoisses de la faim. Toute autre préoccupation que celles du boire et du manger disparaît. Heureusement, un éléphant nous sauve : un des noirs du poste parvient à tuer un jeune adulte d'une dizaine d'années, notre mauvaise humeur fit place à la joie la plus grande, car après la disette, nous avons l'abondance. L'animal fut préparé à toutes les sauces.

La chair de l'éléphant est d'un rouge vif, elle est très coriace. La trompe, préparée de la manière suivante est un morceau des plus délicat : on creuse en terre un trou de 50 centimètres environ, on y fait du feu pendant 24 heures, on y met la trompe qu'on recouvre de charbons ardents et de terre ; après 24 heures de cuisson, on la retire du feu et on la sert alors en tranches fines en même temps qu'une salade de petites tomates.

Dans les conditions où nous nous trouvions, ce fut un régal.

La diète forcée que j'avais eu à subir avait déterminé chez moi de fortes fièvres et un affaiblissement général. Comme il n'y avait rien à Bomokandi pour me rétablir, le docteur Charbonnier m'engagea fortement à redescendre à Djabbir où je pourrai, me dit-il, me remettre facilement. Je suivis ce conseil et je descendis vers Djabbir le jeudi 23, en compagnie de Monsieur Wittmann, toujours sérieusement malade de son ophtalmie et du sergent de Raeve qui rejoignait la côte.

La descente est différente de la montée : dans les endroits calmes, les noirs manient la pagaie en chantant et la pirogue descend mollement bercée sur l'eau ; dans les rapides, un des rameurs de l'avant se tient debout, la gaffe en main et prêt à éviter les nombreuses roches à fleur d'eau à travers lesquelles nous naviguons. A certain moment la pirogue file avec une vitesse vertigineuse en embarquant de l'eau.

Le 28, après avoir franchi les rapides les plus sérieux, nous nous occupons du souper ; une magnifique pintade cuisait dans la casserole et nous ne songions plus qu'à notre débarquement à l'endroit choisi pour l'étape, quand tout-à-coup, au milieu d'un rapide, le rameur de tête par un faux mouvement de sa gaffe, nous envoya sur une roche submergée, mais presque à fleur

d'eau. En moins de temps qu'il me faut pour l'écrire, nous fûmes renversés avec la pirogue. Cette dernière à laquelle nous nous étions accrochés fut bientôt calée et retenue par des rochers, tandis que nos ustensiles s'en allaient à la dérive.

Les noirs nous voyant relativement en sûreté s'occupèrent d'abord de repêcher nos objets emportés par un courant violent. Après avoir ramené tout ce qui flottait, ils plongèrent après les objets plus lourds. Leur adresse est tellement grande qu'ils ont à peu près tout rapporté.

La pirogue fut remise à flot et rechargée de nos bagages. Un peu plus loin elle faillit de nouveau chavirer au milieu de vagues énormes qui l'avaient à peu près remplie d'eau. Nous en sommes heureusement quittes pour la peur.

La nuit qui suivit ne fut pas des meilleures : nous la passons auprès d'un bon feu, en faisant sécher nos vêtements et en pensant à notre pauvre pintade. De Raeve avait perdu sa quinine dans le naufrage ; il m'en restait heureusement quelques doses qui nous viennent bien à point, car nous étions encore fiévreux tous les deux.

Enfin après deux nouveaux jours de marche, nous débarquons à Djabbir, ce qui met momentanément fin à nos tribulations.

Nous y retrouvons le lieutenant Paul Dussart, malheureusement atteint de dyssenterie, le sous-lieutenant Lekeu remplaçant le chef de zone, le lieutenant Liénard descendu malade et le sous-lieutenant Meeus des grenadiers qui a repris le commandement de la station, laquelle s'embellit tous les jours, grâce aux transformations intelligentes qui y sont apportées.



CHAPITRE V.

L'Uellé (*Suite*).

Les voleurs du Rubi-Uellé. — Distractions au poste. — Le singe Joseph. — Je remonte vers Nyangara. — La rivière a changé d'aspect. — Les serpents d'eau. — Nyangara. — La révolte des Makrakras aux Amadis. — Un incendie des herbes dans la montagne. — Je vais prendre le commandement du poste des Amadis.

 mon arrivée à Djabbir, tous les blancs étaient encore sous le coup de l'émotion produite par un très grand vol commis sur la route d'Ibembo-Djabbir avec complicité évidente des porteurs. Presque tout le contenu d'une centaine de charges avait été enlevé, tandis que les objets manquants avaient été remplacés par des troncs frais de bananiers ; le tout, ballots et caisses, avait été refermé avec beaucoup d'adresse et il fallait les examiner attentivement pour s'apercevoir de la supercherie.

Comme il était évident que le produit du vol avait été remis aux complices, c'était à ces derniers qu'il fallait s'adresser. On retint donc les porteurs pendant qu'on avertissait les complices et leurs chefs qu'ils



avaient à rendre les objets enlevés, et en même temps on leur accorda un délai suffisant pour qu'ils puissent s'exécuter.

Ce délai expiré, et aucune satisfaction n'ayant été obtenue, Monsieur Lekeu résolut d'aller punir les cou-

pables ; il prit à cet effet les soldats disponibles de la station et pria Djabbir de lui prêter le concours de ses sujets. Le sultan y consentit, fit battre le tam-tam pour rassembler ses hommes et le lendemain, à la tête de sa petite colonne, il fit son entrée dans la station. C'était vraiment beau : en premier lieu marchaient les tambours, puis les hommes armés de fusil et porteurs d'une cartouchière en cuir tanné, qui leur fait le tour du corps. Ils marchaient par quatre, au pas et alignés ; ils firent deux fois le tour de la cour en défilant devant nous, puis exécutèrent quelques mouvements d'armes commandés par le nyampara.

J'appris plus tard que Monsieur Lekeu infligea aux voleurs une correction justement méritée, qui les dégoûta à jamais de l'emploi de ces façons un peu trop sans gêne.

Un beau matin, tandis que nous goûtions un peu de repos sous la veranda de la salle à manger, nous eûmes la visite du joueur de flûte du sultan ainsi que celle de son fou. Le premier était un malheureux estropié, ayant une jambe déformée, il portait trois rangées d'amulettes autour du cou ; son instrument qui avait la forme de nos clarinettes, était percé de six trous et orné, près de ses extrémités, d'une petite houppe de plumes.

Il nous fit entendre des airs entremêlés de quelques variations où le thème revenait à chaque instant ; à certains passages qu'il semblait vouloir rendre avec



sentiment, il tremblait et faisait des contorsions avec sa mauvaise jambe. Les noirs l'écoutaient en le regardant et semblaient apprécier beaucoup ses talents mais par moment, cependant, ils riaient.

Le fou portait un masque de bois travaillé, surmonté d'un panache de plumes et n'imitant que très-imparfaitement les traits humains ; la bouche était garnie de dents molaires qui lui donnaient un aspect

sinistre. Le rôle du fou était de distraire son chef par ses contorsions, par ses grimaces et peut-être par ses bons mots !

Djabbir qui était arrivé sur ces entrefaites et qui avait vu que nous nous intéressions aux deux artistes dont je viens de parler, fit exécuter devant nous la danse de guerre par un jeune boy d'une dizaine d'années, armé de la lance, du couteau et du bouclier.

Il simula toutes les péripéties de la guerre, donnant des coups de lance, les parant, ripostant, évitant des coups supposés venant de toutes les directions, sautant comme pour franchir des obstacles, avec une agilité et une souplesse extraordinaires. Après quelques minutes de cet exercice fatigant, le nyampara le voyant faiblir, lui cria qu'il était touché mortellement. Il se laissa tomber, arracha l'arme meurtrière, imita les spasmes d'un mourant et finalement resta inanimé sur le sol jusqu'au moment où son maître le rappela.

Djabbir fut visiblement heureux de la réussite de cette petite représentation et complimenta son boy devant nous.

Quelques jours plus tard, le Sultan amena une femme à Monsieur Lekeu et lui en fit cadeau ¹. Cette

¹ De semblables présents se font souvent en Afrique et il serait de la plus mauvaise politique de refuser à un chef noir, la femme qu'il vous offre.

circonstance me rappelle une scène dont je fus témoin et où le principal acteur fut un singe.

C'était un joli petit animal, on l'appelait Joseph. Attaché à l'un des piliers de la véranda, il nous amusait toute la journée par ses tours ; il attrapait les nègres par la jambe, venait voler dans nos poches, puis regrimpait au haut de son pilier d'où il nous faisait les grimaces les plus drôles. Sa curiosité ne connaissait pas de bornes ! C'est cette curiosité qui le rendit célèbre.....

Les femmes parentes de la nouvelle épousée d'hier étaient venues lui faire visite et la complimenter. Elles arrivaient à la file indienne, en tête marchait la plus âgée, elles apportaient toutes un présent à la jeune mariée ; les unes du maïs. les autres du manioc, des bananes, de l'huile de palme, etc., etc.

Pour une cérémonie aussi solennelle, elles s'étaient vêtues d'une feuille d'arbre toute fraîche, passée entre les jambes. La pointe en était retenue par devant au moyen d'une liane enroulée autour de la taille, tandis que la queue par derrière se trouvait naturellement retenue par la pression mutuelle des deux hémisphères. Il en résultait nécessairement une certaine gêne, une démarche extraordinaire causée par la difficulté que ces dames éprouvaient à maintenir la queue de la feuille dans une position..... normale.

Elles arrivaient donc, l'ainée en tête, nous souhaiter le « sénéné » d'usage, lorsqu'en passant devant le singe, celui-ci intrigué et poussé par sa curiosité, voulant voir la cause de cette marche extravagante, se rapprocha, saisit la première d'entr'elles par la queue de la feuille et d'un mouvement brusque la déshabilla complètement ! Le soleil s'obscurcit durant quelques secondes. Moi, je me voilai la face pendant que le singe remonté au haut de son pilier nous faisait des grimaces de joie tout en agitant la feuille. Joseph, Joseph, va !

.

Mon séjour dans le chef-lieu de la zone Rubi-Uellé m'a fait beaucoup de bien

Le 9 décembre, le docteur Heylen qui a pu constater comme moi les progrès de ma convalescence, m'assure que je puis reprendre sans danger le chemin du Haut-Uellé.

Le lendemain, animé d'une nouvelle ardeur, je me réembarque pour Nyangara. J'y conduis trente prisonniers de guerre escortés de dix soldats.



Le voyage cette fois devait s'accomplir sous de plus heureux auspices ; j'avais deux boys plus sérieux et des soldats qui pouvaient m'aider.

Le temps lui-même s'était mis de la partie, la saison des pluies touchait à sa fin et Djabbir avait dit la vérité quand il avait pronostiqué, le jour de mon départ, qu'il ne pleuvrait plus qu'une seule fois. Le niveau des eaux avait baissé à tel point que mes gens pouvaient se servir de la gaffe presque partout, pour remonter la rivière. Le courant ayant diminué, notre rapidité de marche devient plus grande.

Je m'arrête à Kindia où je prends des provisions pour tout mon monde. Pendant ce temps mes prisonniers passent leurs journées à se chercher mutuellement des poux sur la tête ou à exprimer dans leurs yeux le jus d'un fruit acide, ce qui leur fait faire pas mal de grimaces.

Quelques journées de navigation nous amènent chez Colombo. Ce dernier est très heureux de me revoir et veut me retenir chez lui pendant quelques jours ; il n'insiste cependant pas après lui avoir dit que j'étais attendu à Nyangara.

Je remonte cette fois les fameux rapides que nous n'avions pu franchir à notre premier voyage, ce sont les plus grands de l'Uellé, après ceux de Panga, que nous verrons plus loin.

L'aspect de la rivière a beaucoup changé ; on commence à voir les rives sous les arbres ainsi qu'un nombre beaucoup plus grand de rochers, quelques crocodiles quittent ces roches à notre approche et se glissent silencieusement dans les eaux.

Des conversations s'engagent quelque fois d'un rive à l'autre entre des troupes qui voyagent en sens contraire et la nôtre ou avec des gens de la rive cachés derrière des buissons : ils se communiquent tout ce qu'ils savent à notre sujet et ce qu'ils ont appris en chemin.

Dans le but de donner aux indigènes une haute opinion de ma valeur, les soldats qui m'accompagnent, ont toujours soin de me faire passer pour un être redoutable, capable d'aplanir les montagnes et de bouleverser le monde.

Quand ils reconnaissent de loin des pirogues remplies de provision ou conduites par des indigènes ennemis de leurs villages, mes rameurs leur donnent la chasse et ce n'est, chaque fois, qu'au prix de grands efforts, que je parviens à arrêter leurs élans belliqueux. Ce sont de véritables pirates, des écumeurs de l'Uellé !

Le 23, nos rameurs ont tous orné leurs cheveux au moyen de feuilles rouges ; leur chef se tient debout dans la pirogue, il gesticule en criant et se démène

comme un diable dans un bénitier pour exciter tout son monde. Les coups de pagaies deviennent plus vigoureux et plus rapprochés ; nos embarcations fendent les eaux avec rapidité. Nous passons bientôt devant un village où les femmes et les enfants, à la



rive, dansent en agitant des feuilles et en faisant des contorsions ; ils nous crient « mouzongou sénéné » (blanc bonjour). C'est le village de nos noirs ; le chef nous le montre avec fierté et semble heureux d'y revoir les siens en bonne santé.

Quelques heures après, je débarquai pour la deuxième fois à Bomokandi qui fut le terme de mon premier voyage en pirogue dans l'Uellé.

L'état de Monsieur Velghe ne s'est pas amélioré. Je profite des trois jours que je passe en sa compagnie pour remettre de l'ordre dans mes vêtements.

Pendant ce temps nous recevons la visite du capitaine Vanderminne qui avait été désigné comme résident près du sultan m'Bio ; ce dernier n'avait jamais voulu se montrer ni recevoir le capitaine qui fut forcé de revenir à Nyangara. Actuellement le capitaine

Vanderminne descend à Djabbir prendre le commandement de la zone Rubi-Uellé.

Le jeudi 27, je continue ma route vers le Haut. Les noirs tuent quelques serpents d'eau qui nageaient vers nous au passage de la pirogue ; un d'entre eux parvient, je ne sais comment, à sauter dans notre embarcation et y produit un grand émoi parmi les rameurs qui manquent de nous faire chavirer. Ils parviennent cependant à le tuer d'un coup de pagaie et le calme revient bientôt parmi eux.

A cette époque de l'année, on rencontre souvent des bandes d'ibis noir, sur les rochers au bord de l'eau ou perchés sur les arbres de la rive ; j'en tuais facilement 5 à 10 de mes deux coups de fusil. Presque toujours leur appareil digestif est rempli de sauterelles.

Au rapide de Panga, un des plus violent, nos pirogues furent déchargées à l'aval et rechargées en amont.

Un peu plus loin, à un détour de la rivière, nous nous trouvons près d'un éléphant en train de se baigner ; je lui envoie 3 balles d'Albini dans la tête et je le poursuis sur terre sans pouvoir le rejoindre.

Nous apercevons bientôt les premiers villages Abarambos qui deviennent de plus en plus rapprochés. Contrairement à ce qui a lieu plus bas, toute la population se montre à la rive et vient nous saluer au

passage ; une des femmes fait des trilles en voix de tête pendant que les autres agitent des feuilles.

Après quelques jours très calmes de navigation, pendant lesquels je m'arrête, le premier jour de l'an aux Amadis et le 4 janvier à Suranga, j'arrive enfin le mercredi 9 au terme de mon voyage en pirogue vers le Haut, c'est-à-dire à Nyangara.

Je suis reçu à la rive par le capitaine-adjoint-d'Etat-major Christiaens, commandant la zone Makua, qui avait commandé précédemment la zone Rubi-Uellé.

Un jour, en débarquant sur la rive Aba-bua, il avait été attaqué par les indigènes qui le blessèrent d'un coup de lance dans le mollet. Surmontant sa douleur, le commandant fit feu de son mauser et tira successivement toutes les cartouches de son revolver ; il tua heureusement de la dernière balle le « moganga » ¹, qui marchait en avant. Les indigènes voyant tomber leur féticheur, qu'ils croyaient invulnérable, prirent la fuite. Grâce à ce dénouement Monsieur Christiaens put rejoindre sa pirogue et redescendre à Djabbir et à Jakoma où il reçut des soins empressés ; il ne

¹ *Moganga* est le nom donné au féticheur et aux fétiches qu'il emploie. En guerre il marche en tête des troupes muni de tous ses attributs et fait des gestes, tout en sifflant, pour écarter les balles et les armes meurtrières lancées contre ceux qu'il protège.

devait la vie qu'à son sang-froid, à son énergie et à son habilité dans le tir.

Je trouvai aussi à Nyangara le docteur Charbonnier, le sous-lieutenant Niclot, qui en revenant du Nil avec une escorte de Makrakas sur lesquels il croyait pouvoir compter, avait échappé à la mort comme par miracle, et le sergent Lekens qui contribua fortement à faire de la station ce qu'elle devint dans la suite.

Tous étaient en bonne santé.

Nyangara est situé sur la rive gauche de l'Uellé où la rivière a encore près de 300 mètres de largeur. La station se compose de maisons en pisé servant d'habitation au personnel blanc et noir. Le tout est entouré d'une zériba ¹.

Pendant mon séjour, des sauterelles d'un gris jaunâtre ont fait leur apparition ; elles forment, lorsqu'elles volent, un nuage compact qui tournoie autour de la station en produisant un bruit particulier. A un certain moment elles s'abattent dans la zériba et les environs et y causent la dévastation. Ces insectes ne pénètrent qu'en très petit nombre relativement dans les habitations. Les noirs, les poules et les oiseaux de proie leur font la guerre ; les nègres en sont très

¹ Zériba est je crois un mot arabe ; dans l'Uellé il sert à désigner une clôture en pieux de 3 à 4 mètres de hauteur au dessus du sol.

friands : ils les font d'abord sécher au soleil et les mangent ensuite crues ou cuites dans de l'huile de palme.

Les indigènes, que j'ai interrogés au sujet de l'apparition de ces sauterelles, m'ont dit qu'on ne les voyait que deux fois pendant la vie d'un homme, ce qui ferait supposer qu'elles reviennent tous les 20 à 30 ans. Quelques autres cependant prétendent qu'on les voit après chaque saison des pluies, en plus petite quantité généralement, mais fort nombreuses tous les 10 à 20 ans. Pendant l'année suivante, il ne m'a pas été donné de vérifier ces allégations.

Dans la nuit du dimanche au lundi, je dormais profondément lorsque le commandant vint me donner l'ordre de partir immédiatement aux Amadis pour y remplacer momentanément Monsieur Raynaud.

Ce dernier avait fait savoir au capitaine Christiaens, par courrier urgent, que des prisonniers détenus momentanément à Bomokandi s'étaient révoltés et que, laissant la garde de son poste au sergent noir, il s'était porté au secours de Monsieur Velghe.

Comme le mouvement pouvait gagner les Amadis, il importait de partir au plus tôt. Je fis le trajet rapidement, en voyageant jour et nuit à travers les rapides que j'eus le bonheur de franchir sans accident, bien que notre pirogue ait touché plusieurs fois les rochers.

Au poste tout était calme ; je pris néanmoins les mesures de sécurité que comportait la situation. Un chef des environs vint me dire que les révoltés de Bomokandi se proposaient, d'accord avec les Makrakas¹ de tous les postes en amont, de regagner les régions plus à l'est, tout en dévalisant les magasins des blancs.

Sur ces entrefaites Monsieur Raynaud était revenu de Bomokandi ; il me dit que Monsieur Velghe avait échappé à la mort par miracle et que les révoltés, après avoir pillé les magasins du poste, s'étaient dirigés vers l'est. Ce que le chef m'avait raconté pouvait donc être vrai ; aussi était-il urgent d'isoler les Makrakas et de les mettre dans l'impossibilité d'accomplir, avec les révoltés, la deuxième partie de leur programme.

Il était temps de prendre des mesures car l'accord avait eu lieu. Dans leur rage de voir leurs projets détruits, nos Makrakas se révoltèrent également ; ils blessèrent sérieusement plusieurs de nos soldats, mais la force nous resta. Les mutins, qui n'avaient pas trouvé la mort dans le combat, furent enchaînés.

Monsieur Raynaud avait dirigé la répression avec un courage et une froide énergie qui ne l'ont pas quitté un seul instant.

¹ Peuplade établie dans le Nord-Est de l'État Indépendant.

Le 27, tout danger ayant disparu, je remontai vers Nyangara; je couchai la première nuit au poste du mont Angba, d'où je pus voir un incendie des herbes dans la montagne : le feu avait été mis au pied de celle-ci et gagnait petit à petit les régions plus élevées. Tandis que les flammes faisaient tout crépiter, les lueurs de cet immense brasier se reflétaient dans les eaux de l'Uellé et éclairaient d'une clarté vague, du plus fantastique effet, les végétations environnantes. Je restai de longues heures sous le charme de ce spectacle vraiment merveilleux, et ne songeai que bien tard à aller prendre un peu de repos.

Deux jours plus tard, je dus malheureusement m'arrêter à Suranga, atteint d'une fièvre violente : pendant que j'étais au lit, quelques femmes du chef noir viennent me voir et restent près d'une heure à côté de moi. On croirait qu'elles se trouvent en présence d'un cadavre; quelques doses de quinine ont bientôt raison de ma fièvre et le lendemain matin, à la première heure, je reprends ma navigation interrompue.

Dans la pirogue se trouvait un enfant de quelques jours que sa mère allaitait; comme il ne cessait de crier, un des soldats qui m'accompagnait, croyant que cela m'indisposait et voulant m'être agréable, vint me proposer de le jeter à l'eau, ce que naturellement je lui défendis de faire.

Le mercredi 2 février, je me retrouve pour la seconde fois à Nyangara.

Un des Elminas ¹ du poste s'est fabriqué de très grandes échasses et nous donne tous les soirs quelques échantillons de ses talents, à la grande joie des indigènes qui n'ont jamais vu pareil spectacle.

Le jeudi 8, nous nous portons à la rencontre de l'Inspecteur d'Etat Baert qui commandait notre expédition, du capitaine Bonvalet qui fut tué un peu plus tard par les gens de m'Bili en se rendant à la résidence de Tamboura, du sous-lieutenant Gustin ancien commandant de l'avant-garde de l'expédition Van Kerkhove, des sergents Van Horbeek et Laplume.

Les trois derniers avaient été jusqu'au Nil. Ils reviennent pour attendre ici les renforts qui permettront de continuer l'expédition, à l'exception de Monsieur Gustin qui a fini son terme de service et qui retourne en Europe.

Le lendemain, l'Inspecteur d'Etat me désigne pour aller prendre le commandement du poste des Amadis où, paraît-il, je me suis bien tiré d'affaire. Monsieur Lahaye est désigné pour le poste de Suranga.

Pendant la journée un courrier nous apporte la triste nouvelle du décès du lieutenant Ponthier, tué par les Arabes.

¹ Habitants de la ville d'Elmina dans Côte d'Or (Golfe de Guinée).

Le 15 février, je reprends la route des Amadis où je débarque enfin le 18. Les eaux ont tellement baissé que par moments les noirs ne parviennent qu'à grand' peine, à trouver des endroits où la profondeur soit suffisante pour permettre le passage de notre pirogue. Dans les rapides, beaucoup plus nombreux, les hommes doivent presque tous manier la gaffe pour donner plus facilement la direction et mieux ralentir au besoin la vitesse de l'embarcation.

Les eaux très claires permettent de voir toutes les curiosités du fond de la rivière : des huîtres énormes à l'écaille rugeuse s'y trouvent en très-grande quantité.



CHAPITRE VI.

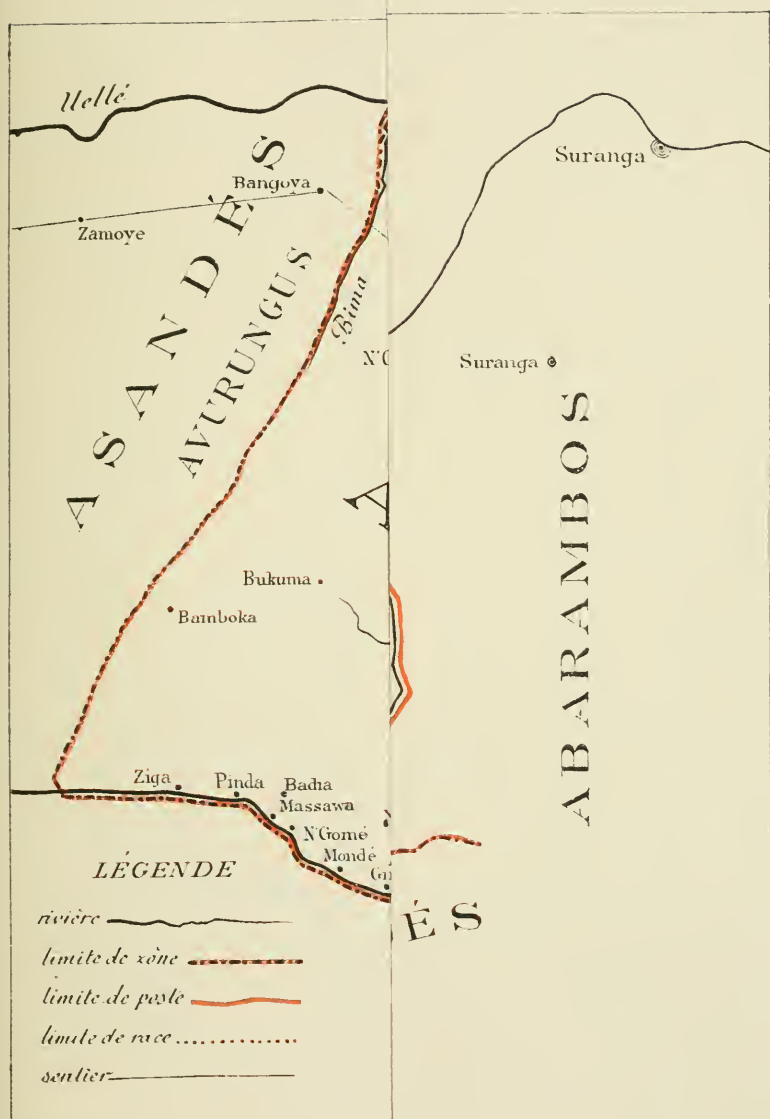
Les Abarambos.

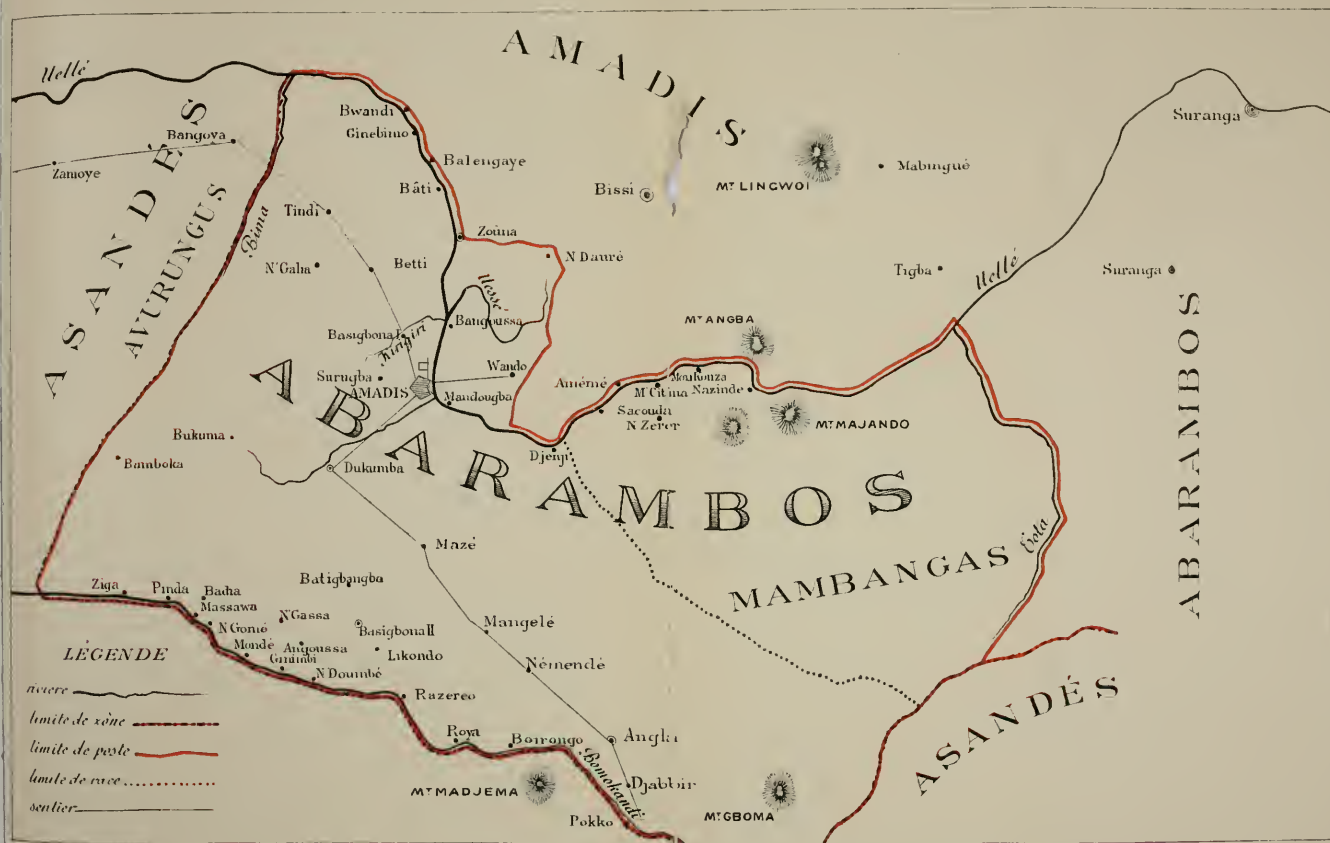
Leur pays. — Façon de vivre. — Vêtements. — Education des enfants. — Le “dawa”. — Le “licoundou”. — La métempsycose. — Leur attachement pour les parents et amis. — Ce qu'ils pensent des phénomènes astronomiques. — Un coup de foudre aux Amadis. — L'anthropophagie. — Le deuil chez les noirs. — La danse. — Le chant. — L'échange du sang. — Le jeu. — La palabre. — La numération.

J'ai séjourné chez les Abarambos comme chef de poste aux Amadis, pendant neuf mois ; j'ai donc pu à mon aise y étudier leurs mœurs.

Ils sont établis sur la rive gauche de l'Uellé depuis Maï-Munza jusqu'au rapide de Panga. Vers le sud ils ne dépassent pas le Bomokandi.

Quelques tribus habitent aussi la rive droite de la rivière.





La population chez les Abarambos est très dense et très divisée ; les chefs sont nombreux et peu importants.

Les villages très disséminés sont établis autour de celui du noir reconnu comme chef, l'autorité de ce dernier est relativement peu sérieuse, car en réalité chaque famille se compose d'un noir, de ses femmes et de ses enfants et constitue un petit village autour duquel sont établis les cultures.

Tous ces villages sont reliés entre eux et à celui du chef par des sentiers généralement bien entretenus.

L'Abarambo est vigoureux et bien musclé, la femme est bien faite.

Comme tous les noirs, il est méfiant et tout disposé à voir dans les actes des blancs quelque chose de surnaturel ; il devient confiant par la persuasion et lorsqu'il comprend le but que l'européen poursuit en s'installant chez lui.

Ces populations ont conservé leur caractère propre et n'ont que très peu subi l'influence du blanc, à qui elles sont assez soumises.

L'Abarambo n'achète que fort peu d'esclaves et dans ce cas ce sont généralement des femmes ou des fillettes. Plus un individu possède de femmes et plus il est riche ; certains chefs en ont des centaines.



Cette..... marchandise vaut de cent à cent-cinquante mitakos en moyenne ; l'acheteur y ajoute quelquefois un boy si la femme lui plait beaucoup.

Les noirs sont très bons pour leurs femmes : ces dernières s'occupent des cultures et des soins du ménage, elles prépa-

rent la nourriture, font la provision de bois nécessaire pour entretenir une douce chaleur pendant les nuits, souvent très fraîches en Afrique.

En dehors de ces occupations, les femmes charment leurs loisirs en arrangeant leurs coiffures, véritables merveilles d'art ; elles se font aussi des dessins sur la figure avec un liquide noir, jus du fruit d'un gardénia.



Les mères passent une grande partie de la journée à nettoyer leurs enfants et à leur prendre sur la tête, des poux qu'elles écrasent entre leurs dents et avalent ensuite.

La fortune se compose encore d'ivoire, de lances, de couteaux, de mitakos, etc.

Les biens sont mis à l'abri des vols, soit en les enfouissant dans le sol, soit en les cachant dans l'eau.

Le chef de la famille habite seul sa hutte, ses femmes et ses enfants occupent des huttes voisines ; le soir, lorsque l'on ne danse pas, toute la famille se réunit autour d'un feu qui pétille au centre de l'emplacement, un des enfants apporte alors la pipe et le tabac ; le chef après l'avoir allumé aspire jusque dans ses poumons une énorme bouffée qu'il rejette ensuite ; après quoi il passe la pipe aux voisins et voisines qui en font tout autant.

Leur tabac est tellement fort qu'il fait faire la grimace et amène les larmes aux yeux.

Lorsque le mari va se coucher, il est reconduit par ses femmes jusqu'à sa hutte, il offre alors l'hospitalité



à l'une d'entre elles, ce qui n'excite chez les autres aucune jalousie.

La femme n'a plus de rapports avec le mari depuis le jour où elle s'aperçoit qu'elle est enceinte jusqu'au moment où l'enfant est sevré ; les noirs prétendent que la femme qui aurait pendant ce temps des rapprochements avec un homme, verrait son enfant mourir.

Les enfants naissent presque blancs et deviennent noirs vers le dixième jour, ils courent nus pendant plusieurs années. Quelquefois les parents s'occupent pendant les premiers jours de la naissance de leur comprimer la tête au moyen de ficelles, afin de l'allonger par derrière ; c'est paraît-il, un genre de beauté très goûté par eux.



Les noirs sont d'une grande propreté, ils vont à l'eau assez souvent et se nettoient le corps au moyen d'une feuille rugueuse ; ils s'enduisent d'huile de palme et quelquefois se saupoudrent d'écorce rouge de baphia triturée.

Leurs dents, généralement très belles, sont l'objet de soins tout particuliers, ils les nettoient après chaque repas.

Les tatouages sont relativement rares chez eux, mais ils s'enlèvent la conque de l'oreille, les cils et



les sourcils et se percent aussi le nez. Quelques-uns se rasent la barbe, les cheveux ou une partie de ceux-ci et les poils qu'ils ont sur le corps.

Les femmes portent un petit pagne, un peu plus grand que la main, maintenu à sa partie supérieure par une ficelle qui sert de ceinture, et dont la partie inférieure flotte au gré des vents.

Les hommes ont un pagne qui leur passe entre les jambes et dont les extrémités sont maintenues, par devant et par derrière, à la ceinture. Ces pagnes sont d'une étoffe faite d'écorce de figuier. La femme porte encore par derrière et maintenu à la ceinture, une sorte de bouquet aplati fait de fibres sèches de bananier.

Les hommes se coiffent d'un chapeau de paille tressée, sans bords, circulaire à la partie inférieure, carré à la partie supérieure et orné d'une houppe de plumes. Il est assujéti sur la tête au moyen d'une épingle de fer ou d'ivoire travaillé.

Malgré leur nudité, les noirs ont une très grande pudeur ; ils ont le plus grand soin de ne jamais blesser la morale, soit dans les actes, soit dans les paroles.

La beauté chez le nègre n'est pas comprise tout-à-fait comme on la comprend chez nous : pour être beau, il faut avoir des formes bien proportionnées, être surtout bien musclé, avoir de la vigueur, une belle peau, de grands pieds et de grandes mains ; la

beauté de la femme réside surtout dans l'opulence de la poitrine.

Ceux et celles qui ne se rapprochent pas de ce qu'ils considèrent comme l'idéal de l'esthétique humaine font l'objet des risées et du mépris général.

Le sentiment de la famille est assez développé chez eux : bien que la femme soit aux yeux de l'homme une marchandise, elle est cependant beaucoup aimée de ce dernier qui s'impose toujours des sacrifices pour la ravoir lorsqu'elle lui a été enlevée.

Les vieillards achèvent en paix leur existence chez l'un ou l'autre de leurs enfants, mais ils y sont un peu considérés comme quantité négligeable.

Les parents s'occupent de l'éducation de leurs enfants : la mère forme les filles, tandis que le père enseigne aux garçons le maniement des armes, l'art de la guerre et de la chasse.

Dès leur plus tendre enfance, les négrillons doivent pourvoir à leur nourriture, aussi se tirent-ils fort bien d'affaire à un âge où les petits blancs ne savent encore ni se laver ni s'habiller.

Lorsque le fils est devenu homme, son père lui achète une ou plusieurs femmes ; il quitte alors ses parents et va construire à son tour un village un peu plus loin. La petite fille est souvent vendue au moment de sa naissance à son futur mari, elle reste avec sa

mère jusqu'à l'époque de la puberté et va rejoindre alors son nouveau propriétaire.

Le père mort, ce sont les fils qui vendent leurs sœurs et quelquefois aussi leur mère.

Les noirs connaissent parfaitement leur généalogie, celle des gens de leur tribu et aussi celle des principaux personnages des états voisins. Ils ont une très grande mémoire de ces sortes de choses et savent remonter bien souvent à plusieurs générations.

Les Abarambos, comme tous les nègres, sont superstitieux ; ils consultent l'oracle en faisant le « dawa » (poison), lorsqu'ils doivent accomplir un acte quelconque qui semble avoir quelque gravité. Voici comment ils s'y prennent :

Le chef de la tribu, qui fait toujours le poison, réunit autour de lui la majeure partie de ses gens et met dans un petit pot de terre les différents végétaux, qui après avoir été cuits, formeront le « dawa ».

Trois poules, les trois victimes, attendent les pattes liées à quelques pas de là. Lorsque le « dawa » a suffisamment cuit, on le laisse refroidir, après quoi le chef en fait absorber une certaine quantité par chacune des trois poules. Cette opération se fait dans le plus profond silence, bientôt suivi d'une danse, qui dure jusqu'au moment où le résultat apparaît.

C'est le nombre de poules qui crèvent des suites du poison, qui indique s'il y aura succès. L'expérience se renouvelle plusieurs fois dans les cas graves.

Il y a une deuxième manière de faire le poison, pour les cas de moindre importance : le féticheur place horizontalement, à environ 30 centimètres du sol, deux troncs de bananiers fraîchement coupés. Ces troncs sont supportés par de petites baguettes plan-



tées en terre. Le féticheur a près de lui de petits cylindres de bois de 15 centimètres de longueur et ornés de signes cabalistiques. Il les enduit de « dawa » et les dispose par trois, en pyramides, sur les troncs de bananiers à raison de seize petits tas sur chacun des troncs.

Lorsque le tout est bien en place, l'opérateur siffle dans un petit sifflet fétiche qu'il a sur lui, dans le but probablement d'attirer l'attention des esprits, puis interroge le poison ; ensuite il siffle à nouveau et recom-

mence à interroger jusqu'au moment où le poison se décide à parler.

Voici comment il parle : le « dawa » presque liquide au moment de son emploi, se durcit à l'air en séchant et détermine la perte d'équilibre des petites pyramides. Plus il en tombe et plus on se rapproche de la vérité !

Le féticheur vous prédit ainsi l'avenir à raison de quatre mitakos par séance. Pendant toute cette cérémonie, les indigènes conservent un silence religieux et suivent très attentivement toutes les péripéties de l'opération. Ce silence se change en cris d'allégresse lorsque le « dawa » a bien parlé.

On le consulte beaucoup pour savoir si la femme qu'on a l'intention d'acheter vous aime réellement et si elle ne s'enfuira pas après le mariage.

Les Abarambos ont aussi des fétiches qui sont généralement de petits morceaux de bois travaillé, souvent des sifflets ; ils les portent au cou, à la ceinture ou suspendus aux bracelets. Ils leur attribuent des propriétés très grandes : l'un amène le beau temps, chasse l'orage ou la pluie, l'autre met en fuite le « licoundou » (diable) et empêche d'être tué à la guerre, un troisième a la vertu de rendre père, un quatrième guérit les maux de ventre, etc., etc.

Il y a aussi parmi eux des gens qui ont la faculté de jeter des sorts, quelques-uns doivent fatalement

mourir s'ils voient un certain cours d'eau ou s'ils le traversent, d'autres doivent fatalement mourir ou devenir malades au moment où ils passeront par certains endroits où on a jeté un sort.

On est venu bien souvent me demander de tuer des noirs qui avaient envoyé le « licoundou » chez certains individus ou bien des femmes qui l'avaient dans le ventre. Avant l'arrivée du blanc, on tuait tous les gens suspects de le posséder, actuellement on a encore toutes les peines du monde à empêcher ces assassinats.

Le « licoundou » se trouve dans le corps d'un homme ou d'un animal quelconque sous la forme d'une boule plus ou moins grosse, suivant la taille de l'animal ; les nègres viennent vous la montrer quelquefois.

Ils attribuent tout ce qui est mauvais à l'influence du « licoundou » : une maladie interne est une prise de possession du corps par ce dernier, celui qui en est possédé doit disparaître dans la forêt jusqu'au moment où il en sera débarrassé. On lui apporte de la nourriture à proximité de l'endroit qu'il s'est choisi comme retraite et il lui est interdit d'avoir des rapports avec ses semblables. Les chefs eux-mêmes se soumettent à ces lois.

Lorsqu'ils ont une douleur dans un membre, on pratique le massage, toujours pour expulser le « licoundou ». J'ai vu un jour faire des incisions sur la peau à

l'endroit où un enfant se plaignait d'avoir mal (tête) et appliquer le principe de la ventouse au moyen d'une corne ouverte à ses deux extrémités. L'opérateur en avait appliqué la partie la plus large sur l'endroit malade et aspirait fortement par l'autre extrémité.

Après quelques minutes d'efforts, il était parvenu à faire sortir un peu de sang et aussi le « licoundou », car le petit se prétendait soulagé.

Lorsque par hasard, l'indigène est atteint d'une affection qui n'est pas attribuée au « licoundou », il reste dans sa hutte et ses femmes l'entourent ; l'une lui tient la tête, une autre les jambes ou les bras de telle sorte qu'il repose complètement sur elles pendant toute sa maladie. Sa guérison donne lieu à des réjouissances dans la famille.

Les noirs ont beaucoup de confiance dans certains produits qui, je crois, tuent aussi souvent qu'ils guérissent. Ils prétendent avoir des poisons lents qui ont la propriété de n'agir qu'après un laps de temps assez long, quelquefois deux ans ??

Les médicaments du blanc sont pour eux des « dawa », de même que l'écriture. Les Abarambos croient à la métempsycose, les femmes passent généralement après la mort dans le corps d'une poule : la plupart de mes gens ne mangent pas de poules pour cette raison.

Au dire des voisins, les hommes du village de Zongolia se changent tous les soirs en léopards.

Les femmes qui mangent du chat sauvage, ont des enfants contrefaits qui naissent avec les mains de travers. Lorsqu'un indigène en a tué un autre, il se noircit la figure, se ceint la taille d'une corde en herbe et ne mange plus que des bananes non préparées, pour empêcher que l'âme du mort ne vienne le tuer à son tour.

L'Abarambo met quelquefois auprès de sa hutte des provisions protégées par un petit toit, à l'intention de l'âme d'un père, d'une mère ou d'une autre personne qu'il a aimée, pour qu'elle puisse venir se réconforter pendant la nuit et penser à lui.

Voici une preuve de l'attachement qu'ils ont pour leurs amis : J'avais puni un de mes travailleurs indigènes pour une faute très-grave, il était en prison. Le dimanche suivant, après la distribution de la solde, ses camarades sont venus déposer à mes pieds les mitakos qu'ils avaient reçus en me disant : « Il n'a plus ni père, ni mère, ni parents qui puissent » venir le racheter, c'est donc à nous qu'il appartient » de le faire ». Voulant leur prouver qu'à l'occasion, je savais être aussi généreux qu'eux, je rendis la liberté au prisonnier et les mitakos aux travailleurs. Je dois ajouter que j'ai été très touché de cette démarche,

car je ne les croyais pas capables d'un aussi bon mouvement.

Les phénomènes astronomiques ont pour eux une signification étrange : l'arc-en-ciel indique qu'il y a dans l'eau une grosse bête prête à dévorer ceux qui s'y risquent ; ils croient que l'orage est un animal dans le ciel, qui fait du feu, du bruit et jette des pierres. Cet animal est aussi un « licoوندou ».

J'ai conservé le souvenir d'un fameux coup de foudre aux Amadis ; le lieutenant Pimpurniaux, qui descendait malade de Dongu, où il était arrivé si à propos avec du renfort, pendant le siège du poste par les Madhistes, s'y trouvait justement.

Le ciel nous menaçait d'orage et depuis le matin déjà il faisait lourd..... Je subissais l'influence de l'atmosphère et j'étais étendu dans mon pliant, goûtant les plaisirs du « dolce far niente », lorsque tout-à-coup l'air fut ébranlé par un violent coup de tonnerre ; en même temps il me semblait que la foudre tombait à quelques mètres de moi. Je me trouvai debout, je ne sais comment et j'étais à peine remis de mon émotion que les indigènes dont les huttes se trouvaient près de la Zériba venaient me dire : « niam na likoro assali tounda na bantou moko » (la bête qui est en haut a fait la guerre à un homme). J'allai voir aussitôt ; un nègre en effet avait été frappé.

On l'avait déjà conduit dans un petit marécage qui se trouvait à côté de son « chimbeek »¹, on l'avait couché et recouvert de boue pendant que les autres noirs rassemblés tout autour chantaient, en faisant la danse des couteaux, au son du tam-tam, pour chasser le « licoundou ».

Tous faisaient des contorsions les plus extraordinaires pendant que le malheureux se mourait.

Je fis immédiatement retirer cet homme de sa mauvaise position et transporter plus loin. Il semblait mort ; je pratiquai néanmoins la respiration artificielle et j'eus le plaisir, après une demi heure d'efforts, de le voir revenir à lui.

On me crut sorcier, lorsque le lendemain matin, on le revit sur pieds. Au moment du coup de foudre, l'individu se trouvait dans son chimbeek ; celui-ci fut épargné et le chimbeek voisin incendié. La foudre avait creusé un long et étroit sillon, assez profond, à côté du second chimbeek. Ce coup de tonnerre et cet éclair furent les seuls de la journée.

A trois lienes plus loin, la foudre avait tué trois des femmes d'un de mes travailleurs qui se trouvaient dans la même hutte.

Avant l'arrivée du blanc, l'Abarambo était anthro-

¹ Nom donné en langue fiot aux huttes habitées par les noirs.

pophage, c'est-à-dire qu'il mangeait les étrangers, les prisonniers et ceux qui avaient péri dans les combats. Les femmes ne mangeaient pas de chair humaine.

Cette chair est très estimée ; le guerrier qui mange de son ennemi acquiert par le fait même toute la force de ce dernier.

Celui qui parvenait à s'en procurer, allait se cacher dans les bois et ne reparaisait plus avant épuisement complet de sa provision, tant il avait peur de devoir la partager.

Les femmes qui, en allant chercher leur bois, remarquaient la présence d'un étranger à leur tribu, allaient aussitôt annoncer à leur mari qu'il y avait de la « viande » dans tel endroit. Cependant quand on les interroge à ce sujet et qu'on leur rappelle certains faits, ils se défendent toujours d'avoir été anthropophages ; ils prétendent que tout cela est vrai, mais que c'est leur frère ou un autre qui l'a fait.

A la mort d'un d'entre eux, les parents et amis viennent « pleurer » dans la case du mort pendant plusieurs jours. On fait la danse des morts qui dure des semaines et même des mois, suivant le rang social du défunt.

Si c'est une femme qui est morte, le mari disparaît dans les bois jusqu'au moment où la douleur s'est éteinte.

Il se noircit la figure, se ceint la taille d'une corde en herbe, ne met sur lui qu'un mauvais pagne et ne mange que des mets non préparés.

Si c'est une femme, qui a perdu son mari, elle suit les mêmes règles et reste dans les bois, jusqu'au moment où un autre parvient à la séduire et à qui elle est revendue.

Les danses ne présentent rien de bien différent des autres danses du Congo ; elles rappellent certains actes physiologiques.

Elles commencent généralement avec le premier jour de la nouvelle lune, pour se terminer lorsque la lune se lève très tard.

Ces danses durent quelquefois pendant plusieurs jours sans interruption. A peine



y a-t-il un petit entr'acte pendant lequel on mange et on répare les désordres de la toilette.

On va danser dans les tribus amies, quelquefois à plusieurs journées de marche. Ici aussi on se fait beau pour la circonstance, quoique le genre de toilette soit un peu différent du nôtre : les danseurs ont souvent aux bras et aux jambes de petits morceaux de bois travaillé, qu'ils font sonner en cadence, des colliers de morceaux d'ivoire taillés en forme de dents de léopard, de petites cornes renfermant des parfums ou de la teinture, de petites courges remplies d'huile de toilette et d'autres choses aussi extraordinaires.



Le collier de dents de chien a une très grande valeur et est du meilleur goût. Les hommes et les femmes viennent souvent parés de guirlandes de feuilles et de plumes d'oiseaux.

Les femmes ont parfois le couteau en main. Pour avoir quelque chance de succès, il faut au préalable se verser des flots d'huile de palme sur le corps, les gommeux de l'endroit se teignent aussi en rouge et se parfument ;

je crois que ceux-là peuvent tout oser vis-à-vis de ces noires filles d'Eve !

Les gens de la tribu dans laquelle on danse adoptent vis-à-vis de leurs invités, toutes les règles de l'hospitalité la plus large : à certain moment on apporte les rafraîchissements sous forme de bière de maïs ou d'élusine, ce qui donne lieu à la cérémonie suivante : on place au milieu du groupe des danseurs, le récipient contenant les boissons, chacun à tour de rôle est obligé de faire les contorsions les plus drôles pour pouvoir boire, il doit s'approcher en dansant pendant qu'un autre, en dansant également, lui présentant à boire, s'éloigne à son tour, puis revient, s'éloigne encore et finalement après force grimaces, lui laisse étancher sa soif.

Toutes ces petites scènes tournent souvent à l'orgie.

La danse de guerre se fait avant le départ pour la palabre¹ ; les guerriers porteurs de leurs armes s'élancent à un signal donné contre un ennemi supposé, en imitant toutes les phases d'un assaut, parant des coups et en lançant, au son de la trompe et du tam-tam.

Au moment du départ, après la danse, le chef les range autour de lui et prend son couteau en main ; il leur fait alors des recommandations et les invite à être

¹ On verra plus loin, dans ce chapitre, les explications se rapportant aux palabres.

braves et à rapporter beaucoup de butin ; à chacune des phrases du chef, ils répondent tous ensemble comme pour s'engager à faire ce qu'il a dit, après quoi ils poussent des cris sauvages et disparaissent dans la direction de l'adversaire.



La danse des morts est exécutée par les gens de la tribu à laquelle appartient l'individu décédé et aussi par ceux qui viennent lui faire leur dernière visite. Comme je l'ai déjà dit, elle dure souvent pendant plusieurs semaines et même des mois, après la mort de la personne, elle se fait rarement pendant le jour et se termine assez tôt le soir.

Tous les danseurs chantent des airs différents pour les diverses danses ; l'orchestre est composé d'un ou de plusieurs tam-tams.

Voici une scène dont je fus témoin et où j'eus l'occasion de voir les danses funèbres : un de mes Elminas, Tagbo, à qui j'avais donné une femme, en était devenu tellement jaloux que, croyant devoir lui

reprocher quelques infidélités, il résolut de la tuer. Il attendit le « gonga ¹ du midi, » heure à laquelle sa femme devait rentrer du travail et, sans provocation, lui tira une balle d'Albini dans le dos, après quoi il se brûla la cervelle. La femme fit encore quelques pas et vint tomber presque à mes pieds en criant : « Tagbo akofi n'gy pamba » (Tagbo m'a tué pour rien).

La balle avait pénétré entre les deux amoplastes et était sortie en emportant le bout du sein gauche. Je m'occupai immédiatement de la malheureuse, qui rendit bientôt le dernier soupir. Toutes les femmes vinrent aussitôt faire la dernière toilette de la morte ; elles l'enduisirent d'huile de palme et lui mirent ses meilleurs étoffes au corps, pendant que les spectateurs dansaient et chantaient ses louanges.

Tagbo était mort sur le coup ; la balle lui avait enlevé la nuque. Ses compatriotes se refusèrent à lui faire la dernière toilette, mais ils réclamèrent pour lui les honneurs militaires. Je les leur refusai en leur expliquant qu'il avait mal agi et n'en était plus digne. . . .

Les noirs chantent en travaillant, en ramant, etc. Les couplets sont généralement improvisés pour la

¹ Tronc d'arbre creusé et placé horizontalement sur deux pieds, au milieu de la place des principaux villages. Il rend, lorsqu'on le frappe de certaine façon, des sons qu'on perçoit à de très grandes distances et sert de télégraphe acoustique. « Gonga du midi » signifie signal donné sur le gonga pour annoncer midi.

circonstance tandis que les refrains sont répétés en chœur. Voici un exemple des chants qu'ils feront à votre intention dans un voyage en pirogue :

Le blanc est très grand — *refrain*.

Il a un gros nez — *refrain*.

Il est bon chasseur et nous a donné beaucoup de
[gibier — *refrain*.

Il est bon, car il ne nous frappe pas — *refrain*.

Il vient de.... pour se rendre à.... — *refrain*.

Il n'a pas beaucoup de femmes — *refrain* — etc. etc.

Le refrain après chaque phrase sera : « maliba mabassi » (rapide).

Dans les villages et quelquefois en marche, ceux qui n'ont pas d'autres occupations chantent tout ce qui leur passe par la tête, en s'accompagnant sur la guitare à cinq cordes.

Le soir, dans le silence, cette musique fort douce, a un charme tout particulier.

Les noirs correspondent à distance au



moyen du gonga sur lequel ils expriment tout ce qu'ils veulent et dont ils perçoivent les sons à une distance très-grande. Ils me racontaient bien souvent des conversations qu'ils saisissaient ainsi, tandis que je n'entendais rien.

L'échange du sang se fait assez fréquemment entre noirs qui ont de la sympathie l'un pour l'autre : ils se font mutuellement une petite incision, sur le bras généralement, et se frottent les deux plaies l'une contre l'autre, ils sont dès lors frères de sang et se donnent réciproquement un cadeau.

Dorénavant tout ce qui appartient à l'un est aussi la propriété de l'autre ; ils se doivent aide et protection dans toutes les circonstances.

Le jeu est peu en honneur chez eux ; je leur en connais deux :

Le premier se joue au moyen de quatre cories qu'ils jettent et laissent retomber, cela revient tout-à-fait au « pile ou face » de chez nous. C'est le nombre de cories, pile ou face, qui indique si l'on a gagné ou perdu ; le perdant donne un objet de la valeur du mitako.

Le second jeu, se joue avec des noyaux de fruits qu'ils font passer successivement dans seize petits trous creusés dans la terre ; je ne suis jamais parvenu,

malgré toute mon attention, à comprendre la marche de ce jeu. Il est presque toujours joué par des femmes.

Pour tout ce qui intéresse la tribu, le chef rassemble les hommes et les enfants mâles qui ont, comme les grands, voix au chapitre.

Tout le monde s'assied à l'endroit consacré, en plein air ou sous un toit et on fait la palabre ¹. Chacun expose ses idées que les autres approuvent ou désapprouvent sans toutefois troubler celui qui parle.

Les choses les plus graves sont dites au milieu d'un silence religieux qui ferait honneur à beaucoup de nos réunions, et écoutées avec une apparente impassibilité.

Quand un chef n'est pas suffisamment orateur pour convaincre l'auditoire par la chaleur de ses discours, il fait parler en son lieu et place un autre mieux doué que lui à qui il a, au préalable, tout expliqué.

Pour donner plus de force à l'expression et mieux faire ressortir l'importance de certaines parties, l'orateur répète jusqu'à cinq ou six fois la même chose et recommence souvent toute une partie de son discours.

Le noir est très-rancunier et n'oublie jamais une offense faite à lui-même ou à un de ses ascendants

¹ Les palabres servent à régler les différends ; elles sont de deux espèces : Les palabres de paix qui se font pendant les périodes de calme et les palabres de guerre qui comprennent toutes les opérations de guerre.

ou amis, il laissera couvrir son ressentiment qui éclatera tôt ou tard quand il croira le moment venu.

Les nègres n'ont aucune notion exacte du temps, ils comptent par lunes et par saisons des pluies ; ils connaissent très bien les phases de la lune et peuvent toujours vous dire combien de jours se sont écoulés depuis l'apparition de la lune et combien il s'en écoulera encore jusqu'à la nouvelle. Le premier jour de la lune est souvent la date du rendez-vous pour les palabres et les guerres.

Les Abarambos comptent par vingtaines, en s'aidant des doigts des pieds et des mains ; ils ont des noms pour les cinq premiers nombres et pour le nombre dix :

$6 = 5$ et 1 , $7 = 5$ et 2 , $8 = 5$ et 3 , $9 = 5$ et 4 ,
 $11 = 10$ et 1 , $12 = 10$ et 2 , etc.
 $16 = 10$, 5 et 1 , etc.

Ils montrent 10 en frappant les mains l'une contre l'autre, 15 en frappant les deux mains sur une jambe et 20 en frappant les deux mains sur les deux jambes à la fois. Les nombres jusqu'à 5 sont indiqués avec une main, jusqu'à 10 avec deux mains, jusqu'à 15 avec deux mains et un pied et jusqu'à 20 avec les deux mains et les deux pieds.

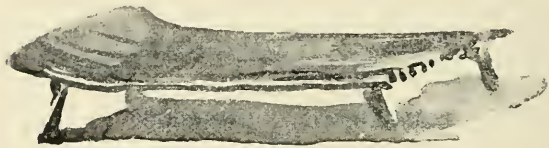
On étend le bras dans la direction et à la hauteur où le soleil se trouvera à l'heure que l'on veut indiquer.

Les Abarambos sont très-industrieux, leurs huttes sont en pisé, l'épaisseur des murs atteint généralement vingt centimètres, mais j'ai cependant vu dans quelques villages de la rive des murs



en pisé qui n'avaient pas plus d'un centimètre d'épaisseur. Ces huttes sont cylindriques et surmontées d'un toit en herbe de forme conique ; les murs ont rarement plus de 1^m50 de hauteur.

Le mobilier se compose généralement d'un lit en



raphia (palmier), d'un tabouret massif en bois sculpté, d'un mortier en bois avec pilon, d'un bouclier en

bois d'une seule pièce de 1^m20 sur 60 centimètres et enfin de quelques lances.

Les noirs excellent dans le métier de vannier et fabriquent des nattes, des chapeaux, des paniers, etc.

Les femmes font de très belles poteries de formes diverses et ornementées de dessins sculptés.



L'art du forgeron est tenu en haute estime et est exercé par les gens habitant les bords de la rivière et qui, au moyen d'une petite forge, d'un soufflet et de marteaux très primitifs fabriquent des lances, de beaux couteaux, des anneaux, des houe, des haches et même des chaînes aux mailles assez délicatement

travaillées. Le fer, presque pur, qu'ils emploient, est retiré du mont Angba où on en rencontre d'assez grands gisements.

Ils creusent aussi dans de grands troncs d'arbres les pirogues dont ils se servent et qui peuvent contenir jusqu'à quarante personnes.

Certains indigènes travaillent l'ivoire qu'ils font, au préalable, séjourner dans l'eau pendant une dizaine de jours et dont ils fabriquent des cornets, des anneaux, des épingles et des manches de couteau. Ils polissent l'ivoire au moyen de feuilles rugueuses.

Ils fabriquent aussi des étoffes avec l'écorce d'un figuier, des instruments de musique, des gongas, des tam-tams, etc., etc.

Tous ces travaux dénotent chez eux une grande habileté de main et un certain sentiment artistique. Chacun a sa spécialité et les petits talents se transmettent de père en fils.

Autour de chaque village se trouvent les cultures.

Ici, dans le pays des herbes, les défrichements sont relativement faciles ; ils consistent à enlever les herbes avec leurs racines et à brûler le tout, lorsque le soleil les a suffisamment séchées.

Voilà à peu près tout le travail, il suffit de planter et de nettoyer à temps pour récolter, la terre très féconde ne demande aucun engrais. Lorsqu'après

l'avoir épuisée par de fréquentes récoltes de manioc par exemple, elle devient trop pauvre, ils l'abandonnent pour aller planter un peu plus loin.

Ils cultivent le bananier, le manioc, le maïs, le sésame, l'élusine, l'arachide, l'igname, la patate douce, le poivre rouge aux petites baies corallines (pilipili), le potiron, etc., etc.

Les gens de la rivière n'ont presque pas de cultures car ceux de l'intérieur s'y opposent : de cette façon ces derniers échangent avec les autres les produits de la terre contre le poisson et le sel dont ils seraient privés sans cette façon de faire.

Ces échanges ont lieu à des jours et à des endroits déterminés, la monnaie qui sert à ces transactions est une mince plaque de fer forgé, affectant la forme d'un *huit avec appendices* « § ».

Comme tous les noirs, les Abarambos sont généralement peu prévoyants ; c'est à peine s'ils construisent dans leurs villages quelques magasins destinés à contenir des provisions pour la mauvaise saison, ces magasins ne sont autre chose que des huttes bâties sur pilots.

Ils procèdent de la manière suivante pour fabriquer la bière d'élusine : après avoir fait fermenter les graines, ils les laissent sécher, puis ensuite ils les font bouillir ; l'opération finale consiste à filtrer le

tout. La fabrication de la bière de banane n'est pas plus compliquée: ils débarrassent les bananes de leur pelure et les coupent en petits morceaux, une macération plus ou moins longue dans l'eau donne une bière assez bonne.

La façon d'obtenir du savon n'est pas moins curieuse: ils font bouillir dans l'eau jusqu'à évap-

oration complète les cendres provenant de la combustion des pelures de bananes préalablement séchées, ils mélangent alors le résidu à de l'huile de palme.

Par un procédé analogue, sauf l'emploi de l'huile de palme, ils obtiennent le sel: ils opèrent sur les cendres obtenues par la combustion d'herbes spéciales.



Le miel est simplement exprimé des gâteaux pris dans les ruches.

Le caoutchouc était recueilli par eux d'une façon tout-à-fait primitive, consistant à inciser les lianes et à en laisser couler le latex sur leur poitrine, ils en formaient des boules au fur et à mesure qu'il se coagulait.

Depuis l'arrivée du blanc, on recueille le caoutchouc d'après des méthodes plus pratiques.





LE MARÉCHAL DES LOGIS
RAYNAUD

CHAPITRE VII.

Aux Amadis.

Le poste à mon arrivée. — Mon but. — La justice. — Les cultures. — Le bétail. — Les constructions. — Le marché. — Les courriers. — Les maladies. — Emploi de la journée. — Mon cordon bleu. — Pendant la pluie. — Bollen. — La journée du dimanche. — Les blancs de passage. — La saison des pluies. — La tornade. — La température.

Le poste des Amadis est situé dans la zone Makua¹, sur la rive gauche de l'Uellé qui, en cet endroit, à 400 à 500 mètres de largeur.

Au point de vue stratégique, l'emplacement du poste avait été bien choisi : en un point d'où toute la rivière pouvait être surveillée, ce qui en rendait l'attaque, du côté de l'eau, plus difficile. Au point de vue du ravitaillement le terrain tout à l'entour de la zériba était assez fertile et devait permettre l'établissement de cultures.

Avant mon arrivée, le poste avait été commandé par Monsieur Raynaud, sous-lieutenant de la force publique,

¹ Nom indigène donné à l'Uellé entre Nyangara et Bomokandi.

qui avait su tirer parti de la situation d'une façon très intelligente. J'y trouvai quelques constructions en pisé, entre autres une maison pour le chef de poste avec une grande véranda formée par le prolongement du toit,



une autre pour les blancs de passage, des magasins, une cuisine, des logements pour soldats, etc., de plus des plantations comprenant : un hectare de bananiers, un hectare de manioc, deux hectares de riz et enfin deux à trois hectares de terre défrichée.

Les constructions à l'usage du blanc étaient entourées d'une zériba solide. Je pris le commandement du poste le 1^{er} avril 1894.

Le personnel se composait alors d'un sergent Elmina, de trois autres Elminas, de trois Soudanais, quatre Haoussahs et de treize Sakaras. Ces hommes étaient les soldats réguliers du poste et étaient armés d'Albinis.

Indépendamment de mes soldats, j'avais une trentaine de travailleurs Abarambos et Amadis et une quarantaine de femmes. Les principaux chefs Abarambos étaient : Dukumba, Tendi, Basigbona-moucourou, Manzaré, Aniélé, Angba et Bissy frère du sultan Zémio.

Outre l'exécution des ordres que j'avais reçus, mon but fut, une fois livré à moi-même : 1^o d'inspirer à tous une confiance absolue en moi et par conséquent dans l'État, en n'employant envers les indigènes que des moyens très corrects ; 2^o de m'efforcer de faire disparaître quelques-unes de leurs coutumes barbares ; 3^o de maintenir la paix entre les différentes tribus en étendant sur elles la protection de l'État en échange d'une légère contribution ; 4^o de créer des ressources suffisantes pour tout mon monde, de façon à ne plus être, sous ce rapport, à la merci des indigènes qui du jour au lendemain pouvaient devenir hostiles ; 5^o de construire des habitations solides (en briques) avec tout le confort voulu, et enfin ; 6^o de n'amener les

réformes que progressivement et après en avoir bien démontré la nécessité tout en évitant de blesser les noirs dans leurs mœurs et leurs croyances.

J'avais une très grande supériorité morale sur eux, car ils m'attribuaient quelque pouvoir surnaturel. Comme ils me l'ont bien souvent répété depuis, ils n'ont jamais voulu croire que j'avais été mis au monde par une femme mais qu'au contraire je devais être descendu du ciel.

Je me suis mis immédiatement à l'œuvre et je m'appliquai à tout mener de front.

Je parlerai successivement de toutes les choses qui pourront intéresser en les passant en revue, depuis leur état d'origine jusqu'au point où je les ai laissées.

Avant l'arrivée du blanc, la moindre futilité servait bien souvent de prétexte à une guerre ou à une palabre dans laquelle les tribus prenaient fait et cause pour les leurs ; il en résultait que l'indigène ne se trouvait jamais en sûreté nulle part, pas même chez lui où on venait souvent l'attaquer sans raison sérieuse, le plus souvent pour le voler.

Dès le début, Monsieur Raynaud avait interdit ces actes de brigandage et s'était proposé comme arbitre dans les différends qui ne pouvaient manquer de se présenter à l'avenir. Petit à petit les causes les plus sérieuses et ensuite les plus minimes furent soumises à son jugement.

Je trouvai le système excellent et à mon arrivée je suivis l'exemple de mon prédécesseur. Bientôt les causes devinrent tellement nombreuses et on en soumit de si futiles à mon arbitrage que je fus obligé, pour en diminuer le nombre, d'imposer une taxe de vingt mitakos, déposés au préalable.

Je les surpris beaucoup lorsqu'ils constatèrent que je ne donnais pas toujours raison à celui qui m'avait apporté les mitakos et qu'au contraire cela n'avait aucune influence sur le jugement. Cela accrût à tel point leur confiance que je dus passer plusieurs heures tous les jours à juger les causes les plus diverses.

Les plus nombreuses étaient les affaires de femmes : enlèvements, vols, femmes qui avaient fui le toit conjugal pour aller vivre chez d'autres, pères qui avaient d'abord vendu leurs filles à des individus et qui, après retour de celles-ci au domicile paternel, les avaient revendues à d'autres, maris qui n'avaient pas complètement payé aux vendeurs le prix de leurs femmes, femmes violées avec ou sans consentement, vols de femmes dans les villages ou dans la brousse, etc. etc. ; vols d'enfants, d'objets, meurtres, assassinats, etc. etc.

Les plaideurs étaient présentés par leurs chefs respectifs qui, généralement, prenaient la parole en leur lieu et place.

J'avais toujours soin d'entendre et de mettre en

présence l'accusateur et l'accusé, avant de rendre le jugement. Ce dernier était toujours accepté par eux sans la moindre observation.

Celui en faveur de qui le jugement avait été rendu allait immédiatement chercher une touffe d'herbes et s'en servait pour nettoyer la semelle de mes bottines et balayer le sol autour de ma chaise ; il semblait vouloir dire par là que le jugement avait été rendu d'une façon équitable.

Un individu à qui on a volé quelque chose s'y prend parfois de la manière suivante pour rentrer en possession de son bien : il va immédiatement voler une femme ou autre chose à un de ses voisins et après l'avoir mise en lien sûr, tient à ce dernier le langage que voici : un tel m'a volé ceci et moi je vous ai volé cela ; si vous êtes fort, vous irez chercher ce qu'on m'a volé et je vous rendrai alors ce qui vous appartient.

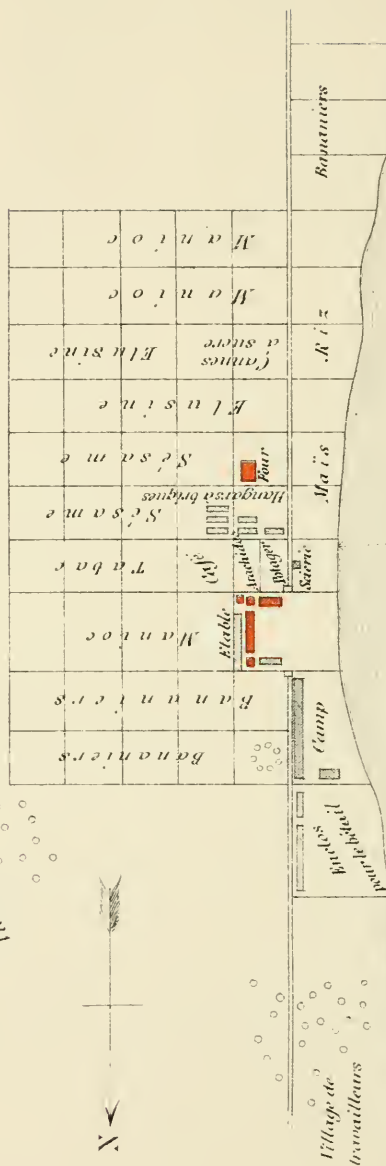
Ils venaient souvent me soumettre des cas qui remontaient au temps de leurs grand' pères. Dans l'exposé de leurs griefs ils ont une tendance à remonter au déluge, ils commencent invariablement par : dans le temps, les Arabes n'étaient pas encore venus ici, les Matama-tamba, Boula-Matendé (Van Kerkhove) etc., n'étaient pas encore venus ici, etc., etc.

Quand un individu sincère voyait que je n'avais pas l'air convaincu de ce qu'il racontait, il ajoutait chaque

POSTE DES AMADIS.

- Maison en briques
- id en pisé
- Hangar
- Buttes indigènes

Tri-Camp de Malaisiens



U E L L É

Hôpital

Bananières

fois : regardez votre « Warga » et vous verrez si je mens. Ils croient que le blanc connaît tout par le papier ; rien ne les étonne comme de voir que nous correspondons à distance au moyen de l'écriture.

Ils représentent par un petit bâton qu'ils placent devant eux, au fur et à mesure, un individu (ou une chose) dont ils parlent. Plus tard, dans la conversation, chaque fois qu'ils vous reparlent de l'individu, c'est en montrant le petit bâton ; dans leur esprit, ils voient l'individu, et vous, vous ne voyez plus au début surtout, que le petit bâton.

Quand un des leurs a été tué, ils vous apportent un doigt, une oreille ou une autre partie du corps, comme pièce à conviction.

Comme je l'ai dit, il fallait créer des cultures et récolter de quoi nourrir le poste sans devoir compter sur les villages voisins qui pouvaient, du jour au lendemain, devenir ennemis. Le terrain assez fertile, reposait sur une couche argileuse, il était parsemé de termitières, assez communes dans l'Uellé.

En mai, l'époque étant convenable, j'invitai les chefs à venir, chacun pendant deux jours avec tout leur monde, défricher une certaine partie de terrain. Au bout d'une dizaine de jours, j'étais parvenu à avoir environ quinze hectares de terres propres à la culture.

Les défrichements par les indigènes sont très curieux

à voir : chaque chef arrivait avec sa tribu un peu après le lever du soleil, je le conduisais alors sur le



terrain qu'il avait à préparer. Après avoir engagé ses gens à bien travailler, chacun prenait sa place en

ligne et à un signal donné, au son du tam-tam et en poussant des cris sauvages, tout le monde commençait la besogne en faisant mille extravagances. Je me contentais de venir voir de temps en temps les progrès réalisés, en ayant soin de laisser au chef, la surveillance de ses hommes. A la fin du deuxième jour je leur disais si oui ou non j'étais content de la somme de travail exécuté.

Les quelques tribus qui venaient défricher sans tam-tam, travaillaient beaucoup moins bien que les autres.

Je m'occupai alors de faire des chemins, je les traçai perpendiculaires les uns aux autres et distants de cinquante mètres; j'avais par conséquent divisé le tout en carrés d'un quart d'hectare chacun, je les bordai de bananiers, de papayers et de palmiers.

J'eus toutes les peines du monde à faire comprendre aux noirs qu'ils avaient à marcher dans les nouveaux chemins tracés et à abandonner les sentiers qui sillonnaient précédemment les cultures en tous sens.

Cette division en carrés avait un double but : d'abord de donner de l'ordre et un aspect régulier et ensuite de faciliter les récoltes.

Comme dans ces pays tout mûrit en même temps et que je n'avais au poste qu'un nombre de bras relativement restreint, j'imposai à chacun des chefs,

comme contribution et en échange de la protection que je garantissais au nom de l'Etat, l'obligation de récolter sur un des carrés.

Chacune des tribus avait le sien et de cette façon tout était coupé, récolté et rentré en deux jours de temps.

J'avais à la fin de la saison des pluies environ 7000 bananiers et plusieurs hectares de manioc. Je fis en six mois, pendant une seule saison, trois récoltes de riz au même emplacement.

Mes 7000 bananiers seuls devaient me donner, à raison d'un régime et demi chacun, 10,500 régimes pendant l'année suivante.

J'avais eu soin de préparer des magasins pour mettre toutes mes récoltes à l'abri.

Comme les noirs pronostiquent fort bien le temps, j'ai toujours pris la précaution de les consulter au sujet de l'époque des semailles et des récoltes et n'ai jamais eu qu'à me louer d'avoir tenu compte de leurs indications; ils cultivaient en effet les plantes qui servent à leur alimentation depuis nombre d'années et devaient les connaître mieux que moi.

Le café poussait très bien sur les bords de la rivière; à certains endroits on rencontre une espèce de café sauvage, dont la fève est assez petite, je m'en servais pour mon usage, il était délicieux.

Le tabac croît partout au Congo et y devient très vigoureux.

Un potager d'un huitième d'hectare avait été l'objet de tous mes soins, il était arrosé deux fois par jour pendant la saison sèche. J'étais parvenu à y acclimater des oignons, des tomates, des aubergines, des chicorées, des laitues, des navets, des choux, des carottes, des céleris, du pourpier, du cresson, du persil, des haricots, des pois, etc.

Tous ces légumes avaient été obtenus au moyen de semences envoyées d'Europe. La première fois, à cause des avaries, quelques semences seulement par paquet avaient donné un résultat. J'avais eu soin de conserver toutes ces plantes de façon à en obtenir des graines qui, lorsqu'elles étaient prises dans de bonnes conditions germaient toujours. Les pois dont un seulement sur 80 avait réussi à donner une plante, ne fournissaient d'abord qu'un petit pois par cosse, tandis que par la suite ils produisirent tout autant qu'en Belgique.

J'avais encore un pied d'ananas, des papayers et des barbarines, des patates douces, des colocasses, des ignames et des arachides.

Je distribuais toujours à chacun de mes chefs une partie des semences dont je pouvais disposer et je les

décidai, eux aussi, à avoir leur petit potager qu'ils furent, plus tard, très fiers de montrer.

Mon bétail se composait de trois vaches zébu, de deux génisses et d'un taureau, qui me donnèrent plus tard deux veaux mâles et une génisse.

J'avais également deux chèvres et un bouc, une jeune brebis et un bélier.

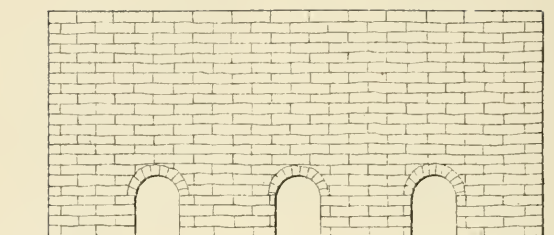
Mes vaches allaient chercher dans la brousse, sous la conduite d'un Soudanais armé, les herbes qu'elles préféraient.

Les veaux, chèvres et moutons broutaient dans un enclos assez vaste que j'avais fait construire près de la zériba. Mes poules au nombre d'une centaine, et pour lesquelles j'avais fait faire une construction spéciale, ne pondaient pas; je dus, pour en avoir des œufs et les faire couver, les mettre en pension chez mes travailleurs, car la poule au Congo, logeant toujours dans les huttes en compagnie des noirs, ne pond plus lorsqu'elle est exposée au froid de la nuit.

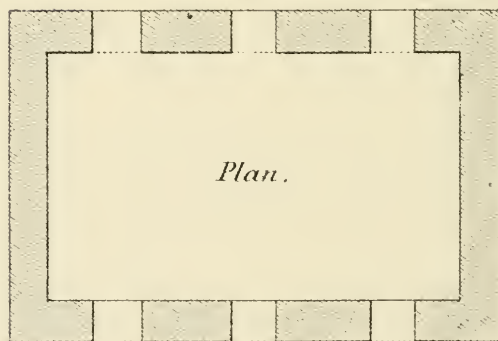
Tous mes animaux étaient rentrés le soir et enfermés dans des habitations solides pour les mettre à l'abri des léopards.

J'entrepris dès le début la construction de maisons en briques.

Avant mon arrivée Monsieur Raynaud avait commencé la fabrication des briques; malheureusement la



Four à briques.



Plan.

terre qu'il avait choisie ne valait absolument rien, j'essayai de l'argile et j'obtins un résultat splendide.

Je possédais deux moules qui avaient été laissés par l'Inspecteur d'Etat Baert, lors de son passage ; j'en taillai une vingtaine d'autres à la machette et au couteau et je dressai six briquetières qui parvinrent facilement, par la suite, à me fabriquer 3000 briques par jour.

Je fis construire un four maçonné dans lequel je laissai trois fourneaux ; il pouvait contenir 70,000 briques.

Le four était chauffé au bois, les briques y étaient cuites après un feu violent d'une centaine d'heures, la masse devenue incandescente devait refroidir pendant quinze jours et il fallait une dizaine de jours pour vider le four et le remplir.

Je fis également des tuiles et des pannes faitières que je mettais cuire, en même temps que les briques, dans le four.

L'éducation de mes maçons fut toute une affaire : je choisis six des indigènes qui me parurent les plus intelligents et je les mis à l'œuvre, après leur avoir forgé des truelles.

J'avais un niveau à bulle d'air et je leur confectionnai un fil à plomb. Il me fallut plusieurs mois pour leur en faire comprendre l'utilité : la bulle d'air

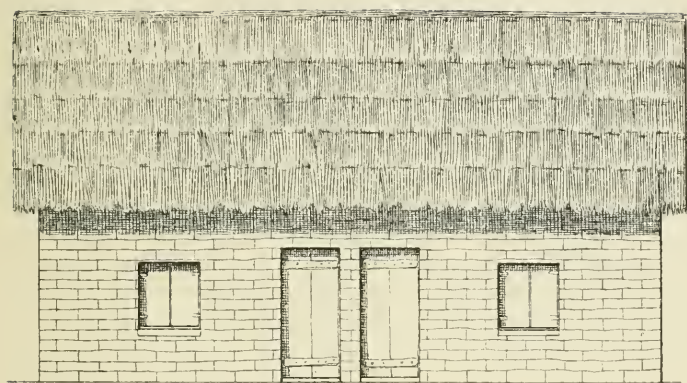
n'était autre chose à leurs yeux qu'un « licoundou ». La ficelle qui devait servir à aligner les briques, faisait aussi leur désespoir ; quand la brique n'allait pas jusqu'à la ficelle, ils retiraient celle-ci jusqu'à la brique et trouvaient alors que tout était très bien :

Le mortier était composé de sable et de chaux ; j'obtenais cette dernière par la calcination des écailles d'huîtres qu'on trouvait en grandes quantités à l'emplacement des anciens villages de pêcheurs. Je m'empresse de dire que mes premières maisons ne furent pas des chefs-d'œuvre et que les arêtes de mes murs n'offraient qu'une vague ressemblance avec la verticale, mais les progrès furent très sensibles et à mon départ mes maçons pouvaient fort bien construire une belle maison en un mois.

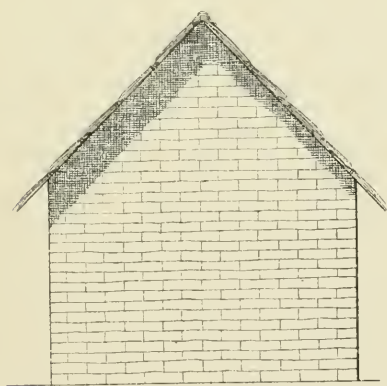
Après avoir été rejointoyés, les murs étaient peints en blanc au moyen de « pembé » terre blanche que l'on trouve dans le lit de certaines rivières.

Les portes et les fenêtres étaient peintes à l'huile teintée en rouge avec de l'écorce de baphia triturée ; la peinture était appliquée au moyen d'un pinceau fait d'une queue de régime de bananes.

Le travail du bois me donna beaucoup de difficultés ; je formai trois équipes de scieurs qui devaient travailler à tour de rôle, l'apprentissage fut long et laborieux, d'autant plus que la scie elle-même ne put



Maison en briques.



Profil.

être arrangée que par tâtonnements ; je savais que les dents devaient être écartées et aiguisées à certain moment, mais c'était tout. Je fis d'abord scier le bois de charpentes.

Mes gens s'inquiétaient fort peu de la ligne que j'avais, au préalable, tracée sur les troncs équarris et dont ils ne voyaient pas la nécessité. Du moment qu'ils sciaient, ils étaient heureux et n'en demandaient pas davantage. Cependant, à force de persévérance, ils devinrent relativement habiles et plus tard, ils parvinrent à me scier des planches d'un centimètre et demi d'épaisseur.

Il faut ajouter qu'au début, les troncs d'arbres avaient été sciés alors qu'ils étaient encore presque verts, tandis que dans la suite, on les avait au préalable, mis à l'eau et séchés à l'ombre avant de les entamer. — Les parties les plus légères des charpentes étaient formées de pétioles de raphia vinifère et assemblées au moyen d'écorces de liane.

Je songeai bientôt à mon mobilier qui ne se composait que de chaises assez grossières, taillées au couteau ; les tables étaient formées de pieds, travaillés de la même façon, recouverts d'un bouclier.

Je possédais les outils suivants : deux petites scies à main à large lame, un marteau, de mauvaises tenailles, un vilebrequin sans mèche et dix machettes.

Je parvins à former un menuisier ainsi qu'un aide qui me fabriquèrent tout ce qui me manquait.

Comme je n'avais dans les habitants de la rivière, qu'une confiance très-médiocre, je me fis construire une salle de bains et une petite pirogue très large qui me servait de baignoire.

La subsistance au poste était assurée par les vivres que les chefs m'apportaient de temps en temps, et aussi surtout par les ravitaillements auxquels mes gens procédaient le dimanche dans les villages voisins. Il arrivait alors que tout mon monde disparaissait le même jour à la recherche des provisions et que je restais à peu près seul, ce qui présentait un certain danger. De plus l'envahissement des marchés par mes gens y amenait bien souvent des querelles qui tournaient au tragique et au cours desquelles je devais interposer mon autorité.

Pour obvier à ces inconvénients, je résolus de créer un marché à côté de la zériba. Je fis voir aux indigènes qu'il serait avantageux pour eux de venir ici vendre leurs produits et que les marchés ne pourraient s'y faire que très honnêtement, attendu qu'ils seraient sous ma surveillance immédiate.

Je ne pus les décider enfin qu'en promettant de donner des primes à ceux qui viendraient avec les objets les meilleurs et en plus grand nombre et en

faisant améliorer tous les chemins, qui conduisaient des villages au poste. Les chefs qui habitaient le voisinage devaient y venir tous les dimanches, les autres tous les quinze jours. Je divisai ceux-ci en deux groupes de façon à avoir chaque fois le même nombre d'indigènes, à peu près.

Les produits exposés en vente y étaient apportés par les femmes. Toute la tribu arrivait réunie, à la file indienne et en chantant, l'une des femmes disait le couplet et les autres répétaient en chœur le refrain. Une fois sur l'emplacement du marché, elles se plaçaient à l'endroit désigné pour la tribu et posaient devant elles ce qu'elles avaient à vendre.

A l'heure fixée, le marché était ouvert par un signal du gonga et aussitôt s'élevait de tous les points un concert de discussions et de cris sauvages qui ne cessaient qu'au moment du départ.

On y trouvait des bananes qui forment la base de la nourriture, des patates douces, du maïs, du sorgho, de l'élusine, de la sésame, du manioc, des feuilles de manioc, des termites, du poisson, des poteries, des nattes, du miel, de l'huile de palme, de l'huile de sésame, de l'huile d'arachide, etc.

J'avais établi un tarif de façon à éviter les abus de part et d'autre, les achats se faisaient au moyen du mitako indigène, du fil de laiton ou par échange, tout

simplement. Les petites perles blanches et les cories ont ici beaucoup de valeur. J'avais toujours soin d'envoyer mes boys choisir les produits qui pouvaient le mieux convenir à mon alimentation personnelle.

Les chefs avaient l'habitude de déposer devant moi quelques cadeaux chaque fois qu'ils venaient me voir, quand je leur demandais ce qu'ils voulaient en échange, ils me répondaient invariablement : vous êtes un grand chef, vous possédez beaucoup d'objets, donnez-nous ce que vous voudrez. Or, comme dans ces pays tout chef répond à des présents par des cadeaux proportionnés à son importance, je devais leur donner, en échange d'objets insignifiants, des valeurs relativement considérables, qu'ils recevaient avec un calme parfait. A partir de cette époque, je les payai conformément au tarif et je leur faisais un petit cadeau supplémentaire.

Une des besognes qui absorbait une grande partie de mon temps, était l'expédition des courriers pour le bas et le haut et le transport des charges. Tout cela, accompagné de bordereaux, arrivait chez moi, généralement par voie d'eau, j'inspectais à l'arrivée toutes les charges et après les avoir réparées et remises en ordre, je les réexpédiais le plus rapidement possible.

Les gens de la rivière devaient faire des transports par eau. Bien qu'il y eût de temps en temps des char-

ges englouties dans les rapides et des pirogues renversées par les hippopotames, c'était encore, malgré tout, la voie la plus sûre et la plus rapide. Les chefs étaient chargés à tour de rôle de cette mission, à l'exception de mes deux voisins, qui n'avaient à s'occuper que des courriers urgents. Aux Abarambos incombait le soin des transports par terre.

Les charges étaient toujours accompagnées d'un détachement de quelques soldats.

Grâce aux excellentes mesures que j'avais prises, les caravanes n'étaient plus inquiétées, ni par les détrousseurs des chemins, ni par les écumeurs de la rivière.

Les Abarambos, qui avant l'arrivée du blanc, osaient à peine quitter isolément leurs villages, ne voyageaient maintenant avec leurs armes que pour se garantir des animaux dangereux.

Les chefs, qui ne venaient jamais au poste sans avoir consulté le « dawa » pour voir si je n'allais pas les tuer, venaient maintenant chez moi convaincus qu'ils y étaient tout aussi en sûreté que chez eux.

Je dois dire à leurs louanges que je n'ai jamais eu à constater le moindre vol de leur part, ce qui n'est pas le cas, je crois, pour toutes les parties du Congo.

Les chefs, les rameurs et les porteurs étaient payés, pour chaque voyage, à raison de deux mitakos par homme ; comme récompense, les chefs qui avaient été

très exacts recevaient, de temps en temps, une brasse d'étoffe.

Le courrier d'Europe était surtout attendu avec une impatience fébrile, les payeurs de la pirogue, qui l'apportait, étaient prévenus par le chef du poste précédent qu'ils avaient avec eux les lettres du pays du blanc et ils étaient certains, s'ils avaient fait diligence, de recevoir quelques mitakos de plus. Aussi, du plus loin que l'on pouvait les voir, ils se démenaient comme des diables en poussant leurs cris sauvages.

Le courrier arrivé, je me dépêchais de vérifier son contenu et de le réexpédier, après quoi je proclamais le service des dimanches pour pouvoir plus à mon aise lire et relire les lettres qui m'étaient adressées.

Je m'appliquai aussi à compléter l'instruction militaire de mes soldats réguliers, dont le sort était lié au mien en cas de danger; je leur faisais faire l'exercice tous les jours, pendant deux heures, ils n'étaient employés qu'à des travaux à proximité de la zériba.

Les noirs atteints de maladies graves ou qui me semblaient contagieuses, telles que la variole ou la dysenterie, étaient transportés de l'autre côté de l'eau, vis-à-vis du poste où j'allais les soigner tous les jours; ils avaient un infirmier à leur disposition.

Les noirs affectés de maladies plus légères étaient soignés au poste. J'avais dressé un boy au pansement

des plaies, que je parvenais à guérir généralement assez vite, au moyen d'antiseptiques.

Les blessures produites par les armes à feu guérissaient d'une façon remarquable ; il n'en était pas de même des plaies ulcéreuses, qui résistaient à tout traitement, mais un de mes noirs m'ayant dit un jour que les Arabes raclaient ces plaies de mauvaise nature, jusqu'au moment où toutes les saletés avaient disparu ; j'employai à mon tour le même système et je m'en trouvai bien ; je faisais coucher le patient, je l'immobilisais, je nettoysais à fond la plaie et je terminais le pansement au moyen d'antiseptiques. La guérison, par cette méthode, s'obtenait rapidement.

Les noirs supportent avec beaucoup de courage la douleur produite par les blessures et, en général, voient toujours arriver la mort dans toutes les circonstances avec un calme parfait.

Je fis aussi des opérations chirurgicales que j'eus le bonheur de réussir et un accouchement de jumeaux, pour lequel les noirs avaient en vain essayé tous leurs talents.

Les nègres ont une très grande peur de la variole qui a déjà fait chez eux beaucoup de ravages. . . .

Voici à peu près l'emploi de mes journées aux Amadis : je me levais avec le soleil et après les

soins de propreté, je faisais battre le « gonga du rassemblement ». Aussitôt tous mes noirs arrivaient grelottant et transis par le froid du matin qui est toujours très vif au Congo.

Je distribuais l'ouvrage aux différents groupes, après quoi je déjeûnais.

J'allais ensuite, mon fusil de chasse sur l'épaule, faire le tour du « propriétaire » ; je visitais les plantations, les briquetières, les maçons, les scieurs, les menuisiers, etc., ce qui me prenait deux à trois heures.

Je trouvais toujours tous mes gens travaillant avec plaisir, le premier rayon de soleil les avait transformés : on ne reconnaissait plus les lourds et endormis du réveil dans ces ouvriers habiles qui contribuaient si heureusement à l'embellissement du poste.

De midi à deux heures, il y avait repos pour le personnel et je mangeais pendant ce temps. De deux à six heures, visite à l'hôpital, nouvelle promenade dans les travaux et exercice, puis je désignais les hommes de garde et faisais rompre les rangs, je prenais après cela mon bain et mon dernier repas.

J'étais parvenu à faire d'un de mes boys, un véritable cordon bleu ; je lui avais fabriqué un four en briques dans lequel il me cuisait de délicieux gigots,

des roastbeefs d'antilope ou de sanglier, des pintades, des poules, des perdrix, des canards, des sarcelles, etc., des gâteaux de bananes, des crèmes, des omelettes. Il grillait à la perfection le jeune maïs, et il ne me manquait qu'un peu de variété dans les menus qui, trop souvent, hélas ! se ressemblaient.

Le soir, je lisais les quelques journaux que j'avais reçus d'Europe, à la lumière fumeuse d'une lampe à l'huile de palme. Lorsque la lecture faisait défaut, ce qui n'était pas rare, j'allais écouter quelques conversations de noirs ou voir les danses au clair de lune, ou bien encore étendu dans ma chaise longue je goûtais les charmes de la solitude, en pensant à la vieille Europe.

J'avais reçu de chefs Abarambos plusieurs femmes ¹ en cadeau.

Elles étaient très intelligentes et venaient tous les soirs me tenir



¹ J'ai déjà fait remarquer précédemment qu'il serait imprudent de refuser semblable présent.

compagnie. Elles avaient leur maison dans la zériba et m'accompagnaient partout, par les chemins les plus difficiles et même dans les palabres. Ces dames venaient très souvent me voir manger et trouvaient étrange que je n'aimais pas les mets préparés à la mode nègre; elles me traitaient de « loucoute » (menteur) quand je leur disais que les blancs, chez eux, ne mangeaient ni singes, ni chiens, ni rats.

Mes compagnes étaient relativement bien habillées et vivaient chez moi dans l'abondance, elles y étaient heureuses et en échange de leur bonheur m'apportaient la gaieté et l'insouciance de leur quinze ans.

Pendant les pluies, on est forcément condamné à l'inaction, on se distrait alors comme on peut, par tous les moyens possibles, on se fabrique des effets d'habillement dont la coupe et le fini ne peuvent pas toujours rivaliser avec ceux des meilleurs « faiseurs », mais qui sous les tropiques vous rendent tout autant de services; on raccommode ses chaussures, enfin on fait mille autres choses indispensables !

Ce qui étonnait souvent les noirs, c'est le nombre de poches intérieures de mes vêtements, leur cri du cœur en les voyant était : C'est bon pour voler !

J'allais oublier de parler de mon brave compagnon, de mon chien Bollen, un fidèle petit schipperke qui

m'avait été donné à Anvers. Il m'a suivi partout, et jamais comme sentinelle, je n'ai surpris sa vigilance en défaut. Malheureusement l'éclat de la lumière l'avait rendu presque aveugle. Il était malgré tout la terreur des nègres à qui il ne permettait pas d'approcher sans que je les appelle.

Le dimanche, après un nettoyage à fond du poste, auquel tout le monde assistait, je faisais le « pocho » (solde). A cette occasion, tout mon personnel revêtait les meilleurs « gombés » (étoffes) ; les soldats avaient la tenue de la force publique et étaient armés.

Je distribuais quatre mitakos à chacun et un mitako supplémentaire à ceux qui avaient très bien travaillé pendant la semaine.

Je passais l'inspection des armes et des munitions, je faisais la visite sanitaire générale des hommes et des femmes et j'accordais quelques permissions à ceux qui le désiraient. Après quoi, en attendant l'heure du marché, j'allais faire une partie de chasse ou bien je m'amusais de l'étonnement des nègres en leur montrant des illustrations. Lorsqu'ils voyaient une figure de profil, ils me demandaient toujours si la personne représentée n'avait qu'un œil.

Ma boîte à musique et mon réveil faisaient aussi leur admiration et contenaient, à leur avis, un diable.

Quelquefois j'enflammais de l'amadou au soleil, au moyen d'une lentille ou je leur faisais respirer de l'ammoniaque, ce qu'ils aimaient beaucoup.

J'avais aussi une petite ménagerie pour charmer mes loisirs ; elle se composait de singes, mangoustes, perroquets, toucans, chats sauvages, civettes, aigles, milans et d'autres animaux dont je ne connaissais pas les noms.

Deux noires du poste s'étaient amusées à allaiter deux jeunes singes et une civette, ces animaux les suivaient partout et les reconnaissaient au milieu de toutes les autres femmes.

Je possédais aussi une quinzaine de chiens indigènes qui vivaient chez les noirs, quelques-uns d'entre eux avaient absolument, à part la tête, la forme et le poil de nos griffons.

Un grand plaisir aussi était ma correspondance avec les blancs les plus voisins du poste : MM. Kinet à Bomokandi, Lahaye à Suranga, Janssens à n'Doruma et Declercq au Pokko, nous nous racontions tous les incidents de notre vie et les nouvelles que les échos nous apportaient.

L'arrivée d'un blanc de passage était naturellement un jour de fête ; indépendamment du plaisir de sa société, il m'apportait des nouvelles du haut ou du

bas et quelquefois de l'Europe. J'apprenais alors, avec six ou huit mois de retard, tous les événements qui avaient fait sensation dans notre vieux monde. Mon cuisinier, les provisions, tout enfin était mis à contribution et après les repas, qui me semblaient exquis nous reprenions notre conversation jusqu'au moment où le sommeil, qui ne venait cette fois que très tard, nous invitait au repos.

Je reçus successivement la visite de Monsieur Swinhufoud, de Monsieur Van de Velde qui mourut à Nyangara de fièvre hématurique, de Monsieur Boone dont le terme de service était expiré, du lieutenant Colman qui partit plus tard pour le Bahr-el-Gazal, de MM. Baras, de Graeve et Dautzemberg en route vers l'Europe, du lieutenant Franqui qui commanda l'expédition à la mort de l'Inspecteur d'État Baert, du capitaine Delange, de Hoffman, ancien interprète de Stanley, qui regagnait la côte, du capitaine Leclercq, des sergents Marinus, Leclercq et Lespagnard qui rejoignaient l'expédition

L'année se divise en saison des pluies et en saison sèche. La saison des pluies commence en mai, cesse presque en juillet, pour reprendre plus sérieusement vers le 15 août et se termine vers le 15 novembre.

En 1894, les eaux ont atteint leur point le plus élevé le 11 novembre, et pendant ce dernier mois les pluies ont été amenées par un vent d'est.

Dans l'Uellé la différence du niveau des eaux hautes et des eaux basses est de trois à quatre mètres et quelquefois plus.

Il est bien rare, malgré une pluie continuelle que le soleil ne se montre pas chaque jour pendant plusieurs heures. Les pluies sont presque toujours torrentielles et accompagnées d'orages et de tornade, la tornade précédant souvent la pluie.

Pendant que les sombres nuages s'avancent menaçant, le vent souffle tout-à-coup avec rage, en soulevant des nuages de poussière, en dispersant tous les feux et en emportant des charbons incandescents dans toutes les directions.

A ce moment, il y a un grand danger d'incendie, pendant que certains indigènes surveillent les toitures en herbes, les autres ferment toutes les ouvertures des maisons, le vent y pénètre malgré tout et il y fait un froid très sensible ; on se couvre de vêtements plus chauds. Bientôt les nuages crèvent, la pluie tombe avec fracas, le tonnerre fait entendre ses grondements sinistres pendant que des éclairs éblouissants sillonnent les nues de tous les côtés à la fois.

Dans les intervalles entre des coups de foudre, on entend le mugissement du vent à travers les ouvertures, le bruit des portes et des fenêtres qui s'ouvrent et se ferment avec violence.

Les nègres, les animaux, tous les êtres vivants attendent en silence la fin de la lutte des éléments déchainés.

Après chaque tornade, j'allais immédiatement constater les dégâts. Il était bien rare qu'il n'y eût pas des toitures à refaire.

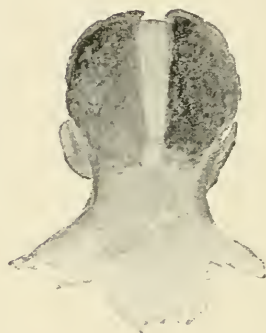
Les tornades venant du sud étaient les plus terribles, j'étais certain de voir après chacune d'elles plusieurs hangars détruits et des bananiers arrachés.

Pendant la saison des pluies, les nègres voyagent beaucoup moins, car les herbes qui sont plus hautes leur coupent la peau au passage, les chemins sont aussi beaucoup plus mauvais.

Un brouillard très épais tombe en pluie fine tous les matins.

La température est en moyenne, à l'ombre de 33 à 37 degrés à midi, elle descend à 22° pendant la nuit et quelquefois à 18°, il fait alors un froid de loup et on supporte plusieurs couvertures. Les nègres sont obligés de rester la nuit à côté de feu très actifs et

malgré tout ils grelottent jusqu'au moment de l'apparition du soleil, qu'ils revoient toujours avec un grand plaisir.



CHAPITRE VIII.

Voyage au Pokko-Bomokandi.

Ma caravane. — Aspect du pays. — Une femme enterrée vivante. — Une réception chez Mazé. — Palabre chez Angba. — Pokko-Bomokandi. — Les exploits des léopards. — Conséquences imprévues d'une chasse à l'antilope. — Hippopotames peu accommodants. — Le retour aux Amadis.

Angba, un des chefs Abarambos, avait fait arrêter et tuer deux courriers du poste ; j'en avertis immédiatement le commandant Christiaens qui me donna l'ordre d'aller le punir.

Je laissai la garde du poste au sergent noir et à quelques soldats, je pris les autres soldats disponibles, j'armai mes travailleurs et je partis vers le milieu de novembre.

Ma caravane se composait de mes guerriers, des porteurs de hamac et de charges comprenant les vivres et les objets indispensables, de mes boys et des femmes que j'avais reçues. Bien que j'eusse averti celles-ci que

nous aurions à faire de fortes étapes et à coucher sur la dure, elles prétendirent m'accompagner.

La saison des pluies touchait à sa fin, le terrain était détrempé et les bois ne formaient que de vastes marais. Je marchais en tête de la caravane, précédé de quelques soldats et du pavillon étoilé, j'étais suivi immédiatement de mes boys, des femmes, des autres guerriers et des porteurs, nous marchions à la file indienne en suivant le sentier aux mille détours.

Le terrain dans ce pays est plat, il est de nature essentiellement volcanique, on y rencontre en beaucoup d'endroits de gros blocs de lave.

L'herbe y croît sur presque toute la surface, chétive par places ou vigoureuse en certains endroits, où la couche d'humus est plus profonde. Au milieu des herbes poussent de petits arbrisseaux rabougris, au tronc rougeâtre (couleur cannelle) et brisé.

Ces plaines sont arrosées par de petites rivières bordées de bois peu étendus où règne une éternelle fraîcheur et qui par la grandeur et la beauté de leur végétation forment un contraste frappant avec les alentours.

Ces bois, qui par leur majesté semblent régner sur la plaine, offrent aux animaux de tous genres les plus mystérieuses retraites.

Des oiseaux au chant mélodieux viennent y donner



H. D. J. 1111

leurs concerts qui s'ajoute encore au charme de ces solitudes.

Dans les différents villages les chefs me donnaient toujours une escorte supplémentaire jusqu'au village suivant ; les noirs qui composaient cette escorte prétendaient me porter dans les endroits difficiles et dans les marais, je me mettais alors « à cheval » sur un lit indigène aussitôt enlevé par le plus de bras possible, et, avec mille précautions, à la façon d'un saint de procession, je franchissais les obstacles jusqu'au moment où le sentier devenait plus praticable.

Un peu après ma sortie du poste, je rencontrai Dukumba, le chef le plus voisin des Amadis ; il avait consulté le « dawa » à mon intention et arrivait tout triomphant m'apporter des plumes et m'annoncer le succès dans mon entreprise.

Je résolus de m'arrêter pendant quelques minutes dans son village, on y enterrait justement une vieille femme. Au moment où je m'approchai de la fosse, je vis à mon grand étonnement remuer la légère couche de terre qui recouvrait déjà le corps. Me doutant de quelque chose, je fis déterrer la femme ; la malheureuse respirait encore, elle était couverte d'ulcères profonds, qui l'avaient rougée jusqu'aux os.

Elle mourut quelques minutes plus tard, les noirs avaient consulté le « dawa » qui leur avait prédit la

mort de la femme pendant la journée et ils l'avaient enterrée vivante. Je leur défendis dorénavant d'enterrer les gens avant qu'ils ne fussent morts, ils me promirent de m'écouter, tout en trouvant que j'avais une singulière façon d'envisager les choses.

Je quittai le village de Dukumba sous la triste impression de ce spectacle macabre et j'arrivai quelques heures plus tard chez Mazé, où j'avais résolu de passer la nuit. J'avais fait prévenir ce dernier de mon arrivée. Après avoir traversé la foule compacte qui ne nous laissait qu'un étroit passage, j'arrivai jusqu'à lui, il se leva à mon approche et vint me donner la main et m'inviter à m'asseoir.

Son village avait un aspect riant, les huttes bien construites étaient disposées en cercle autour d'une très belle place, au sol durci et battu, où régnait une très grande propreté.

Au milieu de cette place et au sommet d'une perche plantée en terre se trouvait un crâne de léopard. Mazé, à qui je le montrais, me dit que c'était pour que tout le monde puisse voir qu'il était « makasi » (fort).

Les femmes du village qui avaient disparu, revinrent bientôt nous présenter des bananes cuites, qu'elles avaient préparées pour mes gens et pour moi,

en même temps que du maïs, du manioc et d'autres produits indigènes.

Le lendemain, je récompensai largement l'hospitalité de Mazé et je campai chez Nenendé, un petit chef dont le village se trouvait dans les environs de ceux d'Angba et séparés de ces derniers par un bois.

Je recommandai le silence à mes gens afin de ne pas trahir notre présence et après avoir passé une bonne nuit nous commençâmes l'attaque. Elle fut vigoureusement entamée et surprit au lever du jour les gens d'Angba, ces derniers après une faible résistance se dispersèrent dans le bois où il nous fut impossible de les retrouver.

Nous traversâmes successivement les villages qui tous avaient été désertés. Le territoire d'Angba est très vaste, les habitations de chaque famille sont entourées de belles bananeries disposées en circonférences concentriques ; de beaux champs d'élusine s'étendent dans leurs environs. Ça et là nous trouvons des villages abandonnés soit par la mort du



chef, soit après une épidémie, un incendie ou des ravages de la vermine ou bien encore, après épuisement du sol.

Cette dernière étape nous avait amenés à une petite journée de marche du poste de Pokko où je résolus de me rendre le lendemain. On y arrive en traversant les villages du chef Djabbir.

A certain moment, du haut d'une petite éminence, on aperçoit à ses pieds la rivière Bomokandi, large d'environ une centaine de mètres, coulant majestueusement, et, de l'autre côté le poste du Pokko aux maisons en pisé, blanchies à la chaux. Toutes ces constructions disposées symétriquement, présentent de là le coup d'œil le plus riant, elles sont entourées de magnifiques cultures de maïs, de bananiers, de manioc, etc., etc.

Le poste de Pokko avait été fondé par le lieutenant Verstraeten des Carabiniers ; il était commandé lors de ma visite par le sergent Declercq, qui me reçut avec la plus grande affabilité. Je passai, agréablement en sa compagnie, la journée du lendemain.

Des patrouilles envoyées en reconnaissance étaient venues nous dire que les gens d'Angba s'étaient réunis sur la rive droite du Bomokandi, en aval du poste. Monsieur Declercq offre très gracieusement de mettre

à ma disposition sa connaissance de ces régions et nous partons ensemble à la tête de nos hommes.

Les gens d'Angba furent refoulés et dispersés après avoir essuyé des pertes assez considérables

La leçon avait été suffisamment sérieuse, il ne me restait plus qu'à regagner les Amadis.

Je pouvais retourner par la même route ou bien descendre la rivière Bomokandi jusqu'à Bomokandi et remonter ensuite l'Uellé jusqu'au poste. C'est ce dernier itinéraire que je choisis et je m'embarquai dans les pirogues du Pokko après avoir remercié Monsieur Declercq de son concours obligeant.

A Bomokandi où j'arrivai le lendemain, je suis reçu par le sous-lieutenant Kinet des chasseurs-à-cheval, qui avait remplacé Monsieur Velghe dans son commandement.

La région était infestée de léopards ; pendant la nuit du 18, son chien de berger, une femelle qui venait de mettre bas, avait été tué par un de ces animaux qui avait pénétré dans la zériba.

Le lendemain à six heures et demie du soir un léopard s'était montré à la porte de la salle où, à ce moment, Monsieur Kinet prenait son repas et s'était enfui avant qu'il ait eu le temps d'employer une arme quelconque. Un peu plus tard, un petit chien qui se trouvait

à côté d'une sentinelle en train d'arranger son feu, avait été enlevé ; la sentinelle tira, mais à côté.

Pendant la nuit qui suivit, un léopard avait pénétré dans la chèvrerie et tué deux chèvres qui allaient bientôt mettre bas. Aux cris des chèvres, le personnel était arrivé, mais trop tard car le félin avait disparu.

.

Le voyage de Bomokandi aux Amadis n'offrit que deux incidents intéressants : comme les eaux étaient très hautes et que nous n'avancions que très difficilement, j'avais résolu de faire la route par voie de terre, depuis le village de Zémeuil. Nous avions donc débarqué vis-à-vis de ce village qui se trouve à une heure de marche de la rivière ; nos payeurs devaient transporter mes charges jusque là, et j'aurais pu alors trouver de nouveaux porteurs pour continuer ma route. Nous avions formé notre caravane et nous marchions depuis une demi-heure, quand les noirs qui se trouvaient en tête, me signalèrent un troupeau d'antilopes. Nos vivres étant presque épuisées, c'était une bonne aubaine ; je pris immédiatement mes dispositions et j'en abattis trois. Nous reprîmes notre route avec les trois victimes ficelées autour de perches, mais nous avions compté sans la peur qui avait mis en fuite les gens de Zémeuil : ceux-ci ayant entendu nos coups de feu avaient cru que nous venions leur faire la

guerre ; ils s'étaient dispersés dans les bois et impossible de les en faire ressortir. Force nous fut donc de retourner vers nos pirogues et de continuer notre voyage comme nous l'avions d'abord commencé.

J'avais décidé d'aller le lendemain jusqu'au village du chef Bâti où nous devons arriver vers huit heures et demie du soir. Nous avons donc continué à naviguer plus tard que d'habitude, lorsqu'un peu après le coucher du soleil, ma pirogue qui heureusement longeait la rive, fut entourée d'hippopotames. Ces derniers semblaient vouloir s'opposer à notre marche ; bientôt un gros mâle, sans doute, vient bousculer la pirogue et la mordre en la secouant d'une terrible façon. Je lui déchargeai, à bout portant, mon Albini entre les yeux et il lâcha prise, pendant que mes pagayeurs tiraient l'embarcation à la rive. Je sautai aussitôt à terre et j'attendis, mais les hippopotames avaient élargi le cercle et au bout d'un quart d'heure, ils avaient disparu.

Lorsque peu après je voulus continuer mon chemin, les indigènes s'y opposèrent, disant que seuls ils iraient bien, mais qu'avec moi, ils ne voulaient pas courir ce risque car on ne manquerait pas, en cas d'accident, de venir leur demander compte de ma mort.

J'installai donc ma tente en cet endroit et je remis au lendemain mon arrivée chez Bâti.

.

Après des absences de plus ou moins de durée suivant les circonstances, c'était toujours avec un très vif plaisir que je revoyais les Amadis. Je crois que mes noirs aussi étaient contents de me revoir car au moment où je rentrais dans la zériba le sergent, sans que je le lui eusse dit, me présentait tout le personnel du poste en tenue des dimanches et me rendait les honneurs militaires à sa façon.

Je faisais alors rompre les rangs et cesser le service pour le restant de la journée ; tous les noirs, hommes et femmes venaient alors me prendre la main en manifestant, par des cris et par mille extravagances, les signes de la plus grande joie.

Et mon sergent qui ne dormait plus que d'un œil depuis mon départ, était tout heureux de se décharger de la lourde responsabilité du commandement et de déployer, au haut du grand mât, le pavillon étoilé qu'il avait fait flotter en berne pendant mon absence.

A mon retour, je trouvai au poste le frère d'Angba, qui était venu pour me faire sa soumission, au nom de ce dernier, et me promettre de respecter dorénavant les courriers.





CHAPITRE IX.

Chasse et Pêche.

Chasses au filet, à la lance. — Chasses à l'éléphant. — Partage du gibier. — Mes chasses. — La pêche.

La chasse est une nécessité pour les indigènes, elle leur offre toutes les ressources en dehors des produits de la pêche et des végétaux.

Grâce à leur instinct merveilleux, à leur patience et à leur adresse, ils parviennent à s'emparer de toutes espèces d'animaux. La petite antilope bleue surtout et la grande antilope sont ceux qu'ils chassent le plus souvent ; ils établissent à certains endroits où ils croient que ces bêtes passeront, des filets assez longs. Pendant que quelques noirs armés d'un fort gourdin et de lances, restent embusqués à proximité, les autres, aidés de leurs chiens très bien dressés à cet effet, rabattent dans les filets les animaux qu'ils chassent, ces derniers

poursuivis par les chiens s'y jettent affolés et y sont tués à coups de lances ou assommés par les noirs postés dans les environs.

Les animaux de grande taille sont plus généralement tués à la lance ; les indigènes aidés de leurs chiens s'en approchent sous le vent, en se défilant des vues et lorsqu'ils se trouvent à distance convenable, leur envoient quelques lances. A une trentaine de mètres, un Abarambo atteint facilement un but de la grandeur d'une antilope.

A la saison des pluies, les noirs se guident en suivant les empreintes des pattes dans le sol détrempé et parviennent quelquefois à arriver, au moyen de cette piste, à quelques pas des animaux.

Dans les parties boisées, ils suspendent dans les branches situées au-dessus des chemins que les éléphants doivent suivre, de grosses masses terminées par de gros fers de lances.

L'éléphant en secouant les petits arbres et les lianes, tout autour de lui, détermine la perte d'équilibre et la chute de ces masses qui lui tombent sur le dos, la pointe en bas, au moment du passage. Les blessures produites ainsi déterminent la mort plus ou moins rapidement et les malheureux pachydermes vont quelquefois expirer à plusieurs journées de marche de l'endroit où ils ont été frappés. De là naissent bien

souvent des contestations et des palabres, car par une loi généralement admise, le cadavre de l'éléphant appartient à la tribu qui a placé le piège, tandis que les noirs de la tribu, sur le territoire de laquelle l'animal est venu mourir, ne veulent pas toujours permettre que les possesseurs l'enlèvent, comme l'exige la coutume.

Dans le pays des herbes, la chasse à l'éléphant et celle du gros gibier se font presque toujours au commencement de la saison sèche, car les herbes commencent à sécher dès que la saison des pluies est terminée.

Lorsqu'un indigène a découvert un éléphant dans la brousse, il prévient immédiatement les gens de sa tribu, qui se portent en grand nombre dans les environs du gibier et mettent le feu en même temps, tout autour de lui. Quand l'éléphant s'en aperçoit, il court affolé dans toutes les directions pour chercher une issue, pendant ce temps, le cercle de feu se retrécit, sans qu'il ose le franchir et bientôt les indigènes lui jettent des lances de l'extérieur, jusqu'à ce qu'il succombe sous le nombre de ses blessures et de ses brûlures.

Une des défenses de l'animal appartient dans ce cas à celui qui l'a aperçu le premier et l'autre au chef de la tribu.

La prise d'un gibier de ce volume est toujours une bonne aubaine pour ces gens. Indépendamment

de l'ivoire, dont la valeur intrinsèque est pour eux relativement considérable, elle leur fournit une provision de viande pour de longs mois.

L'animal est dépecé et partagé entre tous les habitants, on fait par terre autant de tas de viande, d'os, de peau et d'intestins qu'il y a de têtes, puis chacun emporte chez soi la part qui lui a été attribuée. Tout est enlevé et il ne reste plus sur le lieu de la boucherie que les excréments.

Le dépeçage d'un éléphant demande souvent près d'une journée de travail. On s'occupe après cela de boucaner la viande ; elle est placée, par petits morceaux, sur des grils en baguettes, posés horizontalement à 30 centimètres du sol et sous lesquels on fait un feu lent, cette viande



boucanée est mise dans des paniers, qu'on suspend aux toits et à l'intérieur des huttes, pour les mettre à l'abri de la voracité des fourmis.

Pour être mangeable elle doit, au préalable, être lavée et cuite pendant plusieurs heures. Elle a un goût de fumée assez prononcé.

Les indigènes mangent rarement la chair fraîche qu'ils trouvent trop coriace ; ils la préfèrent dans un état de décomposition avancée. Quand on leur demande comment ils savent manger la viande, lorsqu'elle répand une odeur infecte à dix mètres à la ronde, ils répondent qu'ils ne mangent pas l'odeur.

La peau d'antilope est séchée au soleil pendant plusieurs jours. Le noir s'en fabrique une espèce de tablier, qu'il porte en marche, attaché aux deux épaules par des ficelles de lianes et qui doit le protéger des blessures faites par les herbes, pendant la saison des pluies.

Il la découpe aussi pour en faire des lanières, des ceintures, etc.

Les Abarambos ne chassent pas le léopard auquel ils n'ont affaire généralement que par surprise ; ils l'attaquent alors résolument à la lance, ils prétendent que ces félins s'introduisent quelquefois dans les buttes pendant la nuit et y enlèvent des individus endormis ?

Les petits serpents sont tués à coups de baguettes et les gros à coups de lance.

Les Abarambos évitent d'incendier la brousse com-

plètement et en une seule fois, afin de se réserver des chasses. Ces incendies s'éteignent toujours à la lisière des bois que le feu n'entame jamais ; ils s'éteignent aussi pendant la nuit au moment où la rosée, toujours abondante dans ces pays, vient en arrêter la marche. Ils attirent toujours beaucoup de milans, qui y prennent des souris, des serpents, etc., fuyant devant l'élément destructeur.

On s'imagine souvent que toute chasse en Afrique doit procurer des aventures ou tout au moins des émotions violentes ; il faut en rabattre beaucoup, car on revient souvent bredouille sans avoir vu le moindre animal.

Je n'ai jamais été un des fervents disciples de Nemrod, mais cependant je fis ici la chasse un peu à tous les gibiers.

La pintade se trouvait en assez grande abondance dans les environs du poste ; elle vit en famille, le matin et le soir, elle quitte la brousse pour venir chercher sa nourriture dans les endroits défrichés et dans les champs de manioc. C'est à ce moment que j'allais la chasser, je marchais le long de la brousse, de façon à lui couper la retraite et il était bien rare que je ne parvienne pas à en tuer.

Au lever et au coucher du soleil on la voit, de même

que la perdrix rouge, sur les branches basses des arbres où on peut les approcher jusqu'à une trentaine de mètres, si on prend la précaution de marcher en se cachant. Dans les pays où l'on n'a jamais chassé la pintade au fusil, elle se laisse approcher de très près. Lorsque sur une branche où sont perchées des pintades, on atteint sérieusement une d'entre elles, celle-ci tombe, mais les autres ne bougent pas, on peut ainsi en abattre plusieurs avant qu'elles ne se décident à partir.

Les pintades peuvent vivre à l'état domestique, mais elles sont souvent tuées par les poules.

J'abattis souvent les milans qui venaient planer au-dessus du poste et m'enlevaient des poulets, ils étaient d'une audace extraordinaire et venaient en rasant le sol, enlever des aliments qui se trouvaient à quelques pas de nous, dans la zériba.

Un jour je tuai un aigle pêcheur qui tenait dans son bec un serpent de deux mètres de longueur, auquel il avait coupé la tête.

Mes plantations de riz attiraient un grand nombre de petits oiseaux, parmi lesquels on voyait surtout le cardinal et la veuve qui venaient y faire de très grands ravages. J'étais obligé de lancer à leurs trousses de petits négrillons et j'en détruisais beaucoup que j'attirais dans la zériba en leur jettant des graines. Ils

étaient si nombreux que j'en tuais presque toujours une dizaine d'un seul coup de fusil, ce qui faisait l'admiration de mes gens qui ne pouvaient comprendre qu'on pût en tuer plus d'un à la fois. A Bomba, à certaines époques, on voit passer au-dessus du poste des milliers de ces petits oiseaux ; ils quittent le matin les îles du fleuve, par bandes, et font le soir le voyage contraire. On les voit s'élever à l'horizon comme de petits nuages, passer en poussant des cris et s'abattre après avoir décrit plusieurs cercles.

A mon retour, en même temps que MM. Devers, Delange, Fiévez et Blocteur, nous allions souvent les attendre au passage et nous en tuions de quoi faire un petit hors d'œuvre. Les petits plombs désorganisaient complètement la bande, qui ne tardait pas cependant à se reformer plus loin et à continuer sa route.

Pendant la saison sèche, quand les herbes, qui avaient été brûlées, commençaient à repousser, j'allais chasser la grande antilope. Je m'approchais assez facilement de ces animaux jusqu'à une distance variant de 300 à 400 mètres. Ils vivent en troupeaux et paissent sous la protection des mâles. Avant l'introduction du fusil en Afrique, il était facile d'en tuer deux, mais actuellement ils disparaissent sans qu'on ait le temps de décharger une seconde fois son arme. On peut encore en tuer en se

mettant à l'affût, avant le coucher du soleil, près de certains chemins qu'ils prennent pour aller se désaltérer.

Je chassais aussi l'éléphant dans les environs des plantations où ils venaient, de temps en temps, commettre des ravages. Lorsqu'un de ces animaux était signalé, nous nous approchions, quelques noirs et moi, à une vingtaine de mètres et de là je l'ajustais, en même temps que les nègres tiraient aussi. Lorsque l'éléphant a été mortellement frappé, il s'affaisse quelquefois bien loin de l'endroit où il a été touché, car il fuit généralement et court jusqu'au moment où il tombe.

Un jour, atteint au pouce de la main droite, d'un panaris qui m'enpêchait de tirer, j'avais permis à mes noirs d'aller chasser cinq éléphants qui se trouvaient à l'extrémité des plantations, tandis que je les suivais de loin. A leur approche, quatre des éléphants avaient disparu dans la brousse pendant que le cinquième se dirigeait vers moi. Sans armes, il ne me restait qu'un parti à prendre : m'enfuir, et c'est ce que je fis. Dans ma précipitation, je me heurtai à une souche de faux cotonnier et je tombai en me cassant le pouce.

L'éléphant passa à côté de moi sans me faire le moindre mal. Ce jour là les noirs s'étaient approchés si près, que deux d'entre eux furent renversés par

celui qui s'était dirigé de mon côté, un en fut quitte pour la peur, tandis que l'autre reçut quelques contusions et resta comme hébété pendant tout une journée. Bien qu'il fut blessé plusieurs fois mortellement, cet éléphant fit encore une course d'une lieue et se jeta dans l'Uellé où les nègres l'achevèrent, puis le remorquèrent avec des pirogues jusqu'au poste, il avait dix-sept balles d'Albini dans la tête.

Un peu avant mon arrivée aux Amadis, Monsieur Raynaud s'était un jour porté à la rencontre d'un éléphant qui se trouvait dans les environs de la zériba et lui avait envoyé, à une trentaine de mètres, une balle de Mauser entre les deux yeux. L'animal était tombé comme une masse et n'avait plus fait un mouvement, quelques nègres, qui avaient été témoins du fait, voyant que Monsieur Raynaud s'avançait vers l'éléphant lui crièrent aussitôt : « Atikari awa, yé loucouta, loucouta » (restez ici, il ment, il ment). Croyant que l'animal ne pouvait avoir succombé à une seule blessure, ils supposaient qu'il faisait le mort.

Après un coup de fusil qui leur paraît extraordinaire, les noirs s'extasiaient toujours sur la qualité de l'arme et semblent faire peu de cas de la valeur de celui qui l'emploie.

Lorsque l'éléphant se trouve à l'eau, on se laisse

descendre en pirogue et on le tire à une dizaine de mètres, sans qu'il y ait danger pour le tireur. Si l'on observe le silence, l'éléphant n'a rien vu, ni entendu avant le coup de feu, touché il ouvre les oreilles, relève la tête en agitant sa trompe et regagne la rive au plus vite. A terre, l'éléphant charge rarement le chasseur et s'enfuit au hasard, droit devant lui.

Quand j'arrivai à Bomokandi pour la deuxième fois, Monsieur Velghe me dit cependant qu'un de ses réguliers avait été chargé par un éléphant blessé par lui et complètement piétiné.

La chasse à l'hippopotame se fait généralement en pirogue. Je m'y rendais de temps en temps dans une petite crique rempli de rochers, qui se trouvait en amont du poste. Je les avais manqué plusieurs fois et les hippopotames, qui me reconnaissaient, disparaissaient à mon approche, tandis qu'ils se souciaient fort peu des noirs. Il était bien rare pour moi d'arriver à moins de 500 mètres d'eux et comme à cette distance ce qu'on voit d'un hippopotame qui vient de temps en temps respirer à la surface n'est pas bien considérable comme cible, j'en étais réduit à revenir le plus souvent sans avoir pu tirer.

J'allais aussi, mais très rarement, les chasser après le coucher du soleil quand il y avait clair de lune ;

c'est l'heure à laquelle ils quittent l'eau pour chercher leur nourriture dans les herbes. Je partais avec quelques noirs et nous nous mettions à l'affût. Au bruit des détonations, ils regagnaient tous la rivière en pleine charge et en passant à travers tout, il n'eût pas fait bon, à ce moment, de se trouver sur leur passage.

La capture d'un gros animal était toujours une bonne aubaine pour mes gens, à qui il procurait de la viande à profusion pour plusieurs semaines.

J'avais moi-même la précaution de m'en réserver suffisamment pour alimenter ma provision de « Liebig », que je préparais de la façon suivante : je faisais bouillir dans l'eau mise dans de grands pots, la viande coupée en petits morceaux, j'en exprimais alors le jus que je faisais bouillir jusqu'à réduction, après l'avoir fortement salé.

Étant à Ibembo, je suis allé à la chasse aux canards en même temps que le capitaine Devers et le lieutenant Achille Fiévez. Ce dernier, ardent chasseur avait tué beaucoup d'antilopes et d'autres gibiers dans les environs de Zémio où il était résident. Le lieutenant Blocteur s'était surtout distingué dans la chasse à l'hippopotame : il en était à son cinquante-quatrième, lorsque je le quittai.

Mon voisin, le sous-lieutenant Lahaye, ardent chasseur aussi, tuait en moyenne son antilope par jour.

Les populations des rives sont essentiellement composées de pêcheurs qui emploient plusieurs moyens pour s'emparer du poisson : pendant les eaux hautes, ils construisent des barrages aux confluent des petites rivières tributaires, les gros



poissons qui ont remonté ces dernières pour aller frayer en amont, sont arrêtés par ces barrages lorsque les eaux descendent et qu'ils vont dans l'Uellé

rechercher de plus profondes retraites, ils sont alors capturés sans peine.

Pendant la période des eaux basses, les indigènes construisent dans le lit de l'Uellé, aux endroits les plus favorables, des barrages et des ouvrages qui ne sont autre chose que de grandes nasses dans lesquelles ils chassent le poisson, ou bien encore ils emprisonnent dans de grands filets de plusieurs centaines de mètres de longueur de gros poissons, qu'ils tuent ensuite au couteau ou à la lance.

Etant en pirogue, ils parviennent parfois aussi à s'approcher silencieusement de gros poissons endormis qu'ils tuent au harpon.

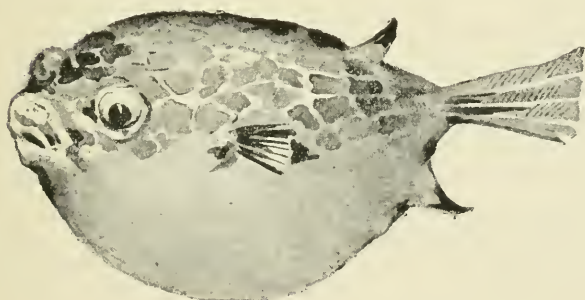
Ils ont encore d'immenses paniers en rotin qui affectent la forme d'un grand cylindre coupé en deux dans le sens de l'axe, ou d'un prisme triangulaire auquel il manquerait un des longs côtés.



Ils pêchent également des huîtres dont ils font une assez grande consommation. La pêche terminée, les poissons qui ne sont pas destinés à être mangés immédiatement sont aussitôt fumés.

Les noirs pêchent pendant le jour et quelquefois pendant la nuit à la lumière, toute la tribu y est souvent employée.

Quelques ouvrages de pêche sont aussi établis dans des endroits où le courant est tellement violent que le poisson y est entraîné sans pouvoir en sortir.



CHAPITRE X.

Des Amadis à Anvers.

Je descends vers la côte atteint d'une deuxième fièvre hématurique.

— Dans la forêt d'Ibembo. — Moments critiques. — Le sergent anglais Graham fait prisonnier est mangé par les indigènes. — Enguetttra. — Ibembo. — L'Itimbiri. — Nouvel aspect des postes du Congo. — La route des caravanes. — Boma. — Anvers.

 Dans la nuit du 15 au 16 décembre 1894, je fus atteint d'une seconde fièvre hématurique très violente qui faillit m'emporter.

J'en informai le chef de zone qui m'envoya le sergent Ray pour me remplacer provisoirement.

Le 1^{er} janvier 1895, je remis, non sans un serrement de cœur, le commandement du poste à Monsieur Ray.

Je fis mes adieux à mes gens et aux chefs Abarambos qui avaient tenu à assister à mon départ, tout mon personnel était réuni le long de la rive ; la plupart des femmes pleuraient, je fis un violent effort sur moi-même et je donnai le signal.

Ma pirogue, manœuvrée par des bras vigoureux, descendit rapidement le courant et bientôt il ne me resta que le souvenir de mes chers Anadis, que je ne reverrai peut-être plus.....

Deux jours après, je rencontrai à Bomokandi, le Docteur Smal qui remontait à l'expédition remplacer le Docteur Charbonnier décédé. Après m'avoir visité, il décida de m'envoyer à la côte, je continuai donc mon voyage et j'arrivai sans encombre à Djabbir le 14 janvier. Après deux jours, c'est-à-dire le temps nécessaire pour former une caravane je me remis en route.

Le sergent anglais Graham me précédait d'un jour et le commandant Devers de deux jours, nous marchions tous vers Ibembo. Comme la route était très sûre, disait-on, je n'avais avec moi que mes deux boys, mes porteurs et deux soldats armés d'Albinis, et dont l'un portait aussi le courrier pour l'Europe.

Comme j'étais encore très affaibli, on m'avait donné des porteurs et un hamac.

Le premier jour, après une étape de quatre heures et demie, je m'arrêtai. Le lendemain matin, je me remis en marche, à six heures. Nous étions en pleine saison sèche, le chemin était relativement bon et comme il est difficile de se faire porter dans la forêt,

je résolus de faire la route à pied, jusqu'au moment où je me sentirais fatigué. Vers onze heures et demie, je me proposais de m'arrêter lorsque j'entendis tout-à-coup crier par mes hommes que « la guerre arrivait par derrière » ; j'apprétais immédiatement mon fusil tandis que mon grand boy en faisait autant avec le sien, puis nous attendîmes les événements, pendant que les porteurs qui me suivaient, couraient afin de me dépasser. Je vis alors arriver le soldat qui marchait derrière les porteurs, il me dit que les gens de Kendé lui avaient volé son fusil et qu'il avait en se défendant perdu le courrier.

Comme il ne fallait pas songer à revoir le fusil, je me contentai d'aller rechercher le courrier, que j'eus le bonheur de retrouver. L'endroit, après ce qui venait de se passer, ne me semblait pas suffisamment sûr, je résolus de repartir.

Vers deux heures, nouvel incident : une conversation en langue inconnue pour moi et pour mes boys, s'engagea entre mes porteurs de hamac et des noirs qui se trouvaient un peu plus loin dans la forêt, il devenait de plus en plus dangereux de m'arrêter, je continuai donc. J'appelai le seul soldat, possesseur encore de son fusil, mais en vain, lui aussi avait dis-

paru, mes deux boys me suivaient pas à pas, chacun d'eux était porteur d'un de mes fusils. J'avais mon revolver chargé au côté, les noirs me disaient qu'en marchant bien, j'arriverais avant la nuit au poste d'Enguettra où se trouvait un blanc. Je me décidai à forcer mon étape.

Vers quatre heures et demie, à un détour du chemin, je me trouvai tout-à-coup à l'entrée de la place du village du chef Enguettra, celui-ci et tous ces guerriers, armés en guerre, se trouvaient réunis dans la partie opposée de la place. Il y régnait un très grand silence et pas un seul homme ne bougeait, ils étaient plusieurs centaines. Mon petit boy qui avait vu de suite la situation me dit tout bas : « atikari awa » (restez-ici). Je compris tout. Il était trop tard pour reculer, je payai d'audace et m'avançai jusqu'au milieu de la place.

Là j'attendis le chef qui vint bientôt vers moi, accompagné d'un des siens, je lui demandai des explications et il me répondit qu'il était en guerre avec le blanc, chef de poste d'Enguettra, je tâchai de lui faire comprendre qu'il avait tort, il me dit qu'il croyait au contraire avoir fortement raison et qu'il ne voulait plus que la guerre aux blancs.

Pour me tirer moi-même de cette situation difficile, je lui proposai d'intervenir auprès du chef de poste

et lui assurai que tout le différent serait arrangé. Il refusa, mais comme il vit que j'étais bien disposé à son égard et que je n'avais pas quitté la main de la crosse de mon revolver, il me répondit qu'il ferait porter auprès du poste du blanc, mes malles que mes porteurs qui n'étaient autres que ses gens à lui, avaient déposées à l'entrée du village.

Je le quittai donc, voyant qu'il n'y avait rien d'autre à en tirer, j'avais à peine parcouru 200 mètres qu'il revint vers moi pour me répéter qu'il ne voulait plus que la guerre au blanc. Pendant tout ce temps, le calme et le silence avaient toujours régné parmi ses hommes.

Je continuai ma route en prenant plus de précautions que jamais, avec mon fusil en main cette fois et le doigt sur la détente. Enfin, j'arrivai vers cinq heures et demie au poste, le commandant Devers et le sergent Delangle étaient accourus à ma rencontre et restaient muets de saisissement en me voyant, je ne savais à quoi attribuer leur surprise ; les noirs eux-mêmes ne semblaient rien comprendre à mon arrivée.

Voici l'explication de cette façon d'être : Enguettra s'était mis en révolte contre le blanc et cela sans motifs sérieux ; deux jours avant mon passage chez lui, il avait voulu arrêter le commandant Devers qui, plus heureux que moi, avait encore ses soldats d'escorte et

des porteurs du sultan Djabbir, auxquels Enguettra n'osait pas toucher, malgré tout, ce dernier avait montré tant d'hostilité à son égard que le commandant s'était vu dans la nécessité de faire usage de ses armes.

Après l'arrivée de Monsieur Devers au poste, les indigènes d'Enguettra étaient venus le cerner ; pour les faire déloger, les troupes du poste, sous le commandement du sergent Delangle, furent obligées de faire une sortie qui les força à se retirer.

Le lendemain, Graham qui se trouvait aussi sur la route, qui ne connaissait pas la langue et voyageait sans armes, fut fait prisonnier par les indigènes, un de ses soldats parvint à s'échapper et communiqua la nouvelle au poste.

Je suivais Graham d'une journée de marche et au moment où j'arrivai devant le poste, la sentinelle annonça un blanc ; comme ce blanc qui arrivait seul, avec ses deux boys, ne pouvait être, aux yeux de Messieurs Devers et Delangle que Graham, cela explique suffisamment leur ébahissement. Ils ne m'avaient jamais vu ni l'un ni l'autre tandis qu'ils connaissaient le sergent anglais. Aucun des deux ne sachant la langue, ils n'avaient donc pu recueillir des renseignements sérieux, ils me dirent que Graham, qu'ils savaient sur la route et qui avait dû partir avant moi, n'était pas arrivé.

Sur ces entrefaites, on avait fait prisonnier un homme d'Enguettra ; je l'interrogeai et voici les conclusions les plus probables que je tirais de cet interrogatoire : Monsieur Graham était arrivé sans armes sur la place du village d'Enguettra et s'était assis dans sa chaise longue pour prendre un peu de repos. Enguettra se serait alors approché et lui aurait tiré un coup de fusil à bout portant, dans la tempe, Graham serait tombé mort sur le coup. On l'aurait ficelé ensuite, autour d'un bâton pour le porter dans la forêt où il aurait été découpé et mangé.

Je ne suis passé que peu de temps relativement après lui et au moment, où un deuxième meurtre ne devait plus les effrayer.

Pendant une sortie que le sergent Delangle avait faite, il était heureusement parvenu à s'emparer de quelques hommes et du fils d'Enguettra. Comme nous n'étions pas certains de la mort de Graham, car les indigènes mentent comme... des nègres, la plus grande prudence nous était recommandée.

Nous envoyâmes des parlementaires chez le chef, ils étaient chargés de lui offrir des cadeaux, en notre nom, de proposer la paix et de demander la liberté du blanc en échange de celle de son fils et de ses hommes. Ils revinrent avec nos cadeaux, disant

qu'Enguettra ne les acceptait pas et qu'il ne regrettait qu'une chose, c'est que son fils fut prisonnier, il ne dit rien de ce qui nous intéressait le plus, c'est-à-dire du blanc.

Nous renvoyâmes le parlementaire avec des promesses beaucoup plus belles, mais il ne revint plus.

Nous dépêchâmes aussi un courrier urgent au capitaine Vanderminne qui commandait la zone Rubi-Uellé, par les indigènes de Djabbir. Comme il était certain que tous les hommes, même ceux du Sultan, seraient visités sur la route, il importait de cacher le pli, c'est ce que je recommandai expressément au nègre à qui on l'avait confié, ce dernier me demanda s'il n'était pas possible d'écrire le rapport au capitaine sur un plus petit papier, on accéda à sa demande ; il prit alors le papier, qu'il roula comme une petite cigarette qu'il fit passer ensuite dans sa chevelure, de telle façon qu'on aurait jamais pu y soupçonner sa présence.

Je songeai enfin à mes malles que j'allai reprendre à un kilomètre du poste où Enguettra les avait fait déposer, il n'y manquait que très peu de choses, entr'autres les plus belles parmi les lances que j'avais collectionnées. J'eus encore la mauvaise fortune de constater que les graines de tous genres que j'avais récoltées dans le but d'en enrichir le jardin botanique

de Bruxelles, avaient germé pendant leur séjour chez Enguettra.

La marche forcée, dans l'état où je me trouvais, avait produit chez moi une surexcitation nerveuse, qui me rendit malade pendant quelques jours.

Le 21 janvier, nous reçûmes un renfort de cinquante hommes armés, appartenant au Sultan, mais en même temps on nous recommandait de surveiller le renfort lui-même, car Djabbir avait passé l'Uellé, à deux journées de marche en amont de la station, avec une troupe également armée. C'était au moment où l'Etat du Congo remettait les postes du Nord à la France. Djabbir se serait-il ligué avec Enguettra contre l'Etat ? Telle était la question que nous nous posions, mais l'avenir devait nous prouver qu'il n'en était pas ainsi.

Le renfort n'avait pas rencontré, en arrivant, des troupes d'Enguettra et les villages de celui-ci avaient été désertés, nous avions plus de cent bouches à nourrir et les vivres faisaient défaut. Nous envoyâmes plusieurs patrouilles, composées des hommes de renfort et de quelques soldats pour les surveiller, dans le but de reconnaître l'ennemi. Elles rapportèrent quelques objets ayant appartenu à Graham et une provision de manioc.

Le lendemain une des patrouilles parvint à faire un

prisonnier. Celui-ci, interrogé, fit un récit qui confirma à peu près ce que le premier avait dit, il n'y avait plus de doute, Graham était bien mort.

A partir de ce moment nous ne devions donc plus avoir de ménagement. D'un autre côté, nous reçûmes le mercredi 21, un courrier d'Ibembo disant que les indigènes s'étaient soulevés dans l'Itimbiri et avaient brûlé la factorie de la Tchimbi. Ils menaçaient le poste et on nous demandait du renfort!...

Le commandant de la zone arriva le vendredi 25 et, après avoir examiné la situation, partit, avec une forte escorte pour Ibembo, accompagné de Monsieur Devers.

Il me pria d'attendre ici, afin d'aider le chef de poste qui ne connaissait pas la langue et n'avait encore que fort peu d'expérience des choses de l'Afrique, mais qui néanmoins, avait fait preuve de beaucoup de sang-froid et de bon sens.

Le 2 février arriva le sous-lieutenant Bricusse de la cavalerie, l'ancien chef de poste qui était descendu malade, il en reprit le commandement.

Le 3, je me mis en route par la Likati vers Ibembo, avec une escorte de dix hommes.

Les vivres faisant défaut au poste comme je l'ai déjà dit, nous n'avions pu en emporter, je blessai gravement trois éléphants qui se baignaient isolément dans

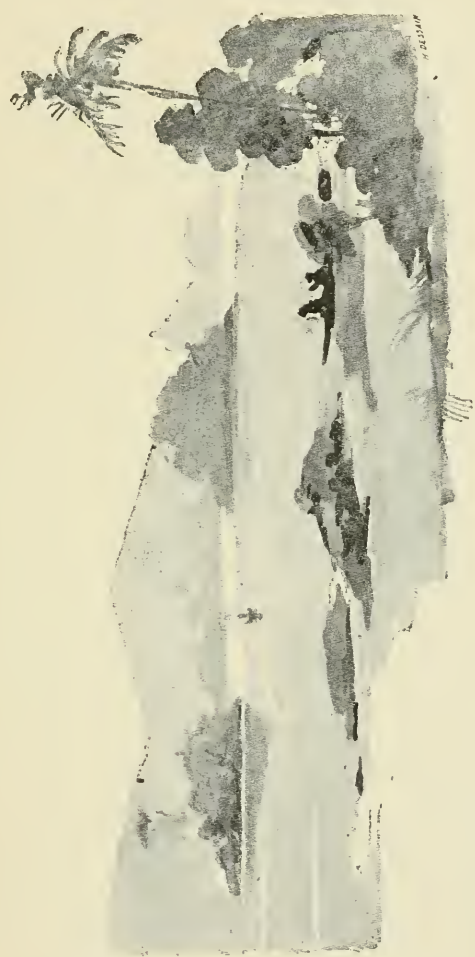
la rivière, je les poursuivis chaque fois à terre, mais en vain ; ils couraient plus vite que nous, et cependant la faim donne des ailes !

Le lendemain, je tuai heureusement quelques canards et un crocodile, à partir de ce moment, notre provision fut assuré jusqu'à Ibembo.

Nous fûmes incommodés, les noirs autant que moi, par des nuées de petites mouches presque invisibles, qui nous piquaient fortement, c'était la première fois depuis deux ans que j'étais en Afrique, que j'en voyais de semblables. Nous arrivâmes à Ibembo le 12 dans la nuit du lundi au mardi, j'y trouvai les commandants Devers et Heymans, les lieutenants Van Mael et Mélaen, les sergents Boulanger et Dodernier. Monsieur Mélaen était atteint d'une hématurie dont il mourut le jeudi 14, le sergent Dodernier fut tué quelques jours plus tard par les noirs qui avaient détruit la Tchimbi.

Le 24, arrivèrent à Ibembo, les commandants Delange et Fiévez, le sous-lieutenant Millard blessé à la cuisse d'une balle, envoyée par les gens d'Enguettra, ils retournent tous en Europe, leur terme de service étant expiré.

Je m'embarquai le 27 février sur « la ville de Gand » en même temps que Messieurs Devers, Delange, Fiévez et Millard.



J'arrivai le 1^{er} mars à Bomba où, en attendant le steamer qui devait nous débarquer à Léopoldville, j'accompagnai sur « la ville de Gand », le commandant Blocteur à Basoko et à Ibembo.

J'y trouvai le commandant Christiaens qui avait eu l'épaule traversée d'une balle et le petit doigt enlevé, dans la dernière affaire des Madhistes où, grâce à son énergie il remporta une brillante victoire; j'y trouvai également le sergent Philippart qui descendait avec une entorse au genou.

Le 29 mars, nous nous embarquons sur « la ville de Bruges », en passant à Bangala le 31 mars, je consultai le docteur Van Campenhout qui me conseilla de redescendre au plus vite, car si je tardais, il ne répondait pas de moi, je continuai donc mon voyage vers la côte.

La « ville de Bruges » est un très bon marcheur et nous allons d'autant plus vite, que cette fois nous descendons le fleuve, nous nous arrêtons cependant à tous les postes de l'État, dont nous avons le plaisir de constater la complète transformation : de magifiques maisons en briques remplacent les constructions provisoires, elles sont entourées de cultures très grandes et bien comprises, on y a accès par de belles allées bordées d'arbres de toutes espèces.

Des caféiers, des cacaotiers y ont été plantés par

milliers, beaucoup ont déjà produit une ou deux récoltes, le caoutchouc est apporté aux postes en très grande quantité par les indigènes des environs à qui on a enseigné les méthodes les meilleures pour le recueillir. Le tabac, celui de Loucoulela en particulier, a un goût et un arôme très fin.

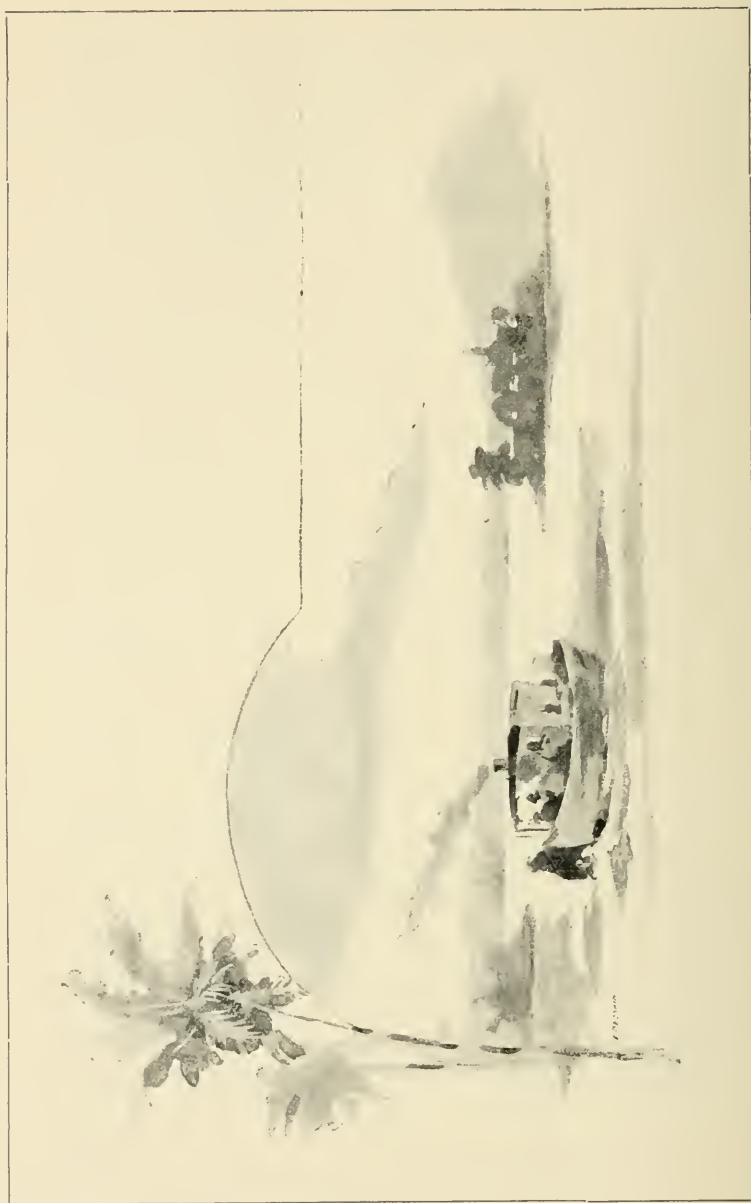
J'arrivai le 8 avril à Léopoldville, que je quittai le 16.

J'admirai pendant toute la route l'effet magique de la pluie : les herbes qui avaient été brûlées lors de mon premier voyage, étaient hautes et vigoureuses et se croisaient sur le sentier, en vous fouettant au passage ; les rivières, au lit quelquefois desséché, coulaient maintenant à pleins bords, et par moments, les torrents nous arrêtaient avec leurs eaux tumultueuses, malheureusement d'infects marais augmentaient la difficulté de la marche....

Je fis cependant la route des caravanes avec la même facilité relative que la première fois.

Au Kengé le chemin de fer se rapproche de la route et à un certain endroit de la montagne, on aperçoit dans le fond de la vallée, toutes les installations de la nouvelle gare et des factoreries, à la place où, deux ans auparavant, il n'y avait encore que de la brousse.

J'arrivais à Matadi le 9 mai, cette localité a pris



l'aspect d'une ville, les maisons y ont poussé comme par miracle et bordent des rues bien entretenues.

Le 11 mai, je pris passage sur « l'Hirondelle » et trois heures plus tard je débarquai à Boma.

La capitale du Congo a pris aussi beaucoup d'extension, son aspect, grâce aux nombreux embellissements, est devenu beaucoup plus riant. Le docteur Dupont ayant jugé que mon état de santé nécessitait mon retour immédiat en Europe, je pris passage le 14 mai, à bord du « Coomassie ».

Nous fîmes escale successivement à Banana, à St.-Thomé, ville fortifiée sur l'Equateur, dans l'île de ce nom ; à Akassa, dans le Niger où nous pûmes voir les traces des dévastations commises par les indigènes de l'intérieur. Nous y perdîmes malheureusement le deuxième mécanicien du bord qui fut enterré dans le cimetière de la station.

Puis à Lagos, à Kwita, à Frewton dans la Sierra-Leone, où le commandant Delange fut pris tout-à-coup d'un violent accès de fièvre, qui l'emporta en quelques minutes. Son corps après avoir été enseveli fut entouré du drapeau belge et exposé sur le pont. Le lendemain, après un discours du commandant Fiévez, retraçant la carrière brillante du défunt, rappelant ses belles qualités, il fut glissé à la mer devant ses amis et ses compagnons réunis.

Nous fîmes encore escale à Santa-Cruz dans l'île de Ténériffe pour débarquer enfin à Anvers le 15 juin à 6 heures du soir, après un voyage relativement bon.



CONCLUSIONS.

Comme on l'a vu dans ce récit, la première partie de mon voyage de Boma à Ibembo, à travers un pays où tous les services sont organisés, se fit dans de très bonnes conditions. Il n'en fut plus de même dans la suite, car les conditions étaient beaucoup moins favorables dans les contrées plus sauvages où ces mêmes services n'étaient pas encore établis.

Le passage de la forêt d'Ibembo à Djabbir, par un chemin peu frayé, à travers des marais formés par les pluies de la saison, en compagnie de porteurs dont je ne connaissais pas la langue, ne sachant que très peu tirer parti à cette époque des différentes ressources, le changement de régime, tout cela devait certainement agir sur ma personne, tant au moral qu'au physique.

La navigation dans l'Uellé, de Djabbir à Bomokandi et de Bomokandi à Djabbir à travers les rapides, toujours dans les mêmes conditions et sans vivres, à la

suite d'un vol commis par les indigènes devait provoquer, chez moi, les premières indispositions sérieuses.

Les autres parties de mon voyage se sont effectuées sous de plus heureux auspices.

Bien que l'on affirme que le climat soit mauvais, je suis convaincu que s'il m'avait fallu faire en Belgique la moitié de ce que j'ai fait au Congo, c'est-à-dire voyager pendant des journées entières en pataugeant dans l'eau, coucher quelquefois à la belle étoile par tous les temps, n'avoir qu'une nourriture à laquelle mon estomac n'était pas habitué, ne dormir que d'un œil dans les endroits où il ne faisait pas trop sûr, se soigner soi-même étant malade, je suis convaincu, dis-je, que je n'aurais pas résisté comme je l'ai fait en Afrique.

Il faut également remarquer qu'au Congo il n'a encore été fait aucun travail d'assainissement, que des eaux croupissent d'une façon permanente à certains endroits, faute de canaux de dérivation. Qui ne se souvient d'Anvers et de ses environs il y a quelques vingt ans alors que les fièvres paludéennes y régnaient ?

A mon arrivée au poste des Amadis où je devais vivre seul, j'avais craint l'isolement, la nostalgie. J'y échappai heureusement par le travail.

J'augmentai le bien-être en créant le confort.

Avec le concours de mes réguliers, en nombre

relativement peu considérable, je maintins l'ordre. Ces braves gens dont l'engagement avait expiré quelques mois après mon arrivée, en sollicitèrent un nouveau, preuve évidente que la vie aux Amadis leur plaisait. J'en perdis un seul, qui se suicida par amour, après avoir tué la femme dont il était jaloux. Quelques-uns d'entr'eux avaient épousé des indigènes et étaient devenus pères de famille.

J'inspirais une telle confiance aux Abarambos que le nombre de mes travailleurs volontaires, femmes et hommes était arrivé à près de 500. Mon poste qui comprenait quatre constructions en briques et une cinquième en voie d'achèvement, effectuées en quelques mois, était établi, cultures comprises, sur une surface de dix-huit hectares.

L'habitude d'être seul m'avait appris à tirer parti de tout, les dangers, auxquels j'avais échappé, m'avaient donné le sang-froid et la décision. J'étais heureux d'avoir fait quelque chose et mon plus grand regret, lors de ma deuxième fièvre hématurique, a été de devoir laisser mon œuvre inachevée.

Que me reste-t-il actuellement ? Le plaisir d'avoir voyagé et de bons enseignements, conséquences inévitables de cette rude école qu'on appelle le Congo. Je suis en droit de dire que je n'ai pas perdu mon temps

en pensant à ces quelques lignes de Bacon qui termineront cet ouvrage :

« Les voyages dans les pays étrangers sont, dans la jeunesse, une partie de l'éducation, et une partie de l'expérience dans la vieillesse ».



TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES
CHAPITRE I. — D'Anvers à Matadi.	9
Moment du départ. — Les passagers. — Vie monotone sur le bateau. — Las Palmas. — On nous met en quarantaine. — On désinfecte nos lettres. — Morovia. — Accras. — La barre. — Le passage de la ligne. — Le Congo. — Boma. — Matadi.	
CHAPITRE II. — De Matadi à Ibembo	22
Notre caravane. — Comment nous marchons. — L'aspect du pays. — Le campement. — Léopoldville. — La " Ville d'Anvers ". — Comment on se procure le combustible. — Le fleuve. — Quelques escales. — L'Itimbiri jusqu'à Ibembo. — On veut nous manger.	
CHAPITRE III. — D'Ibembo à Djabbir	40
Ibembo. — La forêt. — Notre premier campement chez Nazimou. — Comment les indigènes font du feu. — Après l'étape. — Les éléphants. — Nous rencontrons Mr Cabaret. — Enguettra. — Nous manquons d'être écrasés. — Nous rencontrons le lieutenant Pimpurniaux et le docteur Charbonnier. — Près de l'Uellé. — Djabbir. — Visite chez le Sultan.	

CHAPITRE IV. — L'Uellé. 65

Aspect général de l'Uellé. — Le voyage en pirogue. — Sous un toit. — Luites de vitesse. — Description d'un rapide. — Nangua. — La mouche cartonnrière. — Kindia. — Nos distractions. — Colombo. — M'Bima. — Nous quittons les forêts pour le pays des herbes. — Nous sommes volés. — Bomokandi. — Nous sommes menacés de famine. — Eléphant sauveur. — Retour vers Djabbir. — Nous chavirons dans un rapide. — Arrivée à Djabbir où je fais un nouveau séjour.

CHAPITRE V. — L'Uellé (Suite) 88

Les voleurs du Rubi-Uellé. — Distractions au poste. — Le singe Joseph. — Je remonte vers Nyangara. — La rivière a changé d'aspect. — Les serpents d'eau. — Nyangara. — La révolte des Makrakras aux Amadis. — Un incendie des herbes dans la montagne. — Je vais prendre le commandement du poste des Amadis.

CHAPITRE VI. — Les Abarambos. 106

Leur pays. — Façon de vivre. — Vêtements. — Education des enfants. — Le « dawa ». — Le « licoundou ». — La métempsyose. — Leur attachement pour les parents et amis. — Ce qu'ils pensent des phénomènes astronomiques. — Un coup de foudre aux Amadis. — L'Antropophagie. — Le deuil chez les noirs. — La danse. — Le chant. — L'échange du sang. — Le jeu. — La palabre. — La numération.

CHAPITRE VII. — Aux Amadis. 139

Le poste à mon arrivée. — Mon but. — La justice. — Les cultures. — Le bétail. — Les constructions. — Le marché. — Les courriers. — Les maladies. — Emploi de la journée. — Mon cordon bleu. — Pendant la pluie. — Bollen. — La journée du dimanche. — Les blancs de passage. — La saison des pluies. — La tornade. — La température.

CHAPITRE VIII. — Voyage au Pokko-Bomokandi. 169

Ma caravane. — Aspect du pays. — Une femme enterrée vivante. — Une réception chez Mazé. — Palabre chez Angba. — Pokko. — Bomokandi. — Les exploits des léopards. — Conséquences imprévues d'une chasse à l'antilope. — Hyppopotames peu accommodants. — Le retour aux Amadis.

CHAPITRE IX. — Chasse et Pêche. 181

Chasses au filet, à la lance. — Chasses à l'éléphant. — Partage du gibier. — Mes chasses. — La pêche.

CHAPITRE X. — Des Amadis à Anvers. 196

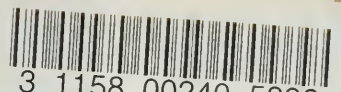
Je descends vers la côte atteint d'une deuxième fièvre hématurique. — Dans la forêt d'Ibembo. — Moments critiques. — Le sergent anglais Graham fait prisonnier est mangé par les indigènes. — Enguettra. — Ibembo. — L'Itimbiri. — Nouvel aspect des postes du Congo. — La route des caravanes. — Boma. — Anvers.

CONCLUSIONS. 213

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

DISCLAIMER
JUN 16 1958



3 1158 00240 5396

N98c

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 638 785 6

